

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

H. de Troy Éditeur.
Rue St^e Genevieve sur le Cap N. O.
DEUXIÈME SÉRIE.—TROISIÈME LIVRAISON.

054

R 899-2

PRIX 20 SOLS.

Canadiana

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

←→ OCTOBRE 1853. →

AVIS.

QUOIQUE NOUS AYONS CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉ LE PERSONNEL DE NOTRE RÉDACTION, NOUS N'AUGMENTERONS POINT LE PRIX DE SOUSCRIPTION, MAIS DORÉNAVANT, CHAQUE NUMÉRO DE LA RUCHE LITTÉRAIRE PRIS SEPARÉMENT SE VENDRA 20 SOUS AU LIEU DE 15. IL Y AURA DONC AVANTAGE À S'ABONNER À L'ANNÉE !

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire* est expédiée par la poste à raison de *deux sols* par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
<i>La cène du père Tom</i> (suite), par MAD. H. BERCHER STOWE.	481
<i>Pauvre Marie</i> , par H. E. CHEVALIER,	496
<i>Esquisses Navales</i> , par G. DE LA LANDELLE,	502
<i>Bluettes</i> ,	507
<i>Cancans et Modes</i> , par Mme. ROSALIE M*****.	508
<i>Le Captif aux oiseaux</i> , poésie, par V. BARON,	510
<i>Le cheval noir</i> , par H.	511
<i>Avis aux grammairiens</i> , par ***	513
<i>Le Clerc de Notaire</i> (suite), par LEON G***,	514
<i>L'aveu de l'exilé</i> , poésie, par V. BARON,	521
<i>Anas</i> ,	522
<i>Excursion au Saguenay</i> , par H. E. C.,	523
<i>Réflexions</i> ,	526
<i>Un quart d'heure de Rabelais</i> (suite), par H. E. CHEVALIER,	527
<i>Rêve</i> , par GEORGES BATCHELOR,	531
<i>Exposition provinciale d'Agriculture</i> , par D. A. L.	534
<i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z.	537
<i>Les trois temps du verbe aimer</i> , poésie, par V. BARON, musique par J. B. LABELLE,	538

☛ Toute personne qui procurera HUIT ABONNÉS à la *Ruche Littéraire* en nous envoyant le montant des abonnements, recevra comme PRIME, une copie de CHARLES GUERIN, le plus charmant produit de notre littérature canadienne.

CHARLES GUERIN,

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR



A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTÉRAIRE, RUE STE. THERÈSE.

Broché en un volume, prix 7s. 6d.
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, Juillet 1853.

NO. 38. DELAGRAVE ET CIE. NO. 38.
RUE NOTRE DAME.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte, aussi liqueurs fines et vieux cognac, champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et
DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, Juillet 1853.

Nous avons dernièrement visité les caves de MM. de Lagrave et Cie, et nous nous faisons un plaisir de certifier qu'elles sont fournies des meilleurs vins blancs et rouges, que produisent les vignobles français. Nous ne pouvons trop recommander cette excellente maison aux consommateurs; ils y trouveront, outre un des meilleurs assortiment de vins qui soit à Montréal, ce bon marché dans les prix, et cette promptitude dans l'exécution des commandes, qui méritent l'attention du public, et assurent à la maison de MM. de Lagrave et Cie une vogue durable.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

DEUXIÈME SÉRIE.

H. EMILE CHEVALIER.—RÉDACTEUR-EN-CHEF.

G. H. CHERRIER.—ÉDITEUR-GÉRANT.

BULLETIN POLITIQUE DU JOUR.

Montréal, Jeudi, 6 octobre, 1853.

Le champ politique est en jachère, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, nous profitons de ce silence momentané dont nous jouissons pour reproduire ici une lettre que nous avons déjà publiée dans plusieurs journaux Canadiens.

“ M. le Rédacteur,

“ Vous voudriez-vous bien nous ouvrir vos colonnes, afin de soumettre au public et au Conseil Exécutif une réclamation pour laquelle nous espérons obtenir gain de cause.

“ Lorsque nous avons ajouté la qualification de *politique* à la première qualification de *littéraire* de la *Ruche*; nous l'avons fait sur l'avis de M. Griffin, secrétaire, qui nous reçut, en l'absence de M. le Directeur Général des postes que nous étions allés trouver à Québec, à l'effet d'obtenir pour notre publication, les franchises postales dont jouissent les autres journaux, tant anglais que français. Outre l'addition de la susdite qualification, nous avons donné dans notre numéro d'août :

“ Premièrement: *Un bulletin politique du jour*, signé, G. H. Cherrier.

“ Deuxièmement: *Une correspondance sur la politique des deux continents*, signée, Jean-Paul.

“ La *Ruche* renfermait préalablement des annonces et paraissait, comme encore aujourd'hui, une fois par mois. Ces conditions remplies suivant la lettre de la loi sur les postes, nous avions légalement la qualité de journal politique, et nous devions être rangés dans la catégorie des journaux qui peuvent passer en Europe francs de port. Mais, parce que M. le Directeur Général des postes n'a pas voulu lire la *Ruche*; ou parce que sa ligne politique ne lui a pas plu; ou parce qu'il a voulu se permettre un caprice de haut dignitaire, les numéros de la *Ruche Littéraire et Politique*, adressés de Montréal en Europe, nous ont été retournés, sur son ordre, de Québec, avec une lettre qui refusait de reconnaître que la *Ruche Littéraire et Politique* remplissait les conditions requises pour obtenir la franchise de port.

“ Alors nous écrivîmes à M. le Directeur Général des postes, en lui envoyant un exemplaire du mois d'août de la *Ruche Littéraire et Politique* et lui priant de constater qu'il possédait toutes les conditions exigées par la loi :

“ Voici sa réponse traduite littéralement :

“ DÉPARTEMENT DES POSTES,

“ Québec, 29 août, 1853.

“ MM.

“ En réponse à votre lettre (sans date), j'ai reçu l'ordre du Directeur Général des postes de vous dire que le numéro de la *Ruche Littéraire* que vous nous avez envoyé pour être soumis à son examen ne peut être considéré que comme un *Magazine* ou *Periodical*—la première page, en partie remplie d'allusions aux conditions requises pour les journaux ne suffit pas pour changer le caractère de votre publication, et lui permettre de passer comme journal ainsi que vous le demandez.

“ Quant au point que vous avez en vue de vous assurer l'envoi par la maille anglaise au taux de papiers-nouvelles, il est difficile de dire jusqu'où le département général des postes en Angleterre transigerait avec la définition légale ordinaire des papiers-nouvelles—savoir: une publication imprimée paraissant au moins une fois par mois et renfermant les nouvelles des événements passés et des annonces—et jusqu'à quel point précisément la substitution d'articles littéraires ou des matières contenues dans un papier-nouvelles, serait tolérée. La forme actuelle de votre publication est celle d'un livre ou pamphlet avec une couverture, et ne contient que quelques lignes d'allusion à ce qui constitue ordinairement la principale matière des journaux. Il n'y a aucun doute que votre publication ne serait pas autorisée à passer, sinon au taux des *Magazines*.”

“ Je suis, MM.,

“ Votre très-obéissant,

“ W. GRIFFIN.

“ Secrétaire.

“ MM. Chevalier et Cherrier,

“ Bureau de la *Ruche Littéraire*,

“ Montréal.

A cette lettre nous répondîmes :

“ Premièrement: que la *Ruche Littéraire et Politique* était une publication imprimée, paraissant une fois par mois;

“ Deuxièmement: qu'elle renfermait des nouvelles des événements passés;

“ Troisièmement: des annonces;

“ Quatrièmement: que la *Ruche Littéraire et*

Politique, réunissant toutes les conditions requises pour un papier-nouvelle, nous considérons et pensions à bon droit, que M. le Directeur Général des postes voudrait bien la considérer comme telle.

“ Mais M. le Directeur Général des postes nous fit la politesse de ne pas nous répondre.

“ Maintenant, nous demandons comment les fonctionnaires du Canada comprennent et interprètent les lois; nous demandons que des arbitres soient nommés à l'effet de constater si la *Ruche Littéraire et Politique* remplit les conditions voulues et détaillées dans la lettre précitée de M. le secrétaire des postes à Québec, pour jouir des franchises de poste, en un mot nous demandons justice contre l'arbitraire.

“ Permis à M. le Directeur Général des postes de prétendre que nous ne rédigeons pas un organe politique. Les opinions sont libres. Mais comment se fait-il alors, s'il a raison, que tous nos confrères de la presse canadienne et américaine se soient abusés au point de nous trouver des tendances politiques ouvertement prononcées?

“ Qu'on lise les extraits suivants de divers journaux.

POLITIQUE DES DEUX CONTINENTS.

“ Dans le numéro d'août de la *Ruche Littéraire* de Montréal, nous remarquons l'article suivant qui lui est adressé de New-York, sous forme de correspondance. On ne saurait faire un meilleur résumé des événements politiques accomplis, ni juger avec plus de sagacité la situation présente, soit de l'Europe, soit de l'Amérique. Le mérite de la forme vient encore ajouter aux qualités de cet article, que nous sommes heureux de reproduire.—*Républicain* de New-York du 23 août 1853:

“ Nous empruntons à la dernière livraison de la *Ruche Littéraire* la correspondance suivante qui ne peut manquer d'être lue avec beaucoup d'intérêt. L'auteur y révèle une hauteur de vues et une justesse d'appréciation peu ordinaires, et sans accepter explicitement toutes ses déductions, nous devons dire que les grandes questions politi-

ques qui agitent en ce moment les deux mondes, y sont admirablement bien touchées et habilement résolues.—Le *Pays* de Montréal du 25 août 1853.

“ Ecoutez encore le *Journal de Québec*:

“ Sans être “moticuleux” et sans nous “formaliser” du mot “politique” ajouté au titre de la *Ruche*, nous regrettons, dans l'intérêt de cette publication, que la politique y prenne siège à côté de la littérature proprement dite. N'y a-t-il pas assez des journaux pour y traiter la politique? Et, s'il faut que la *Ruche* soit politique, ne suffirait-il pas de relater quelques événements principaux du mois sans se mettre à plaider pour ou contre les rois, pour ou contre les peuples, pour ou contre l'annexion du Canada à la république voisine? Sera-t-il dit que nous ne pourrions jamais avoir en ce pays une publication purement littéraire? Faudra-t-il donc toujours y trouver les passions politiques?

“ Nous aimons à croire que l'entrepreneur propriétaire de la *Ruche* et son habile rédacteur-en-chef y penseront de nouveau et que dans leur prochaine livraison, ils nous donneront seulement une relation de faits politiques pour se conformer aux exigences postales, et laisseront aux journaux un domaine que la *Ruche* ne doit pas leur envier, et dont la possession serait pour elle plus nuisible qu'utile.”

“ Nous pourrions accumuler d'autres citations des traductions de journaux anglais. A quoi bon! Il suffit de prendre les deux derniers numéros de la *Ruche Littéraire et Politique* pour s'assurer que notre réclamation est légale et mérite pleine justice.

“ Du reste, nous nous en remettons entièrement à l'intégrité de MM. les membres du Conseil Exécutif, à qui nous adressons respectueusement cette requête.

“ Agréez, monsieur le rédacteur,
“ H. EMILE CHEVALIER, rédacteur-en-chef,
“ G. H. CHERRIER, éditeur-gérant,
De la *Ruche Littéraire et Politique*.”

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

THOS.-ET. ROT.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
ANTOINE MASSE.....	St. Philippe.
DR. A. DECOUAGNE.....	Lachine.
F. X. GIRARD.....	Varenes et Boucherville.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
P. GUITTÉ.....	St. Hyacinthe.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZÉPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MÉCHIN ET CIE, LIBRAIRES.....	New-York.
LE MESCHACÉBÉ, (Louisiane),.....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'AVANT-COURCUR.....	Donaldsonville (Louisiane).
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 10, à Paris,.....	France.

LE PERE TOM. (1)

CHAPITRE XXXIII.

CASSY.

Tom sut bientôt ce qu'il devait craindre ou espérer dans son nouveau genre de vie ; ouvrier habile, il réussissait dans toutes ses entreprises ; il était actif et fidèle par habitude et par principes. D'un caractère doux et pacifique, il crut pouvoir à force de zèle détourner de lui au moins une partie des misères de sa condition. Il avait le cœur ulcéré par les horreurs qui se commettaient sous ses yeux ; mais il résolut d'accomplir sa tâche avec patience, en se confiant au souverain Juge, et avec un vague espoir qu'une chance de salut s'offrirait à lui.

Legree prit bonne note des qualités de Tom ; il le classa parmi les esclaves de premier ordre ; et pourtant il éprouvait pour lui une aversion secrète, antipathie naturelle du mal pour le bien. Il avait remarqué que lorsqu'il brutalisait des faibles, Tom y faisait attention ; car l'opinion peut se manifester sans paroles, et celle d'un esclave même est susceptible de contrarier le maître. En diverses circonstances, Tom avait témoigné à ses compagnons d'infortune une commisération que Simon Legree voyait d'un œil jaloux. Il l'avait acheté dans l'intention d'en faire un gérant, auquel il pourrait confier ses affaires pendant de courtes absences ; et la première qualité requise pour ces fonctions était la dureté. Comme Tom ne lui opposait pas de résistance, il se flatta de pouvoir l'endurcir.

Un matin, au moment où les travailleurs allaient partir pour les champs, Tom aperçut avec surprise une femme qui lui était inconnue. Elle était grande et élancée ; elle avait un costume convenable, des mains et des pieds d'une délicatesse remarquable. A en juger par ses traits, elle pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans. Sa physionomie était de celles qu'on n'oublie pas une fois qu'on les a vues ; elle révélait une suite d'aventures tristes et romanesques. Son front était élevé, et l'arc de ses sourcils admirablement dessiné. Son nez aquilin, sa bouche fine, les gracieux contours de sa tête et de son cou, attestaient qu'elle avait été d'une rare beauté. Mais son visage, sillonné de rides profondes, portait l'empreinte de longues souffrances. Elle avait le teint jauné et maladif, les joues amaigries, les traits anguleux. Ses yeux seuls avaient conservé tout leur éclat ; ils étaient grands, du noir le plus foncé, couverts de longs cils. La courbe de ses lèvres flexibles, les lignes de sa figure, les mouvements de son corps, exprimaient l'orgueil et le défi ; mais il y avait dans ses yeux un désespoir profond, inaltérable, qui contrastait avec l'arrogance de ses manières.

Quelle était cette femme ? d'où venait-elle ? Tom l'ignorait ; il la voyait pour la première fois à la lueur grisâtre du matin, marchant fièrement à côté de lui. Néanmoins elle était connue du reste de la bande. On retournait la tête pour l'observer, et un murmure de satisfaction circulait dans cette foule en haillons.

— Je suis charmé qu'elle en soit réduite là.

— Ah ! ah ! missis, vous saurez comme on nous traite.

— Nous la verrons à l'ouvrage.

— D'ici à ce soir elle recevra quelques bons coups.

— Ma foi, je serai content qu'on la batte.

(1) Voir *La Ruche Littéraire* des mois de Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août et Septembre.

Sans faire attention à ces sarcasmes, la femme poursuivait sa route d'un air de dédain et de colère concentrée. Tom, qui avait vécu au milieu de gens distingués, devina qu'elle avait dû appartenir à une classe supérieure ; mais comment était-elle tombée si bas ? La femme ne lui adressa pas la parole, quoiqu'elle restât constamment auprès de lui pendant toute la route.

Tom s'était mis au travail ; mais comme l'inconnue était à peu de distance de lui, il la regardait de temps en temps : Il reconnut qu'elle était douée d'une adresse manuelle qui lui rendait sa tâche assez facile. Elle épluchait le coton très-vite, en conservant un air dédaigneux, comme si elle eût méprisé ce travail et la condition dégradante où elle était placée.

Dans le courant de la journée, Tom travaillait auprès de la mulâtresse qui avait été acquise en même temps que lui. Elle était évidemment malade, elle tremblait, récitait tout bas des prières et semblait sur le point de s'évanouir. Tom s'approcha d'elle en silence, et lui mit dans son panier plusieurs poignées du coton qu'il avait récolté.

— Ne faites pas cela, dit Lucie étonnée ; vous en seriez puni.

Précisément, Sambo était près de là. Il avait contre la mulâtresse des sujets particuliers de mécontentement. Il lui dit d'un ton brutal :— Je vous y prends, Lucie, vous fraudez ! et la frappant de son gros soulier de cuir de vache, il donna en même temps à Tom un coup de fouet sur la figure.

Tom reprit silencieusement sa tâche ; mais les forces de la mulâtresse étaient épuisées, et elle s'évanouit.

— Je vais la faire revenir, dit Sambo avec un ricanement féroce. Je vais lui administrer quelque chose qui vaut mieux que du camphre.

Et prenant une épingle sur la manche de son habit, il la lui enfonça dans les chairs.

La femme poussa un cri de douleur, et se leva à demi.

— Levez-vous, brute, s'écria Sambo, et travaillez, ou nous nous reverrons.

Lucie éprouva un mouvement de surexcitation, et travailla avec une activité désespérée.

— Ne vous interrompez pas, reprit Sambo, ou je vous traiterai si bien ce soir, que vous souhaiterez être morte.

— C'est ce que je souhaite ! s'écria-t-elle. O mon Dieu ! que mon épreuve est longue ! ô mon Dieu ! pourquoi ne m'assistez-vous pas ?

Bravant toutes les conséquences de son humanité, Tom s'approcha de nouveau, et mit du coton dans le panier de Lucie.

— Que faites-vous ? dit-elle ; vous ne savez pas à quoi vous vous exposez !

— Peu m'importe, dit Tom. Et il retourna à sa place.

Tout à coup l'étrangère dont nous avons esquissé le portrait, et qui avait été témoin de l'action de Tom, fixa sur lui ses grands yeux noirs ; puis prenant une quantité de coton dans sa propre corbeille, elle la mit dans celle de Tom.

— Vous ne connaissez pas les habitudes de cette plantation, dit-elle ; autrement vous n'auriez pas fait ce que vous avez fait. Quand vous serez ici depuis un mois, vous ne songerez plus à aider les autres.

— Dieu m'en garde, missis ! dit Tom traitant sa compagne avec désérence.

— Dieu ne visite jamais ces parages, repartit l'inconnue avec amertume ; puis elle reprit sa tâche avec une merveilleuse agilité, et un sourire de dédain effleura de nouveau ses lèvres. Mais Sambo l'avait aperçue, et il accourut, le fouet levé.

— Ah ! vous fraudez aussi, dit-il à la femme d'un air de triomphe. Vous êtes sous mes ordres à présent, faites-y attention !

Un éclair brilla dans les yeux noirs de l'étrangère : les lèvres frémissantes et les narines dilatées, elle se dressa de toute sa hauteur, et fixa sur le commandeur un regard de rage et de mépris.

— Chien, dit-elle, touchez-moi, si vous l'osez ! J'ai encore assez de pouvoir pour vous faire brûler vif ou déchirer par les dogues. Je n'ai qu'à dire un mot.

— Alors, pourquoi diable êtes-vous ici ? reprit Sambo intimidé. Je ne veux pas vous faire de mal, miss Cassy.

— Tenez-vous à distance, dit la femme. Et Sambo, feignant d'être appelé à l'autre bout du champ pour une affaire urgente, se hâta de déguerpir.

La femme se remit à l'ouvrage, et travailla avec une vitesse presque magique. Avant la fin du jour, elle avait rempli son panier jusqu'au bord, et elle avait à plusieurs reprises donné à Tom des poignées de coton.

Quand il fit nuit close, les travailleurs, portant leurs paniers sur la tête, se rendirent à la file dans un bâtiment où le coton était pesé et emmagasiné. Legree se trouvait là, flanqué de ses deux acolytes.

— Ce Tom vous causera de l'embarras, disait Sambo. C'est lui qui a rempli le panier de Lucie : vous verrez qu'un de ces jours il persuadera aux noirs qu'ils sont maltraités, si maître ne le surveille pas.

— Le maudit noir ! s'écria Legree : il aura sa leçon, n'est-ce pas, mes enfants ?

Les deux nègres répondirent à cet appel, par un horrible éclat de rire.

— Maître Legree est bien capable de la lui donner, dit Quimbo ; à ce jeu, le diable n'est pas plus fort que lui.

— Le meilleur moyen de lui ôter ses mauvaises idées est de le charger de donner le sonet. Amenez-le-moi.

— Vous aurez de la peine à obtenir cela de lui, dit Sambo.

— Il faudra qu'il s'exécute, repartit Legree en roulant une chique dans sa bouche.

— Oh ! poursuivit Sambo, voilà Lucie, la plus grande coquine de l'établissement.

— Prenez garde, Sambo ! je commence à deviner pour quel motif vous détestez Lucie.

— Vous saurez, maître, qu'elle s'est révoltée contre vous, et qu'elle n'a pas voulu de moi, malgré vos ordres.

— Le fouet la fera obéir, dit Legree ; seulement l'ouvrage presse, et il ne faut pas la mettre hors d'état de service. Elle est délicate ; mais ces femmes délicates se laissent tuer à moitié plutôt que de céder.

— Je vous ferai observer que Lucie est vraiment insupportable. Elle ne fait rien, et c'est Tom qui a cueilli du coton pour elle.

— En ce cas, toute réflexion faite, il faut qu'il ait le plaisir de la battre. Ce sera pour lui un exercice salutaire ; et puis, il la ménagera plus que vous ne feriez, mes diables !

— Ah ! ah ! ah ! ah ! s'écrièrent en riant les deux misérables ; et leurs accents diaboliques semblaient justifier l'épithète dont Legree les avait gratifiés.

— Mais, maître, Tom et miss Cassy ont rempli le panier de Lucie, et il est possible que le poids s'y trouve.

— Soyez tranquille ; c'est moi qui me charge du pesage.

Les deux commandeurs recommencèrent leurs rires diaboliques.

— Ainsi, ajouta Legree, miss Cassy a fait sa journée ?

— Elle épluche le coton avec l'habileté d'une légion de diables !

—Elle les a tous dans le corps, je crois, dit Legree ; et, grommelant un juron brutal, il entra dans la salle du pesage.

Les travailleurs, accablés de fatigue, arrivèrent tout à tour dans la même salle, et présentèrent leurs paniers avec hésitation ; Legree en nota le poids sur une ardoise, d'un côté de laquelle était collée une liste de noms. Tom eut le bonheur de voir son panier pesé et approuvé ; mais il n'était pas sans inquiétude sur le sort de celui de la femme qu'il avait protégée. Elle s'avança en chancelant, et remit son panier. Le poids y était, comme Legree s'en aperçut ; mais il s'écria avec une feinte colère :—Paresseuse, le poids n'y est pas ! Mettez-vous là, on va s'occuper de vous tout à l'heure.

La mulâtresse s'assit sur un banc en poussant un gémissement.

Celle qu'on avait appelée miss Cassy s'avança d'un air hautain, et présenta négligemment son panier ; Legree lui lança un regard railleur : elle fixa les yeux sur lui, et lui adressa quelques mots en français. Personne ne les comprit, mais on vit la figure de Legree prendre une expression satanique. Il leva la main comme pour frapper, mais Cassy le regarda avec fierté, et lui tourna le dos.

—A vous, maintenant, dit Legree à Tom. Vous savez que je ne vous ai pas acheté pour faire une besogne ordinaire. J'ai l'intention de vous donner de l'avancement ; j'ai l'intention de faire de vous un commandeur, un directeur de travaux. Vous allez débiter dès ce soir : emmenez cette femme et donnez-lui le fouet ; vous en avez assez vu pour savoir comment vous y prendre.

—Je vous demande pardon, dit Tom ; j'espère que maître ne me chargera pas de cela. Je n'y suis pas habitué, et je ne saurais m'y faire.

—Il y a bien d'autres choses que vous ignorez, et qu'il faudra vous apprendre, dit Legree ; et, prenant une lanière de cuir, il en frappa Tom à la joue, puis il l'accabla d'une grêle de coups.

—Voilà ! dit-il quand il s'arrêta pour reprendre haleine ; me direz-vous encore que vous ne pouvez pas ?

—Oui, maître, répondit Tom essuyant avec la main le sang qui ruisselait sur son visage. Je consens à travailler nuit et jour tant que j'aurai de force ; mais vous me demandez une chose que je ne crois pas juste, et je ne le serai jamais, jamais !

Tom avait la voix d'une douceur remarquable et un ton respectueux qui avait fait croire à Legree qu'il en viendrait facilement à bout. En entendant prononcer ces derniers mots, les assistants frissonnèrent, la pauvre mulâtresse joignit les mains, et tous les esclaves se regardèrent avec anxiété dans l'attente de l'orage qui allait éclater.

Legree était stupéfait.

—Quoi, misérable noir ! s'écria-t-il, vous osez me dire que ce que je vous demande n'est pas juste ! vous vous permettez d'avoir une opinion ! Je mettrai un terme à cet abus. Que croyez-vous donc être, pour oser dire à votre maître ce qui est juste et ce qui ne l'est pas ? Ainsi, vous prétendez qu'on a tort de fouetter cette femme ?

—Je le pense, maître ; elle est faible et malade, ce serait une cruauté ; je n'en ai jamais commis, et je ne veux pas commencer. Si vous voulez me tuer, tuez-moi ; mais quand à lever la main sur quelqu'un, je n'y consentirai jamais...je mourrai d'abord.

Tom parlait d'une voix douce, mais avec une résolution qui était vraiment inébranlable. Legree tremblait de rage, ses yeux gris étincelaient, ses favoris eux-mêmes étaient hérissés ; mais, comme ces bêtes féroces qui jouent

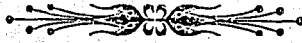
avec leurs victimes avant de les dévorer, il contint l'envie de se livrer à des violences immédiates, et dit d'un ton de sarcasme :

—Voyez donc ce saint, qui est descendu parmi nous pour nous convertir ! Que sa piété est touchante ! Mais, infâme coquin, qui vous croyez si religieux, n'avez-vous pas lu dans la bible : " Serviteurs, obéissez à vos maîtres ? " Ne suis-je pas votre maître ? n'ai-je pas payé douze cents dollars, en espèces bien sonnantes, tout ce qu'il y a dans votre vieille carcasse noire ? n'êtes-vous pas à moi corps et âme ? Il termina en donnant à Tom un coup de sa lourde botte... A cette question, l'esclave, malgré l'intensité de ses souffrances physiques, éprouva une joie intérieure ; il se redressa, et levant vers le ciel son visage où se mêlaient le sang et les larmes, il s'écria :

—Non, non, non ! mon âme n'est pas à vous, maître ; vous ne sauriez l'acheter. Elle a été achetée et payée par quelqu'un qui la tient en sa garde. Allez ; allez, vous ne pouvez me faire de mal !

—Je ne le peux pas ! s'écria Legree ; nous verrons ! Holà, Sambo ! Quimbo ! donnez à ce scélérat une telle volée qu'il ne s'en relève pas d'un mois !

Les deux nègres gigantesques qui s'emparèrent de Tom avec un empressement infernal personnifiaient à merveille les puissances des ténèbres ; la pauvre mulâtresse jeta un cri de douleur, et tous les assistants se levèrent par un mouvement involontaire, pendant qu'on entraînait Tom, qui n'opposait aucune résistance.



CHAPITRE XXXIV.

HISTOIRE DE LA QUATERONNE.

C'était à une heure avancée de la nuit ; Tom gisait tout sanglant dans une pièce abandonnée d'un magasin, au milieu des machines brisées, de balles de coton avariés et d'autres objets de rebut. L'atmosphère humide fourmillait de milliers de moustiques, dont les piqûres irritaient les plaies du malheureux. Une soif ardente, la plus intolérable de toutes les tortures, mettait le comble à ses souffrances physiques.

—Bon Dieu, prenez-moi en pitié ! donnez-moi la force et la victoire ! disait le pauvre Tom en gémissant.

Des pas se firent entendre derrière lui, et la lueur d'une lanterne l'éblouit.

—Qui est là ? Oh ! par pitié, au nom du ciel, donnez-moi de l'eau !

Cassy, car c'était elle, déposa sa lanterne, versa dans une tasse de l'eau contenue dans une bouteille, souleva la tête du nègre, et lui donna à boire. Consumé par la fièvre, il vida successivement plusieurs tasses.

—Buvez tant que vous voudrez, dit-elle ; je savais ce qu'il en serait ; ce n'est pas la première fois que je suis sortie la nuit pour porter de l'eau à des gens comme vous.

—Merci, missis, dit Tom quand il eut étanché sa soif.

—Ne m'appellez pas missis ; je ne suis qu'une misérable esclave, plus bas que vous n'êtes jamais descendu, reprit Cassy avec amertume.

Puis elle alla vers la porte, et apporta dans la chambre une petite pailleuse, sur laquelle elle avait étendu des draps de toile imbibés d'eau fraîche.

—Mon pauvre garçon, dit-elle, essayez de vous mettre là-dessus.

Couvert de blessures et de contusions, Tom se traîna péniblement jusqu'à la pailleasse ; quand il y fut parvenu, l'application de ce lingé mouillé sur ses blessures, lui fit éprouver un soulagement sensible.

Cassy, dès longtemps habituée à secourir des victimes, connaissait quelques moyens curatifs ; elle pansa les blessures de Tom, qui reprit un peu de forces.

—Voilà tout ce que je puis faire pour vous, dit-elle, après lui avoir mis sous la tête, en guise d'oreiller, une balle de coton avarié.

Tom la remercia ; elle s'assit à terre et releva les genoux, qu'elle étreignit avec les bras. Son chapeau était rejeté en arrière, et les boucles onduleuses de ses cheveux tombaient sur sa figure étrange et mélancolique. Elle regardait fixement devant elle, livrée à de sombres rêveries.

—Mon pauvre ami, dit-elle enfin, ce que vous avez tenté de faire est hors de saison. Vous êtes un brave garçon, vous avez le bon droit pour vous, mais c'est en vain ; toute résistance est inutile. Vous êtes entre les mains du diable ; il est plus fort, et il faut lui céder.

Céder !... La faiblesse humaine et la douleur physique n'avaient-elles déjà pas donné le même conseil ? Tom tressaillit ; cette femme aux yeux hagards et à la voix plaintive, lui parut une incarnation vivante des tentations contre lesquelles il avait lutté.

—O Seigneur, Seigneur ! s'écria-t-il, comment puis-je céder ?

—N'invoquez pas le Seigneur ! dit Cassy. Je crois qu'il n'y a point de Dieu. S'il y en a un, il prend parti contre nous. Tout est contre nous, le ciel et la terre. Tout nous pousse en enfer... pourquoi n'y descendrions-nous pas ?

Tom ferma les yeux, et frémit à cette profession d'athéisme.

—Vous ne savez point ce qui se passe ici, reprit Cassy ; moi, je le sais. Il y a cinq ans que j'habite ce repaire, courbée sous le poids de Simon Le-gree, et je le hais à la mort. Vous êtes dans une plantation isolée, à dix milles de toute autre habitation, au milieu des savanes. Si on vous brûlait vif, si on vous coupait par morceaux, si on vous faisait mourir sous le fouet, pas un blanc ne serait là pour l'attester. On n'est protégé ici par aucune loi divine ou humaine, et le maître ne reculerait devant rien. Je vous ferais dresser les cheveux sur la tête en vous racontant ce que j'ai vu, ce que je sais. La résistance est superflue. N'ai-je pas été forcée de vivre avec lui?... N'étais-je pas une femme délicatement élevée?... Et lui... qu'est-il, juste ciel ! Pourtant, voilà cinq ans que je suis avec cet homme et que je maudis l'existence. Aujourd'hui, il amène ici une autre femme, une jeune fille de quinze ans, à laquelle une pieuse maîtresse a donné de l'éducation. Elle aime à lire des livres saints ; elle a apporté une Bible dans cet enfer !

Et Cassy rit d'un rire sauvage et douloureux, qui rétentit avec un bruit surnaturel dans le vieux magasin en ruines.

Tom joignit les mains ; il ne voyait qu'horreurs et ténèbres.

—Jésus, s'écria-t-il, avez-vous complètement abandonné vos créatures ? Secourez-moi, Seigneur, ou je vais périr !

—Vos misérables compagnons, poursuivait Cassy, valent-ils la peine qu'on souffre pour eux ? Ils se tourneraient tous contre vous à la première occasion. Ils sont tous vils et éternels les uns à l'égard des autres ; ne vous exposez pas pour eux.

—Comment sont-ils devenus cruels?... Si je renonce à mes habitudes d'honnêteté, je me ravalerais peu à peu au niveau de ces êtres abrutis. Non, non, missis ; j'ai perdu ma femme, mes enfants, un maître bienveillant qui m'aurait affranchi s'il avait vécu huit jours de plus. J'ai tout perdu dans le

monde, mais je ne puis perdre le ciel. Il m'est impossible d'être méchant !

—Mais, reprit Cassy, nous ne sommes pas responsables de nos fautes ; les hommes qui nous poussent à les commettre auront seuls à en rendre compte.

—Sans doute, dit Tom ; mais je ne m'occupe ni des conséquences, ni de la manière dont mon cœur s'endurcirait. Ce que je redoute, c'est de devenir pareil à Sambo !

Cassy jeta sur Tom un regard effarée ; elle semblait frappée d'une idée nouvelle, et elle s'écria en sanglotant :

—Oui, vous avez raison...hélas ! hélas !

Elle tomba à terre, comme écrasée par l'excès de ses tortures morales.

Il y eut un moment de silence ; on n'entendait que le bruit de la respiration des deux interlocuteurs. Enfin Tom murmura d'une voix douce :

—De grâce, missis, calmez-vous !

Cassy se releva brusquement : son visage avait repris son expression habituelle de dédain et de mélancolie.

—Missis, reprit Tom, on a jeté ma veste dans un coin ; ma Bible est dans ma poche : voudriez-vous me la donner ?

Cassy se prêta à ce désir. Tom ouvrit le livre à la page où sont racontées les dernières scènes de la Passion.

—Auriez-vous la complaisance de me lire ce passage ?... Cela rafraîchit mieux qu'un verre d'eau.

Cassy prit froidement le volume et lut à haute voix, avec un bonheur d'intonation qui lui était naturel, le touchant récit des angoisses du Sauveur. Par intervalles, sa voix s'affaiblissait ; alors elle interrompait sa lecture, jusqu'à ce qu'elle eût comprimé son émotion. Quand elle arriva à ces sublimes paroles : " Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font ! " elle jeta le livre, et, se voilant le visage de son épaisse chevelure, elle poussa des sanglots convulsifs.

Tom pleurait aussi.

Ah ! s'écria-t-il, si nous pouvions imiter cette divine résignation, nous qui avons tant à combattre ! O Seigneur, assistez-nous !...Missis, ajouta-t-il après un moment de silence, je m'aperçois que vous m'êtes bien supérieure ; mais il y a une chose que le pauvre Tom peut vous apprendre. Vous dites que le Seigneur s'est déclaré contre nous, parce qu'il nous laisse maltraiter et frapper ; mais voyez ce que souffrit son propre fils. N'a-t-il pas toujours été pauvre ? Quelqu'un de nous a-t-il jamais supporté autant d'humiliations ? Le Seigneur ne nous a pas oubliés, j'en suis certain ; si nous partageons ses peines, nous partagerons sa gloire ; l'Écriture le dit : mais si nous le renions, il nous reniera aussi. Ne savez-vous pas que ses serviteurs furent assaillis à coups de pierres, qu'ils furent errants par le monde, sans pain, sans vêtements, persécutés et livrés aux supplices ? Nos épreuves ne nous autorisent pas à croire que Dieu s'est prononcé contre nous ; au contraire, il nous tendra la main si nous lui restons fidèles.

—Mais pourquoi nous met-il toujours dans des conditions à ne pouvoir éviter le péché ? dit Cassy.

—Je crois que nous pouvons l'éviter, dit Tom.

—Comment ? dit Cassy. Demain, si vous persévérez, ils recommenceront à vous mal mener. Je les connais ; je les ai vus à l'œuvre. Ils vous roueront de coups, et vous seront plier.

—Seigneur, dit Tom, vous aurez pitié de mon âme !

—J'ai déjà entendu toutes ces prières, toutes ces lamentations, et il a toujours fallu céder. Emmeline est comme vous : elle résiste ; mais à quoi bon ? il faut se rendre, ou être tué en détail.

—Et bien, je mourrai, dit Tom. A force de prolonger mon supplice, il est impossible qu'ils ne me tuent pas ; c'est tout ce qu'ils peuvent faire. Je les brave, je suis résigné ; j'espère que le Seigneur soutiendra mes forces !

La femme ne répondit pas ; elle tenait les yeux baissés vers le sol.

—Peut-être réussit-on ainsi, se dit-elle ; mais pour ceux qui ont cédé, il n'y a plus aucun espoir, aucun !... Nous vivons dans la fange, nous nous inspirons de la répugnance à nous-mêmes. Nous souhaitons la mort, et nous n'avons pas le courage de nous la donner. Pas d'espoir !... pas d'espoir !... Cette jeune fille... elle a l'âge que j'avais..... Vous me voyez, ajouta-t-elle en s'adressant à Tom avec volubilité ; vous voyez ce que je suis ?... Eh bien, j'ai été élevée dans le luxe. Le premier souvenir que j'aie de mon enfance est celui de magnifiques salons où je me tenais, habillée comme une poupée, et où des visiteurs me comblaient d'éloges. Des fenêtres, on apercevait un grand jardin. J'y jouais à cache-cache sous des orangers, avec mes frères et sœurs. Je fus mise au couvent ; j'y appris la musique, le français, la broderie, je ne sais quoi ; et, à l'âge de quatorze ans, je sortis pour assister aux funérailles de mon père. Il mourut subitement, et quand on dressa son bilan, on découvrit qu'il y avait à peine de quoi payer les dettes. Les créanciers me comprirent dans l'inventaire de ses biens. Ma mère était esclave, et mon père avait en toujours l'intention de m'affranchir ; mais il ne l'avait pas fait, et on me mit sur la liste faiale. Je connaissais ma condition, mais je ne m'en étais jamais préoccupée. On ne pouvait s'attendre à la mort d'un homme plein de santé : mon père se portait à merveille quatre heures avant son dernier soupir ; ce fut une des premières victimes du choléra à la Nouvelle-Orléans. Le lendemain de l'inhumation, sa femme retourna avec ses enfants légitimes à la plantation de son père. Il me sembla qu'on me traitait singulièrement ; mais je n'y fis pas grande attention. On avait laissé à la maison, pour arranger les affaires, un jeune avocat qui me témoignait beaucoup d'égards. Il m'amena un soir un jeune homme qui me sembla le plus beau que j'eusse vu de ma vie. Je n'oublierai jamais cette soirée. Je me promenai avec lui dans le jardin : j'étais isolée et chagrine ; il me parla avec bonté, me dit qu'il m'avait vue avant mon départ pour le couvent, qu'il m'aimait beaucoup, et qu'il voulait être mon protecteur. Bref, quoiqu'il ne me l'avouât pas, il m'avait payée deux mille dollars, et j'étais sa propriété. Je le suivis volontiers, car je l'aimais. Oh ! oui, je l'aimais, et je l'aimerais toujours !... Il était si beau, si noble !..... Il m'installa dans une superbe maison, avec des domestiques, des chevaux, des voitures, des toilettes, un somptueux mobilier. Il me donnait tout ce que l'argent peut procurer ; mais je n'y attachais aucun prix ; je ne voyais que lui. Je l'aimais plus que mon Dieu et plus que mon âme, et quand même je l'aurais tenté, il m'aurait été impossible de ne pas me conformer à ses vœux.

Je n'avais qu'un désir, celui d'être sa femme. Je pensais que, puisqu'il avait pour moi de l'estime et de la tendresse, il consentirait à m'épouser et à m'affranchir ; mais il me démontra que c'était impossible ; il ajouta que si nous étions fidèles l'un à l'autre, c'était un mariage devant Dieu. Si cela est vrai, n'étais-je pas sa femme ? N'étais-je pas fidèle ? Pendant sept ans je ne vécus que pour lui plaire. Il eut la fièvre jaune ; je passai auprès de lui vingt jours et vingt nuits ; moi seule je lui faisais prendre les médicaments, et il m'appelait son bon ange, et disait que je lui sauvais la vie.

Nous avions deux beaux enfants ; l'aîné était un garçon qu'on appelait Henri, c'était l'image de son père. Il avait les mêmes yeux, le même front entouré de cheveux bouclés et aussi la même intelligence. La petite Elisa

me ressemblait ; leur père en était fier, ainsi que de moi, qu'il prétendait être la plus belle femme de la Louisiane. Il aimait à nous faire habiller magnifiquement et à nous promener en calèche découverte pour entendre les observations que les passants faisaient sur notre compte. Il me répétait à satiété les compliments qu'on nous adressait. Oh ! c'était une époque de bonheur ! J'étais la plus heureuse des femmes ; mais les mauvais jours arrivèrent.

Le père de mes enfants avait un cousin nommé Butler, qui était son ami intime. Il avait pour lui la plus haute estime ; mais dès que je le vis, j'ignore pourquoi, je le redoutai. Il débauchait Henri, qui ne rentrait souvent qu'entre deux ou trois heures du matin, et auquel je n'osais rien dire, car il était dans un tel état que j'en avais peur. Butler l'entraîna dans des maisons de jeu ; puis il lui présenta une autre femme, et je m'aperçus bientôt que j'étais délaissée. Henri ne me le disait pas, mais je le voyais. Il contracta des dettes de jeu, et comme elles l'empêchaient de se marier avantageusement, le misérable Butler offrit de l'en délivrer en m'achetant, mes enfants et moi.

Henri y consentit ! Il dit un jour qu'il avait affaire à la campagne, qu'il s'absentait pour quelques semaines ; il me parla avec plus d'affection qu'à l'ordinaire, me promit qu'il s'empresserait de revenir ; mais il ne m'abusa pas. Je comprenais toute l'étendue de mon malheur ; j'étais comme pétrifiée, incapable de parler, de verser une larme. Il m'embrassa et embrassa les enfants à plusieurs reprises et partit. Je le vis monter à cheval, et le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu ; puis je tombai inanimée sur le parquet.

Butler vint prendre possession de moi, il me montra des papiers qui prouvaient qu'il m'avait achetée avec mes enfants. Je le maudis, et lui dis que je mourrais plutôt que de vivre avec lui.

— Comme vous voudrez, dit-il ; mais si vous n'êtes pas raisonnable, je vendrai les deux enfants, et vous ne les verrez jamais.

Il ajouta qu'il avait pensé à m'avoir dès le premier jour qu'il m'avait vue ; qu'il avait détourné Henri, et lui avait fait contracter des dettes afin de le décider à me vendre ; qu'il avait facilité ses relations avec une autre femme ; enfin qu'il ne se laisserait pas rebuter par des larmes et par des grimaces.

Je cédaï, car j'avais les mains liées. Toutes les fois que je lui résistais, il parlait de vendre mes enfants. Oh ! quelle existence ! être poursuivie par le souvenir d'un amour qui faisait mon malheur, et passer mes jours avec un homme que je haïssais ! J'avais aimé à faire la lecture à Henri, à chanter ou valser avec lui ; mais toute distraction m'était odieuse avec mon tyran et pourtant je craignais de lui refuser ce qu'il me demandait. Butler était dur et impérieux envers les enfants. Elisa était timide ; mais le petit Henri avait la hardiesse et la fierté de son père. Butler le trouvait toujours en faute, et je vivais dans des transes continuelles. J'essayai de rendre l'enfant respectueux, mais toutes mes remontrances furent inutiles. Enfin, Butler vendit les deux enfants ! Il me mena un jour à la promenade, et quand nous revînmes la maison était déserte. Il me dit qu'il les avait vendus, et me montra l'argent, le prix de leur sang !

Tout m'abandonnait ; je ne croyais plus au bien ; je maudissais Dieu et les hommes, et je crois que, pendant quelque temps, mon maître eut vraiment peur de moi. Il me dit que les enfants étaient vendus, mais qu'il dépendait de lui de me les rendre, et que si je me conduisais mal, ils en souffriraient. Je me soumis ; je me montrai plus calme ; mais un jour, en passant devant

la maison de correction, je vis des groupes rassemblés à la porte et j'entendis une voix d'enfant. Tout à coup mon fils se débarrassa des mains de deux hommes qui le retenaient, et vint se jeter dans mes bras. Ils le poursuivirent en jurant, et l'un d'eux dont je n'oublierai jamais la figure, me dit qu'il n'entendait pas le lâcher ; qu'il voulait l'emmener à la Calbasse et lui donner une leçon. J'essayai de plaider sa cause ; on me répondit par des rires dédaigneux ; le pauvre enfant se cramponnait à moi et répétait : — Ma mère ! ma mère ! On me l'arracha, en déchirant le pan de ma robe, auquel il s'était accroché. Il y avait là un homme qui semblait me plaindre ; je lui offris de l'argent s'il voulait s'employer pour moi ; il secoua la tête en répondant que l'enfant, s'il fallait en croire son maître, était rebelle et impertinent, et qu'il était nécessaire de le dompter.

Je courus à la maison ; à chaque pas il me semblait que j'entendais les cris de mon fils. J'entrai au salon où je trouvai Butler. Je le suppliai d'intervenir.

— Bah ! répliqua-t-il en riant, l'enfant n'a que ce qu'il mérite ; il faut le réduire, et le plus tôt sera le mieux. Qu'attendez-vous de moi ?

Il me sembla en ce moment que quelque chose craquait dans ma tête ; j'avais le vertige, j'étais furieuse. Je me rappelle avoir aperçu sur la table un grand couteau de chasse, l'avoir saisi et m'être précipitée sur Butler ; puis tout devint confus, et je ne sais plus ce qui se passa.

Quand je revins à moi, j'étais dans une chambre sous la garde d'une vieille négresse. Un médecin venait me rendre visite, et l'on me prodiguait des soins empressés. Butler était parti, et m'avait laissée dans cette maison pour être vendue, et c'était pourquoi on m'accordait tant d'attention. Je ne désirais pas revenir à la santé ; mais malgré moi je repris mes forces, et je fus en état de me lever. On me paraît tous les jours ; des messieurs venaient au logis fumer leur cigare, me regardaient, m'adressaient des questions, et me marchandèrent. J'étais si sombre et si taciturne que personne ne voulait de moi. On me menaçait du fouet si je n'étais pas plus gaie, et si je ne faisais aucun effort pour me rendre agréable. Enfin un capitaine nommé Stuart parut avoir quelque sentiment pour moi. Il devina que j'avais été tristement éprouvée, vint me voir seul à plusieurs reprises, et obtint de moi le récit de mes malheurs. Il m'acheta, et me promit de faire son possible pour retrouver mes enfants. Il se rendit à l'hôtel où mon Henri était esclave ; mais on l'avait vendu à un planteur de la rivière de la Perle, et c'est la dernière fois que j'en ai entendu parler. Ma fille était entre les mains d'une vieille femme qui refusa obstinément de la vendre, quoique le capitaine lui offrit une somme considérable. Butler avait découvert que c'était pour moi qu'on voulait racheter Elisa, et il m'écrivit un mot pour me dire que je ne l'aurais jamais.

Le capitaine Stuart était plein d'égards pour moi ; il avait une magnifique plantation, où il m'enmena. Au bout d'un an il me naquit un fils. Oh ! cet enfant... comme je l'aimais !. Mais j'avais pris la ferme résolution de ne plus élever d'enfants. Quand il eut quinze jours, je le pris dans mes bras, je l'embrassai, je le baignai de larmes ; puis je lui donnai du laudanum, et je le tins sur mon sein jusqu'à ce qu'il s'endormit dans la mort. Comme je le pleurai ! Qui aurait jamais cru que ce n'était point par erreur que je lui avais donné du laudanum ? mais c'est une de ces choses dont je suis contente à présent. Du moins il est exempt de peines. Que pouvais-je lui donner de mieux que la mort, à ce pauvre enfant ?...

Le capitaine Stuart fut emporté par le coléra. Tous ceux qui désiraient vivre étaient frappés ; et moi qui appelais la mort, je vivais ! Je fus vendue ;

je passai de main en main ; mes charmes se flétrirent ; mon visage se rida ; enfin ce misérable m'acheta, et m'enmena dans ce repaire, et me voici !

Cassy avait raconté ses aventures avec une éloquence passionnée, tantôt s'adressant à Tom, tantôt se parlant à elle-même. Fasciné par ce récit, Tom oublia un moment la douleur de ses blessures ; et, se soulevant sur le coude, il la suivit des yeux pendant qu'elle se promenait à grands pas dans la chambre en laissant flotter au hasard les longues tresses de ses cheveux noirs.

— Vous m'avez dit, reprit-elle, qu'il y avait un Dieu, et qu'il voyait tout ; puisse-t-il en être ainsi ! Les scœurs qui m'ont élevée me parlaient d'un jour de jugement ; ce sera peut-être aussi le jour de la vengeance ! On ne sait pas ce que nous souffrons, ce que souffrent nos enfants ; on s'en inquiète peu ; et pourtant, en me promenant dans les rues, il m'a semblé parfois que j'avais assez de haine au cœur pour anéantir toute la ville ; j'aurais voulu voir les maisons s'écrouler, quand même elles m'eussent ensevelie sous leurs décombres ! Oui, au jour du jugement, je comparaitrai devant Dieu ; je viendrai déposer contre ceux qui m'ont perdue, qui ont perdu mes enfants ! Quand j'étais jeune fille, j'avais de la religion, je priais ; maintenant le démon s'est emparé de moi et me pousse toujours en avant. Un jour ou l'autre je ferai un malheur.

Elle prononça ces mots en serrant les poings, et un délire sauvage se peignit dans ses yeux noirs :

— Oui, je l'enverrai dans l'enfer, dont il n'est pas loin, dût-on me brûler vive !

Un long éclat de rire retentit dans la chambre déserte, et se termina par un sanglot convulsif. En proie à un accès de frénésie, Cassy se roula sur le sol. Au bout de quelques instants, elle se leva lentement, et parut revenir à elle.

— Peut-on faire encore quelque chose pour vous ? dit-elle en s'approchant de Tom ; voulez-vous encore de l'eau ?

Elle avait, en disant ces mots, un ton de douceur et de compassion qui contrastait avec celui qu'elle avait eu précédemment.

Tom but et la regarda fixement :

— Oh ! missis, que n'allez-vous à celui qui est la source de tout bien ?

— Où est-il ? qui est-il ? dit Cassy.

— Celui dont parle le livre que vous m'avez lu.

— J'ai vu son image au-dessus de l'autel quand j'étais jeune fille ; mais il n'est pas ici ; il n'y a ici que le péché et le désespoir.

Cassy mit la main sur sa poitrine, comme pour soulever un poids qui l'étauflait. Tom avait envie de lui parler encore, mais elle lui imposa silence d'un geste impérieux :

— Ne vous fatiguez pas, mon pauvre ami ; tâchez de dormir.

Et après avoir placé l'eau à sa portée, Cassy quitta le magasin.



CHAPITRE XXXV.

LES GAGES DE TENDRESSE.

Le salon de Simon Legree était une vaste pièce avec une large cheminée ; le riche papier dont elle avait été tendue avait perdu ses couleurs éclatantes et se détachait par lambeaux des murs dégradés. Ce séjour avait l'odeur malsaine qui résulte de l'humidité et de la moisissure, et qu'on remarque souvent dans les vieilles maisons fermées. Le papier était souillé de taches de bière et de vin, ou de chiffres faits à la craie. Dans le foyer brûlait un feu de charbon ; car quoiqu'il ne fit pas froid, les soirées semblaient toujours humides et glaciales dans cette grande chambre. D'ailleurs, il fallait que Legree allumât ses cigares et fit chauffer de l'eau pour ses grogs. Les lueurs qui partaient de lâtre éclairaient un amas confus de selles, de brides, de harnais, de pardessus et de vêtements divers étalés ça et là dans la chambre. Les chiens dont nous avons parlé s'étaient établis au milieu de cet amas informe d'objets de toutes sortes.

Legree était occupé à se faire du punch, et versait dans son verre l'eau que contenait une bouilloire ébréchée.

—Malédiction sur ce Sambo ! se disait-il ; faut-il qu'il me brouille avec mes nouveaux esclaves ! Ce Tom est incapable de travailler d'ici à huit jours, et nous sommes au moment de la récolte.

—C'est de votre faute, dit une voix qui partait de derrière sa chaise.

C'était Cassy, qui était entrée pendant son soliloque.

—Oh ! vous voilà, diablesse ! vous êtes de retour ?

—Oui, répondit-elle froidement ; mais je prétends agir comme il me plaira.

—N'y comptez pas, vieille rosse ; je vous tiendrai parole. Comportez-vous bien, ou restez au quartier et travaillez avec les autres.

—J'aimerais mieux mille fois vivre dans le plus sale trou du quartier que de vivre sous votre joug.

—Vous êtes pourtant forcée de le subir, répondit Legree en ricanant. Asseyez-vous donc là, ma chère, et parlons raison.

—Simon Legree, prenez garde, dit la femme, dont les yeux étincelèrent d'une lueur sinistre. Vous avez peur de moi, et vous avez raison. Mais, je vous le répète, tenez-vous sur vos gardes, car le diable me tente.

—Je n'en doute pas, dit Legree en la repoussant d'un air inquiet. Au fait, Cassy, pourquoi ne serions-nous pas bien ensemble ? pourquoi ne me traiteriez-vous pas amicalement comme d'habitude ?

—Comme d'habitude ! dit-elle avec amertume. Puis, elle s'arrêta brusquement, dans l'impossibilité d'exprimer les émotions qui l'assiégeaient.

Cassy avait toujours eu sur Legree l'influence qu'une femme énergique et passionnée exerce sur l'homme le plus brutal. Elle était devenue de jour en jour plus irritable, et ses emportements prenaient parfois le caractère de la folie. Ces dispositions la rendaient redoutable à Legree, qui, comme tous les hommes ignorants et grossiers, avait pour les sous une horreur superstitieuse. Quand Legree avait amené Emmeline à la maison, un sentiment de dignité féminine s'était réveillé dans le cœur de Cassy. Elle avait pris le parti de la jeune fille, et avait eu avec son maître une vive discussion. Legree en fureur avait juré que, si elle ne s'apaisait pas, elle irait travailler aux champs. Cassy avait fièrement déclaré qu'elle s'y rendrait de son plein gré, et, comme nous l'avons vu, elle avait épluché du coton toute la journée pour prouver combien elle était au-dessus des menaces.

Legree avait été depuis le matin en proie à une agitation secrète, car Cassy avait acquis sur lui un empire dont il ne pouvait s'affranchir. Quand elle avait mis son panier dans la balance, il s'était attendu à quelque concession ; mais elle l'avait accueilli avec mépris. L'indigne traitement qu'on avait fait subir au pauvre Tom l'avait irrité d'avantage, et elle ne rentrait qu'avec l'intention de reprocher à Legree sa brutalité.

—Je désire, lui dit-il, que vous vous conduisiez convenablement.

—C'est bien à vous de parler ! Qu'avez-vous fait ? vous n'avez pas eu assez de bon sens pour épargner un de vos meilleurs esclaves au moment où l'ouvrage presse !

—J'ai eu tort, j'en conviens, de laisser s'allumer cette querelle ; mais quand Tom m'a résisté ouvertement, j'ai dû le soumettre.

—Je suis sûr que vous ne le soumettrez pas.

—Je ne le soumettrai pas ! s'écria Legree avec emportement. Je voudrais bien voir qu'il me résistât ! ce serait le premier de sa race. Je lui casserai les os, mais il cédera.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Sambo parut un papier à la main.

—Que voulez-vous, maraud ? dit Legree. Qu'est-ce que c'est que cela ?

—C'est une amulette, maître.

—Vous dites ?

—C'est quelque chose que les nègres se procurent auprès des sorcières. Ils portent cela sur eux pour ne pas sentir la douleur quand on les fouette. Tom avait ce paquet attaché au cou avec un cordon noir.

Comme la plupart des hommes cruels, Legree était superstitieux. Il prit le papier et le déplia avec inquiétude ; il en sortit un dollar d'argent et une mèche de cheveux blonds, qui, comme si elle eût été animée, s'enroula autour des doigts de Legree.

—Damnation ! s'écria-t-il en frappant du pied : d'où vient cette mèche ? qu'on la fasse disparaître ! qu'on la brûle ! Pourquoi me l'avoir apporté ?

A ces mots, il la jeta dans le brasier, et, ramassant le dollar d'argent, il le lança par la fenêtre. Cassy, qui se préparait à sortir, s'arrêta stupéfaite, et Sambo demeura la bouche béante.

—Ne m'apportez plus de ces choses diaboliques ! reprit Legree en montrant le poing à l'esclave qui battit précipitamment en retraite. Quand il se fut éloigné, son maître parut honteux de ses alarmes ; il s'étendit sur sa chaise, et savoura lentement son verre de punch. Cassy profita du moment où il ne l'observait pas pour s'éclipser et aller secourir le pauvre Tom, comme nous l'avons déjà raconté.

Qu'avait donc Legree ? d'où venait qu'une simple mèche de cheveux blonds intimidait cet homme insensible ? Pour répondre à cette question, nous sommes obligés de remonter le fil de son histoire.

Cet homme sans Dieu, malgré son endurcissement, a été bercé sur le sein d'une bonne mère, qui lui chantait des hymnes pieuses ; son front brûlant a été baigné des eaux saintes du baptême dans sa première enfance ; une femme à cheveux blonds le tenait et le faisait prier au son de la cloche du dimanche.

Ses parents habitaient la Nouvelle-Angleterre. Sa mère l'avait élevé avec un insatiable amour ; mais Simon avait suivi les traces d'un père qu'elle avait en vain tenté de transformer. Impétueux, tyrannique et indiscipliné, l'enfant n'avait écouté ni les conseils ni les reproches ; et il quitta de bonne heure la maison paternelle pour aller chercher fortune sur mer. Il ne reparut qu'une seule fois : sa mère, qui avait besoin d'aimer, et qui n'avait à aimer

que lui, profita de l'occasion pour le conjurer ardemment de renoncer à une vie de désordres. Ce fut un jour de grâce pour Simon Legrec ; les bons anges l'appelèrent ; il se laissa presque convaincre, et la miséricorde divine lui tendit les bras. Il y eut en lui un combat ; mais le mal remporta la victoire, et il résista de toute la force de sa grossière nature aux impulsions de sa conscience. Il reprit le cours de ses débauches. Un jour, il repoussa brutalement sa mère à genoux devant lui pour le supplier encore, la laissa sur le sol sans connaissance, et retourna à son vaisseau. Legrec avait oublié sa mère quand une nuit, au milieu d'une orgie, on lui mit une lettre dans la main. Il l'ouvrit, et il en sortit une longue mèche de cheveux qui s'entortilla autour de ses doigts. Cette lettre lui annonçait que sa mère était morte en lui pardonnant.

Le mal engendre une sorte de fantasmagorie qui transforme en spectres effroyables les choses les plus douces et les plus saintes. L'image pâle d'une mère affectionnée, son pardon et ses bénédictions produisirent sur le cœur de Legrec l'effet d'une condamnation terrible, et lui firent penser au jour du jugement et du céleste courroux. Il brûla la lettre et les cheveux ; et quand il les vit siffler et pétiller dans les flammes, il frêmit à l'idée des feux éternels. Il essaya de boire, de se divertir, de chasser des souvenirs importuns ; mais souvent dans la nuit profonde, à l'heure où un calme solennel force l'âme du méchant à s'entretenir avec elle-même, il avait vu sa mère à son chevet ; il avait senti cette mèche de cheveux s'enlacer doucement autour de ses doigts. Alors une sueur froide lui couvrait la face, et il se levait avec effroi. Vous qui vous étonnez de voir que Dieu est amour, et que Dieu est un feu dévorant, ne voyez-vous pas que pour l'âme endurcie au mal, l'amour parfait est une épouvantable torture, un arrêt fatal, le dernier saut du désespoir ?

—Le diable l'emporte ! se dit Legrec en buvant un verre de punch : où a-t-il pu prendre ça ? Cela ressemblait absolument à... Je croyais avoir chassé ce souvenir : il est donc bien difficile d'oublier... Je suis seul, je vais appeler Emmeline ; elle me déteste, la guenon ! Je m'en fiche ! je la ferai venir.

Legrec s'avança dans le vestibule au pied d'un escalier jadis magnifique ; mais le passage était encombré de caisses et d'une immonde litière ; les marches dépourvues de tapis semblaient, dans les ténèbres, monter sans fin vers un lieu inconnu. Les pâles clartés de la lune pénétraient par le vitrage cintré, dont les débris surmontaient la porte. L'air était froid et malsain comme celui d'un caveau.

Legrec s'arrêta au pied de l'escalier, et entendit chanter une voix qui, dans cette vieille maison, lui sembla étrange et fantastique, peut-être parce qu'il avait déjà les nerfs agités. Elle chantait avec expression une hymne répandue parmi les esclaves :

Que de deuil, de douleurs, lorsque, pour nous juger,
Sur son trône éclatant le Christ viendra siéger !

—Maudite folle ! dit Legrec ; il faudra que je l'étrangle... Emmeline ! Emmeline !...

Mais il eut beau appeler, un écho moqueur répéta seul les sons de sa voix rauque et la douce voix continua à chanter :

Peu nombreux seront les élus ;
Le jugement sera sévère ;
Et séparé de sa mère,
Le fils ne la reverra plus !

Le refrain, répété avec plus d'éclat, fit vibrer les salles désertes :

Que de deuil, de douleurs, lorsque, pour nous juger,
Sur son trône éclatant le Christ vint se siéger !

Legrec s'arrêta. Il aurait eu honte de l'avouer, mais de larges gouttes de sueur perlaient sur son front, et son cœur palpitait avec violence. Il crut même entrevoir quelque chose de blanc qui se levait et passait devant lui, et il se demanda avec terreur si ce n'était pas l'ombre de sa mère.

Il retourna d'un pas chancelant au salon, et se jetant sur une chaise : — C'en est fait, dit-il, je laisserai désormais ce garçon tranquille. Qu'avais-je besoin de son maudit papier ? En vérité, je crois que je suis ensorcelé. Depuis ce moment, je ne fais que frissonner. Où ai-je mis cette mèche ? Je ne l'ai pas, je l'ai brûlée, je m'en souviens. Il serait plaisant que les cheveux pussent se détacher seuls de la tête des morts.

Ah ! Legrec, cette tresse d'or était charmée ! Elle évoquait en toi des remords que tu combattais vainement, et sa magique influence devait peut-être ralentir tes fureurs !

Legrec siffla ses chiens et leur cria : — Réveillez-vous, là-bas, et tenez-moi compagnie !

Mais les chiens entr'ouvrirent leurs yeux appesantis, et les refermèrent presque aussitôt.

— Je veux chasser ces horribles idées, se dit Legrec ; je m'en vais faire venir Sambo et Quimbo.

Et, mettant son chapeau, il s'avança sous la galerie extérieure ; puis il souffla dans la trompe dont il se servait ordinairement pour appeler ses deux noirs commandeurs.

Legrec avait l'habitude, quand il était de bonne humeur, d'admettre ses deux satellites dans son salon. Après les avoir réconfortés par quelques verres de whiskey, il les faisait chanter, danser ou lutter, suivant le caprice du moment.

Vers deux heures du matin, lorsque Cassy revint de sa visite d'humanité, elle entendit sortir du salon des cris sauvages, des chants étranges, mêlés à des aboiements et autres indices d'un tumulte général. Elle jeta un coup d'œil dans la salle ; le maître et les esclaves, dans un état d'ivresse furieuse, chantaient, hurlaient, renversaient les chaises, et se faisaient des grimaces affreuses et grotesques. A ce spectacle, les yeux de Cassy prirent une expression farouche. Serait-ce un crime, se demanda-t-elle, de délivrer la terre d'un pareil scélérat ?

Elle s'éloigna précipitamment, monta l'escalier, et frappa à la porte d'Emeline.

(La suite au prochain numéro.)



PAUVRE MARIE.



Oh ! sauriez-vous trop plaindre une femme qui tombe !
 Qui sait sous quelle douleur sa pauvre âme succombe !
 Qui sait combien de fois sa faim a combattu,
 Quand le vent du malheur ébranlait sa vertu ?
 VICTOR HUGO.



I.

Il faisait froid. Un suaire d'un gris mat voilait l'azur de la voute céleste. Le vent gémissait dans les rameaux décharnés des grands sycomores, et les girouettes grinçaient âprement sous les rafales de la tempête. Mille et mille paquerettes de neige folâtraient dans l'air, s'abaissaient, s'enlevaient, tourbillonnaient, redescendaient, se mariaient, se baisaient, et, après cent jeux, cent agaceries, s'affaissaient mollement sur le pavé qu'en un instant elles diapraient de leurs corolles argentées—un instant ! oui, un court instant, car il avait plu la veille, et la moiteur de la pierre humide sétrissait bien vite l'éclat des pauvrettes...

Poésie, prosaïsme, beauté, laideur, grandeur, petitesse, toute la vie était là : brillante, aérienne, folle, légère à son aube ; emportée, fougueuse, dans l'adolescence ; prudente, circonspecte avec l'âge mûr ; timide, craintive lors de la vieillesse.

...Une heure s'était écoulée, et je suivais encore les gracieuses ondulations de ces bulles nacrées, qu'une invincible attraction semblait amener à leur perte. Doué d'une nature infiniment impressionnable, je trouvais dans ce spectacle une source d'émotions indicibles ; passant tour à tour, de l'espérance à la joie, de l'illusion au désenchantement, du doute à la réalité. Bientôt, aussi, je me sentis nager dans ce chaos de tristesse indéfinie, attribut des âmes tendres.

Je revins machinalement m'ensevelir dans mon fauteuil, et là, les deux pieds projetés dans l'âtre de la cheminée, les bras croisés sur ma poitrine, je m'abandonnais à la rêverie. Pensées, souvenirs, perspectives, ne tardèrent pas à flotter devant ma vue intuitive, aussi impalpables que des atomes dans un rayon de soleil. C'étaient mes premières années, si riuses, si gaies ! puis cet idéal séraphique pétri de grâces, et d'attraits par mon imagination de jeune homme... Voyez comme elle est belle, comme elle m'aime ! Pourquoi déjà le spectacle change-t-il ? Ah ! Dieu, quelle sensation nouvelle me mord au cœur ? Oh ! je souffre, allez ! Qu'ai-je donc fait, moi, naïf adolescent, pour subir pareille torture ? Est-ce un crime que d'aimer ? Cette femme, elle m'avait pourtant dit, elle m'avait pourtant prouvé qu'elle m'aimait ! Eh ! n'ai-je pas souvenance des caresses dont elle m'a enivré ? N'entends-je pas toujours sa voix douce et suave comme les accords de la harpe d'Eolie ? Hier encore elle me berçait de son amour ! Mais un poignard, rougi au feu, m'est entré dans les chairs. Je doute ! je suis jaloux !! Adieu enchantements ! adieu poésie ! adieu bonheur !

Un tour de magique Kalcidoscope et les objets se sont transformés.—Quelle est cette figure, au premier plan ?—La mienne ! Elle a bien vieilli ! Au front je porte un stigmate :—“ SCEPTICISME ”—tel est le mot imprimé en caractères sanglants.

Quelles sont maintenant ces cinq devises écrites sur la noire tenture qui tapisse le fond du tableau ?

“ L'ESPOIR est un mensonge appuyé sur le bras tremblotant de l'avenir.”

“ L'ART est une fiction obligée de se prostituer corps et âme au positivisme.”

"LA GLOIRE est un mot qui cherche vainement son sens dans le délire de l'imagination malade."

"L'AMITIÉ est un cadavre exhumé du tombeau, vendu au moi qui, disséqueur habile, l'étend sur la dalle de l'amphithéâtre, fouille ses entrailles avec son scalpel, coupe, déchiquette, étudie, et finit par abandonner le tout quand il est las d'opérer sur des lambeaux pourris."

"L'AMOUR....."

Un tison ardent qui roula tout à coup sur mon pied me rappela au monde extérieur.

Vainement, lorsque j'eus repoussé l'importun, voulus-je de nouveau, appliquer mon œil au verre de la merveilleuse lunette... Le mirage s'était évanoui.

Désespéré de n'avoir pu lire l'importante définition qui m'aurait sans doute donné la solution du problème de l'harmonie sociale, je me levai avec impatience, pestant contre le feu et toutes les commodités qu'il procure.

Après trois ou quatre allées et venues, dans ma chambre, je m'arrêtai, sans y songer, à une fenêtre.

Il neigeait, neigeait toujours, et toujours s'opérait paisiblement la fonte des étoiles floconneuses.

Une mare d'eau croupissante stagnait alors dans un coin de la rue.

Vint à passer une femme.

A peine son corps était-il couvert de haillons adipeux.

Il neigeait, neigeait toujours, et toujours s'opérait, sans bruit, la fonte des étoiles floconneuses.

Pourquoi pris-je un intérêt soudain à considérer cette pauvre créature ?

Pourquoi neigeait-il toujours ? pourquoi toujours, sans bruit, s'opérait la fonte des étoiles floconneuses ?

Insensé qui veut remonter aux causes des sympathies ou antipathies spontanées !

Elle avait dû être bien belle, cette femme !

Sur son visage flétri on découvrirait des mondes de douleurs : Le soc des misères avait labouré ses joues amaigries, dont les pommettes anguleuses brillaient d'un incarnat violacé.

Que d'afflictions, grand Dieu ! vous aviez entassés sous cette frêle enveloppe !

Et il neigeait, neigeait toujours, et toujours s'opérait, sans bruit, la fonte des étoiles floconneuses.

Je me rappelai ces versets des *Psaumes de la pénitence* :

"Je m'épuise à force de gémir ; toutes les nuits, je baigne mon lit de mes larmes, je l'arrose de mes pleurs."

"Mes yeux sont éteints par les chagrins ; je ne fais que veiller au milieu de mes ennemis."

Cependant frissonnante de froid, de faim... peut-être, la misérable s'était arrêtée devant la marre d'eau.

Et toujours tombait, tombait la neige, et toujours s'opérait, sans bruit, la fonte des étoiles floconneuses.

Une insouciant paquerette voletait au-dessus du borbier, cherchant à résister à la fascination.

Le regard de la mendicante s'était rivé à elle, avec une fiévreuse anxiété. Un moment elle étendit la main pour saisir la capricieuse sylphide, mais celle-ci glissa entre ses doigts desséchés, papillonna, coquetta cinq secondes sur l'abîme, lutina encore, fit miroiter ses vaporuses paillettes et enfin, se laissa choir dans l'impur tombeau de ses sœurs.

L'œil de la femme ne la quittait pas.

Et il neigeait, neigeait toujours, et toujours s'opérait, sans bruit, la fonte des étoiles floconneuses.

D'abord la virginal fille de la nue resta indécise et comme confuse ; puis elle glissa sur l'onde épaisse ; puis s'arrêta, jeta un regard de tristesse, puis disparut !

Le drame était joué.....

Et il neigeait, neigeait toujours, et toujours s'opérait, sans bruit, la fonte des étoiles floconneuses.

Hélas ! s'écria l'inconnue, en passant sa main hâlée sur son front :

“ Perle avant de tomber, et fuge après sa chute ! ”

Et il neigeait, neigeait toujours, et toujours s'opérait, sans bruit, la fonte des étoiles floconneuses.....

Vous eussiez couru à elle, n'est-ce pas ? vous l'eussiez conduite chez vous, réchauffée, réconfortée, et, après des soins, des empressements officieux, vous lui eussiez arraché son histoire.

Cette idée fut aussi la mienne. J'allais la mettre à exécution, quand un incident en différa l'accomplissement.

Une dame charitable traversa la rue et donna une pièce de monnaie à cette malheureuse.

Ses lèvres blémies grimaquèrent un sourire de sinistre satisfaction, et, d'un bond, elle fut chez le marchand de vin voisin.

A travers la porte entr'ouverte, je la vis porter à sa bouche un verre plein d'un liquide jaunâtre. Ensuite, je perçus le bruit flasque et sourd que produit un corps humain en tombant à la renverse...

Et il neigeait, neigeait toujours, et toujours s'opérait, sans bruit, la fonte des étoiles floconneuses.....

II.

— Pardieu ! Arthur, il faut avouer que vous êtes un profond scélérat.

— Que voulez-vous dire, *mio caro* ?

— Eh ! ne jugez-vous pas les cœurs de nos plus charmantes Lilloises ?

— Moi ?

— Bien ! bien ! jouez l'étonnement. Cela vous sied à ravir, et je m'étonne d'autant moins de l'engouement de ces dames pour vous.

— Mais où voulez-vous en venir ?

— A vous prier de demander à changer de régiment.

— Quelle idée ?

— Une idée comme une autre, mon bon. Depuis votre retour de Paris, nous autres, pauvres diables, plus façonnés à la caserne qu'au salon, voyons se tourner vers vous tous ces regards qui, naguère, cherchaient les nôtres.

— Je vous promets...

— Que vous avez séduit Mme de Lamag, emporté d'assaut la petite baronne, vaincu la comtesse, réduit aux abois la marquise, forcé l'intendante et... il n'est pas jusqu'aux bourgeoises qui rêvent du délicieux capitaine Arthur de Belleville.

— Savez-vous, mon cher, répliqua le jeune officier, que vous me faites-là une réputation que jalouseraient les Lovelace, Don Juan et autres héros du pays de *Tendre*.

— Une réputation méritée, capitaine.

— Si vous y tenez, Georges !

— Si j'y tiens, morbleu ! non je n'y tiens pas. C'est bien assez de constater le fait. Par Cupidon ! dites donc, Arthur, quelle rude besogne pour celui qui entreprendrait d'écrire votre histoire galante !

— Ah ! vous croyez ? répondit d'un ton soucieux le capitaine, comme si cette apostrophe eût évoqué une pénible réminiscence dans sa mémoire.

Changeant alors brusquement de ton :

—Ah ! ça comment vont vos affaires avec la glorieuse Héloïse, Georges ?

—Avec elle ! Eh ! tout à la douce, comme dit le major ?

—On prétend que vous avez l'intention de l'épouser.

—L'é...Pé...l'épouser ! fit Georges avec un bruyant éclat de rire. L'épouser, mon cher capitaine ! Auriez-vous perdu la tête ?

—Cependant...

—Vous plaisantez, j'imagine. Moi, Georges, lieutenant au 6ème Dragons me marier ! à vingt-huit ans ! moi épouser une péronnelle, sans autre fortune qu'un minois gentil et...

L'hilarité du lieutenant, portée à son comble, l'empêcha de continuer. Arthur paraissait sombre.

—Pourtant dit-il, quand l'accès de Georges fut un peu calmé, pourtant vos assiduités près d'elle pourraient donner à supposer...

—Que la conquête de la petite me serait agréable. Oh ! j'en conviens de grand cœur.

—Mais l'honneur de la jeune fille, de la famille !

Georges toisa son capitaine de la même manière qu'on examine un homme que l'on croit fou. Puis il s'écria :

—L'honneur de la jeune fille, de la famille ! Soit ! raillerie à part, Arthur, mon bon, il vous faut troquer le casque contre le capuchon, le frac contre le froc, ou aller choisir un asile à Armentières.

—Il y a peut-être longtemps que j'aurais dû le faire, répondit pensivement le capitaine. Mais au revoir, Georges ; il est huit heures, une affaire réclame ma présence chez moi.

Ce disant, Arthur se leva, prit un journal sur la table et sortit.

—Diable de capitaine, murmura l'autre officier, en le voyant partir. Il est tout de même drôle par moments ; on croirait qu'il a un crime sur la conscience. Bast ! des lubies naturelles ! Je parie qu'il va à un rendez-vous.

Et le jeune lieutenant continua de siroter son quatrième petit verre, en songeant probablement aux moyens stratégiques d'enlever mademoiselle Héloïse.

La scène que nous avons racontée avait eu lieu au *Café de Paris*, à Lille, le 6 décembre 1847.

III.

Ce jour même, 6 décembre 1847, on pouvait lire l'article suivant, dans l'*Émancipation du Nord*.

“ NOUVELLES LOCALES.

“ Hier, une de ces vagabondes, qui encombrant notre ville, est morte subitement des suites de l'ivresse, chez un débitant de la rue de l'*Hôpital*, après avoir absorbé un cinquième d'eau-de-vie. Elle portait pendu à un cordon de cheveux, un médaillon aux initiales A. B. Ce médaillon renferme une déclaration d'amour, adressée à Mlle. MARIE. Tout donne à supposer que la décédée appartient à cette classe de bohémiens-zingari, dont la race n'est point encore éteinte dans nos contrées. Quant au médaillon, il est probable qu'elle l'aura volé et en ignorait la valeur.

“ Le gouvernement ne prendra-t-il donc jamais des mesures pour qu'une éducation libérale éclaire ces parias de la société sur les dangers des boissons alcooliques.”

IV.

A deux mois de là, le lieutenant Georges Marvillier reçut l'ordre de se rendre à la remonte de Strasbourg, avec un détachement de vingt hommes. Amoureux du changement comme tout bon militaire, Georges monta à cheval, en fredonnant le refrain du *Trompette de Marengo* :

" Beau cavalier, franc militaire,
" Je fais l'amour, je fais la guerre." &c.

Mlle. Héloïse suivit longtemps des yeux le jovial officier, et lorsque son panache rouge se perdit au détour d'une rue, la pauvre délaissée se prit à soupirer.

Après quelques jours de marche, la petite troupe arriva à Sedan. Garnisaire en cette ville, d'un ancien chef de bataillon retraité, Georges entamait avec son hôte une deuxième bouteille de vin de Rhin, lorsque celui-ci, remarquant soudain le No. de son régiment, s'écria d'un ton étrange :

— Ah ! vous appartenez au 6ème Dragons !

— Oui, commandant, répondit l'officier un peu surpris.

— Connaissez-vous un certain Arthur de Bellerive ?

— Arthur de Bellerive ! repartit Georges, avec un accent douloureux : je l'ai particulièrement connu.

— Quoi ! aurait-il changé de corps ?

— Arthur, mon malheureux ami, s'est brûlé la cervelle.

Le commandant tressaillit.

— Arthur de Bellerive s'est brûlé la cervelle !

— Oui ; le sept décembre dernier.

Un rire sardonique effleura les lèvres de l'officier retraité.

Enfin la vengeance du ciel a fait justice du misérable, machonna-t-il entre ses dents :

— Commandant ! s'écria Georges, en dressant la tête ; vous insultez...

— Oui, lieutenant, répondit froidement le vieillard ; le ciel a fait bonne justice de l'infâme...

— Commandant, je me suis honoré de l'amitié d'Arthur de Bellerive, et je ne souffrirai pas...

— Savez-vous, jeune homme, poursuivit son interlocuteur, savez-vous que je m'appelle Monsieur Beauvais, ex-chef de bataillon au 62ème de ligne ?

— Eh ! que m'importe votre nom !

— Alors vous ignorez ce qui s'est passé entre ma famille et ce M. de Bellerive. Ecoutez-donc, et vous me contesterez ensuite, si vous l'osez, le droit que j'ai de l'appeler infâme.

Georges était vif, mais la sévère dignité de son hôte lui en imposait. Il prêta l'oreille.

V.

" Il y aura bientôt dix ans de cela, dit d'un ton morne le chef de bataillon, nous tenions garnison à Nancy et je vivais heureux, partageant mes affections entre ma femme, mon fils et ma fille. Au mois de septembre, le neveu d'un de mes vieux amis, vint passer les vacances au milieu de nous. Ce jeune homme avait achevé sa troisième année d'école de St-Cyr et se disposait à entrer à Saumur, pour en sortir comme officier de cavalerie. Elevé avec nos enfants, nous le considérions plutôt comme un des nôtres que comme un étranger ; aussi, loin de mettre obstacle à l'inclination qui semblait l'entraîner vers notre fille, favorisions-nous ce penchant que nous espérions voir se traduire, dans la suite, par un solide mariage. Maudite faiblesse qui empoisonne aujourd'hui mes vieux jours !" (Et le commandant essuya, du revers de sa main ridée, une grosse larme qui roulait le long de sa joue.) Après un violent effort pour comprimer son émotion, il continua :

" Un matin, lieutenant, ma fille avait disparu... enlevée par son séducteur, le neveu de mon vieux camarade, par le misérable que j'avais réchauffé dans mon sein !

—Et cet homme, balbutia timidement Georges ?

—Cet homme, lieutenant, se nommait Arthur de Bellerive !

Il y eut un moment de pause solennelle. Puis M. Beauvais reprit :

“ La douleur conduisit ma femme au tombeau. Je tombai malade. Mon fils parvint à découvrir l'instrument de notre honte, le provoqua en duel et mourut de sa main. Quand j'appris la perte de mon dernier enfant, hélas ! je ne pouvais plus venger notre honneur. Mon bras paralysé, par d'anciennes blessures, était impropre à manier une épée ! ”

Le vieillard se tut. Ce récit avait profondément affecté Georges, dont le cœur était resté bon, malgré une excessive légèreté, et il se serait gardé de troubler la rêverie du commandant, si celui-ci ne se fut écrié avec angoisses :

—La malheureuse ! Elle a bien cruellement expié sa faute, et je sens que je lui pardonnerais... Tenez, lieutenant, lisez cette lettre qu'elle m'écrivit, six années après sa suite.

Il tira alors de son portefeuille un papier froissé, qui portait l'empreinte de pleurs nombreux, et Georges lut ce qui suit :

“ Mon père,

“ Permettez-moi de vous donner encore ce nom si doux à mon enfance ; plaignez-moi ; mais, en grâce, ne me maudissez pas ! Je ne viens pas réclamer votre compassion pour l'infortunée qui a flétri votre nom ; je ne viens pas vous crier, à genoux, je me repens, pardonnez-moi ! Non, celle qui a failli comme je l'ai fait, celle qui a jeté l'opprobre sur son front, celle qui s'est attachée au pilori de l'opinion publique—celle-là n'a plus de prétention à l'indulgence des hommes.... Dieu l'absoudra-t-il ?... Mon père, j'étais enceinte, quand l'homme à qui je m'étais donnée, quand cet homme que j'aimais de toutes les puissances de mon âme, quand cet homme que je ne puis haïr, m'abandonna... A mon enfant, il fallut du pain, des vêtements, et j'étais seule, sans travail, sans ressources, et la pauvre petite créature pleurait... Je songeai à me tuer, mais lui, si délicat, qui le nourrirait ?... Une nuit, je m'éveillai sur la couche de la débauche ! j'avais vendu mon corps pour donner à manger à mon fils ! Une autre nuit mourut le cher ange, et je devins folle... ”

“ MARIE. ”

—Marie ! exclama Georges à la vue de la signature.

La tête penchée sur la poitrine, le commandant parut ne pas entendre.

—Marie ! répéta le lieutenant, en cherchant à coordonner des souvenirs confus dans son cerveau. Marie ! Oh ! je commence à comprendre... le suicide d'Arthur de Bellerive... ”

La profération de ce nom éveilla le vieillard.

—Vous avez dit ? exclama-t-il.

—Pauvre père ! murmura Georges, d'une voix navrée, oui, vous êtes vengé. Arthur de Bellerive s'est fait sauter le crâne, en apprenant la fin de Marie !

Monsieur Beauvais jeta sur le lieutenant un coup d'œil hagard.

—Que servirait de vous le dissimuler plus longtemps, dit Georges, le cœur oppressé ; Marie était venue à Lille, à l'insu d'Arthur, sans doute. Le six décembre un journal annonçait qu'une femme était morte de... besoin, sur un trottoir. Elle portait au cou un médaillon avec les initiales d'Arthur de Bellerive. La boîte de ce médaillon contenait une lettre à l'adresse de Marie. Le six au soir, Arthur me quitta au café, en emportant la gazette qui relatait ce fait ; et le sept nous apprîmes qu'il s'était suicidé.

Un sanglot convulsif fut toute la réponse du vieillard.

(HISTORIQUE.)

(Valenciennes, avril, 1847.)

ESQUISSES NAVALES.

I.

Un vaisseau, toutes voiles dehors, paraît en vue de terre ; la mer est belle ; une houle qui moutonne à peine indique seulement une de ces brises faites avec lesquelles il est toujours facile de manœuvrer un navire ; le vent est frais mais favorable ; les courans sont rapides, peut-être, mais la marée montante secondera les navigateurs.

Il semble que le vaisseau va triomphalement entrer dans le port, et pourtant le voici qui s'arrête. Ce bâtiment est attendu, les vigies l'ont signalé ; déjà le bruit court par la ville qu'après deux ans d'absence il ramène, à des mères inquiètes leurs fils, à des sœurs leurs frères ; à des épouses leurs époux.

Mais il reste en travers de la passe, il cargue une partie de ses voiles, en masque une autre partie, il a mis en panne. En même temps à la flèche du grand mât, il déploie un pavillon particulier et appuie ce signal d'un coup de canon.

Il appelle un pilote.

Il appelle un pilote, c'est-à-dire que nul à bord ne se sent l'audace de diriger la manœuvre.

Le commandant, officier habile, qui vingt fois a franchi la même entrée ;—le maître d'équipage et le chef de timonerie, vieux camarades, nés dans ce port, et dont l'enfance s'est passée sur ces eaux si belles aujourd'hui,—aucun des matelots parmi ceux qui ont cent fois caboté le long de la côte,—personne, enfin, personne, de gaieté de cœur, ne veut assumer la responsabilité qui pèse sur le pilote d'un navire.

Il faut que cette responsabilité soit bien lourde, puisque aucun des marins, impatiens de l'accueil qui les attend au port, n'ose s'avancer et dire au capitaine :

—Cette côte m'est connue, commandant ; je sais quelles roches se cachent sous l'eau et quels sont les remoux à éviter. Je sais combien de brasses nous aurons sous la quille par la marée d'à-présent. Laissons courir, et dans trois quarts d'heure, nous serons tranquillement à l'ancre toutes les voiles serrées.

Ah ! s'il venait un coup de vent, si la mer furieuse poussait le navire vers les roches et le menaçait de perte totale,—l'imminence du péril, la nécessité, seraient surgir peut-être du milieu de l'équipage vingt pilotes, vingt sauveurs pour un. Le commandant, tout le premier, déployant un énergique sang-froid, se risquerait à travers les récifs, et le succès couronnerait son audace.

Mais il fait beau, mais il n'y a point de force majeure,—il serait insensé d'usurper les dangereuses fonctions de lamaneur.

—Mettez en panne, monsieur l'officier de quart !... Timonnier, hissez le pavillon pilote ; et qu'on tire le canon !...

Le signal n'était point fait encore, que la barque de pilotage était prête ; le mousse de veille à la pointe avait crié :—Voilà !... les pratiques de la côte armaient la chaloupe. Montée par ses intrépides rameurs, elle s'élançait parmi les brisans, elle semble sortir d'entre les écueils, elle approche :

—Une amarre, matelots ! une amarre, voici le pilote !...

Plaçons la scène en dehors des passes de Brest, entre Ouessant et l'île druidique de Sein, si féconde en naufrages. Les pilotes de ces côtes ont pieusement conservé les vieilles traditions.—Le vénérable Arbraz n'entrera point à bord sans faire le signe de la croix en otant son chapeau ciré ; puis, s'adressant au capitaine avec un orgueil naïf inhérent à la profession :

—Après Dieu, je réponds de votre navire, commandant ; par la protection de Notre-Dame et de Sainte Anne, je ne vous laisserai qu'en bon abri.

La formule d'entrée, en fonctions varié beaucoup désormais. Si la coutume est mieux respectée sur les côtes de Bretagne que partout ailleurs, il n'en est pas moins vrai que les anciens d'Arbraz récitaient, il y a cent ans, tout un protocole singulièrement abrégé, comme on vient de le voir.

Il en reste encore assez, néanmoins, pour témoigner des sentiments chrétiens de nos hardis lamaneurs.

Le vieillard, en veste de bure et en sabots, pénétré de l'importance de son rôle, se place fièrement au poste du capitaine et coudoie, s'il le faut, l'amiral lui-même ;—il se sait, à cette heure, au-dessus de tous.—Ce pauvre homme, qui n'a peut-être pas trois écus chez lui répond sur sa tête d'un vaisseau qui vaut un million et de la vie de huit cents braves marins.

—Commandant, faites éventer les voiles, dit-il ; le cap au nord, s'il vous plaît !

Le commandant obéit. Les injonctions du pilote doivent être suivies à la lettre, sous peine de l'entendre protester, prendre Dieu et l'équipage à témoins qu'on n'a pas exécuté ses volontés, et qu'en conséquence il se décharge de toute sa responsabilité sur la personne du commandant.

Or, en pareil cas, il s'agit de vie et de mort ; de vie et de mort pour l'équipage du vaisseau entouré d'écueils ; de vie et de mort pour le commandant en présence du conseil de guerre.

Dans les passes, soit que le navire appareille et se fasse conduire en pleine mer par un pilote-côtier, soit qu'il rentre au port comme le vaisseau monté par notre vieil Arbraz, il est très rare, on le conçoit, que le capitaine ose opposer son *veto* souverain au pouvoir momentané du lamaneur.

Cependant l'on a plusieurs exemples de luttes dramatiques entre les deux maîtres du bord.

Tantôt, c'est le capitaine soupçonnant une faute par ignorance ou même une trahison, et démontant d'autorité le pilote, pour essayer de sauver lui-même le vaisseau. Mais ces soupçons peuvent être injustes !... Peut-être le pilote avait-il raison !...

Les bras croisés sur la poitrine, il verra périr avec une joie farouche le navire qu'il comptait sauver. Si l'équipage réchappe, si le commandant est traduit devant le conseil, le pilote deviendra son accusateur et demandera sa mort.

Tantôt un événement fortuit, un accident, un fait de guerre sont causes de la rébellion du capitaine. Il veut rejoindre l'ennemi par une voie plus courte, franchir une ligne de récifs malgré le courant, s'aventurer dans un chenal étroit, doubler de trop près un banc ou une pointe de terre :—pour forcer son adversaire au combat, il n'a point d'autre parti à prendre ;—ou bien, au contraire, dans le but d'éviter un engagement inégal, pour soustraire son navire au chasseur, il veut tenter un passage presque impossible, se mettre à l'abri par un trait d'audace.

Le pilote n'a d'autre mission que d'éviter les périls sous-marins ; il proteste contre les intentions du commandant, à moins que sa responsabilité ne soit couverte par un ordre formel. Donnez-lui cet ordre, il tentera l'impossible.

On se rappelle sur la côte de Bretagne comment, le 26 avril 1807, le vaisseau le *Vétéran*, commandé par Jérôme Bonaparte, entra dans le petit port de Concarneau au risque de faire naufrage. Il échappa, grâce à une marée extraordinaire et en raguant le fond avec sa quille, aux escadres anglaises qui bloquaient Brest et Lorient. Un hasard incroyable servit la témérité du capitaine et de son pilote. Une valeur de plus de six millions, un beau vaisseau, un vaillant équipage furent sauvés. Quant au *Vétéran*, il fut longtemps bloqué dans Concarneau, d'où l'on ne parvint à le faire sortir qu'en l'allégeant et non sans des précautions infinies.

En octobre 1809, avec non moins de bonheur et presque autant d'audace, le vaisseau le *Borée*, commandé par le brave capitaine Senez, et deux frégates la *Pauline* et la *Pomone*, se réfugièrent dans le port de Cette, tandis que deux vaisseaux de la même division, le *Lion* et le *Robuste*, s'incendiaient après s'être échoués près de Frontignan.

Les nécessités de la guerre justifient seules des manœuvres aussi aventureuses, ceci est le jeu de quille ou double. Un vaisseau de guerre n'essaie d'entrer à Concarneau ou à Cette que contraint et forcé, qu'à l'extrémité dernière. En cas de malheur, la conduite du commandant porterait son excuse avec elle. Mais s'agit-il d'un intérêt moins général, s'agit-il de sauver, au lieu d'un équipage entier, un seul homme tombé à la mer dans des parages difficiles ;—oh ! alors, le pilote n'hésite pas. Il ne souffrira point qu'on mette en panne, qu'on prenne le temps d'amener et d'armer un canot.

Le salut de tous passe avant le salut d'un seul.

Le salut du navire confié à sa garde l'emporte sur tout autre sentiment.

Le pilote, c'est dans sa nature héroïque et presque farouche, ne souffrirait pas qu'on allât au secours de son propre fils.

Nous avons fait ailleurs une peinture analogue.

La corvette la *Panithère* est dans le goulet de Brest, le nord-ouest souffle avec violence, les lames sont fortes, le courant rapide, la position périlleuse.—Le pilote, sûr de lui, ne témoigne aucune inquiétude, il dicte la manœuvre; mais seul à bord il ne voit pas ou ne veut pas voir un malheureux bateau de pêche chargé de femmes et d'enfants près de périr.

Cependant l'équipage s'émue, un officier s'approche du capitaine :

—Commandant, dit-il d'un ton chaleureux, veuillez mettre en panne et recueillir les gens de cette barque, par humanité, par pitié!...

Le pilote a entendu, il se retourne brusquement :

—Non! non! commandant! s'écrie-t-il; sur votre tête et sur la mienne, ne mettez pas en travers, le vent nous ferait dériver, le courant nous empoignerait par dessous; nous serions en perdition avant dix minutes.

Le nord-ouest redouble de violence, l'horizon se charge de grains noirs, la *Panithère* fatigue horriblement, la chaloupe de pêche va sombrer, elle coule bas. Une émotion généreuse fait battre le cœur du capitaine, il a résolu de la sauver.

—Commandant, reprend le pilote, virons lof pour lof, s'il vous plaît.

—Pilote, je voudrais secourir cette barque.

—Sauf votre respect, commandant, laissez là cette barque; *pare à virer lof pour lof!*

—Expliquez-moi la position des roches et des basses; où porte le courant?—

—Le temps presse, virons!...

—Parlez d'abord.

Le pilote cède pour un instant, il sait qu'en peu de mots il aura tout dit. Le capitaine suit sur une carte à grands points sa démonstration rapide.

—C'est très bien, pilote. Je mets en panne vivement, je recueille ces naufragés et je reprends sur l'autre bord. Ca se peut, vous me le prouvez!

Où, objecte le lamaneur, à la rigueur ça se peut si rien ne tient, si rien ne manque; mais qu'une corde s'engage, qu'un morceau de mât ou de vergue casse, pour le moindre retard, tout est perdu. C'est trop chanceux... Allons, commandant, virez de bord de suite! Je le veux, je suis pratique; c'est mon droit.

—Et moi, je ne le veux pas, c'est le mien!...dit le capitaine en ordonnant à l'officier de manœuvre de mettre en panne.

Alors le vieux pilote, élevant la voix, s'adresse à l'équipage.

—Au nom du bon Dieu! moi, Tégonek d'Ouessant, je prends le monde à témoin que je ne pilote plus le navire; je voulais virer lof pour lof!

Tégonek était dans son droit, comme il venait de le dire. Tout à l'heure, sa qualité de pilote abritait en cas de naufrage la responsabilité du commandant. Maintenant le commandant qui manœuvre sans son aveu et contre son gré, demeure seul responsable.

Une sourde rumeur part du milieu des matelots.

—Silence! commande le capitaine qui achevait de mettre en panne, et fit jeter une amarre à la chaloupe de pêcheurs.

Le pilote s'était assis tristement; les bras croisés il attendait la catastrophe.

L'habileté du commandant triomphe de toutes les difficultés; mais en se privant de son pilote-côtier dans un passage dangereux, au milieu des rochers et des courans, il fit un acte que la plupart des marins taxeront d'imprudencé ou même de folie.

Dès qu'il eut conduit la corvette au point exact où elle se fût trouvée après le virement de bord lof pour lof :

—Pilote, dit-il avec calme, le banc est doublé comme vous le demandiez, reprenez votre poste!

—Merci! commandant, merci! s'écria Tégonek, pénétré de reconnaissance, que le bon Dieu vous protège toujours comme ce matin!

Un pareil exemple est rare ; mais il ne l'est pas de voir les pilotes se sacrifier au salut des bâtimens en détresse.

La vie de ce vieil Arbraz, dont nous avons cité le nom plus haut, est remplie d'actes de dévouement dont le moindre immortaliserait un héros en terre ferme. De nuit, de jour, quelque temps qu'il fasse, Arbraz est constamment prêt à courir au secours du navire qui arbore le pavillon pilote.

Les matelots qui rament sous ses ordres sont ses fils, pilotes jurés aussi, le mousse de la chaloupe est l'aîné de ses petits-enfans. Si jamais leur barque, en se rendant à l'appel d'un bâtiment en danger, périssait, comme elle a failli périr mille fois, trois femmes seraient veuves et l'une d'elles pleurerait, en outre, son fils Biélik, le jeune mousse. Mais que le coup de canon retentisse, aucune des pauvres femmes n'osera dire un mot, faire un geste pour retenir les sauveteurs.

—En route, enfans ! en route ! commande le père de famille ; Pierre, le cablot ; Yves, le grappin !.. Et toi, Biélik, n'oublie ni le petit baril, ni la blague à tabac.

On part ; les trois femmes mesurent des yeux les vagues béantes ; la chaloupe disparaît vingt fois dans le creux des lames, trois cœurs se serrent, les mains crispées se cherchent. Vingt fois aussi la chaloupe reparait ruisselante au sommet des flots, et les cœurs se dilatent, et le nom de Jésus s'échappe des lèvres tremblantes de la compagne du vieux pilote.

Enfin, Arbraz accoste, il est à bord, il renvoie ses enfans à terre, il est à son poste, le lamaneur !.. Il ne se retournera pas une seule fois pour voir si sa pauvre barque a pu regagner la terre.

Depuis trente ans, Arbraz mène cette existence ; il a sauvé cent navires du naufrage ; il ne s'en fait pas un mérite :—“ c'est son petit métier,” dit-il.

S'il est fier à bord du bâtiment qu'il guide, à terre ou dans sa barque il est modeste.—A bord, il est jaloux de ses prérogatives, on n'est point pilote à moins :—à terre, c'est un père indulgent que sa femme gouverne en maîtresse absolue, tant qu'il ne s'agit pas de pilotage.

II.

Arbraz ne se vante que d'une chose, et en quels termes encore ! écoutons-le.

—Le métier, pour lors, n'allait guère, mes fils, et ça se comprend, puisque chaque navire de l'Etat avait son pilote à demeure, et que les bâtimens marchands n'entraient et ne sortaient plus, ayant peur d'être pris par l'Anglais. Plus moyen de gagner notre pauvre vie, hormis en faisant la pêche ; nous faisons donc la pêche, comme de raison. Un matin, jolie brise de sud variable au sud-est, petit temps, sans moutons, je m'en revenais tranquillement avec ce qu'il y avait de poisson de pris, une chaloupe anglaise nous court dessus ; le midshipman voyant que j'étais patron du bateau me fait empoigner.—Contre la force pas de résistance ; me voilà donc à bord d'une frégate anglaise, la *Thétys*, de cinquante canons, un vaisseau ras, joli morceau de bois. Le commandant anglais parlait français comme un maître d'école.

—Pêcheur, mon garçon, qu'il me dit, vous êtes patron, vous devez être pilote.

—Ca se pourrait bien que je dis, voyant la couleur.

—Seriez-vous capable de me faire entrer à Brest par temps de brume ?..

—Bon ! que je pensai en moi-même, nous y voilà, j'avais bien deviné !

Le plan de l'Anglais était de remorquer un brulôt pour mettre le feu au vaisseau de l'amiral Gantheaume, et peut-être bien avaient-ils encore des inventions plus pires.

Eh bien ? me demande mon commandore, vu que je me grattais la tête. Quatre de vos camarades ont refusé, ils sont aux pontons : quant à vous, sachez bien, ce que vous acceptez.

D'une main, il me montrait une bourse pleine d'or, de l'autre, la gueule d'un pistolet.

—Dam ! ça se pourrait tout de même, commandant, que je dis, faisant mine d'avoir goût à sa bourse.

Pour de vrai, elle était lourde.

Voilà qui va bien, on me garde pilote à bord, attendant une nuit de brume. J'étais

bien nourri, bien traité. Tant que la frégate resta courant des bordées le long de la côte, moi j'y veillais comme à un navire ami, pour gagner leur confiance. J'avais mon idée, n'ayant aucun goût pour les pontons.

Sur la fin du troisième jour, la brume se lève, nuit noire, bonne brise d'ouest, une pluie fine, la mer pas trop dure, temps de Cocagne pour l'Anglais.

—Eh bien ! camarade, y sommes-nous ? me demande le commodore.

—Si nous y sommes ! ça se pourrait !...

Les Anglais, pour se moquer, m'avaient surnommé *Monsieur ça se pourrait*.—J'en riais en dedans, n'ayant pas coutume de rire autrement avec des Saxons maudits.

La frégate prend son brûlot à la remorque, le commandant me donne la bourse, et se plante à côté de moi, ses pistolets à la ceinture. Je faisais sonder, je flairais le vent, je semblais tranquille comme un charme.

Saille de l'avant !

—Commandant, le courant est fort ; nous faut de la vitesse, les perroquets et la grand'voile dehors, s'il vous plaît, sans ça, je ne réponds plus de rien.

—Oh ! fait l'Anglais, il vente beaucoup fort.

—De la toile, commodore, de la toile, soyons calme, vous serez content de moi !...

—Oh !...oh !...je trouve que vous aimez trop la toile, mon petit pilote.

—Pour remonter le contre-courant, commodore, il le faut ; sans quoi je suis forcé de prendre le grand chenal, de ranger les forts, et vous serez vu...

—Oh !...très bien !...Regardez-moi, pilote.

Il fait mettre ses perroquets dehors, visite l'amorce d'un pistolet, l'arme, et le garde dans la main droite.

—Voilà pour les perroquets !...dit-il.

Il fait amurer la grand'voile, arme son autre pistolet, et le garde dans la main gauche.

—Voici pour la grand'voile, pilote.

—Connu, que je pensais en moi-même.

Mais en même temps, il donne ordre de m'amarrer au ban de quart.

—Et ce petit amarrage, maître pilote, est pour votre agrément particulier...Si, par un accident malheureux, la quille de la *Thétys* touche, je ne veux pas moi que vous tombiez à la mer.

Mon commodore riait en parlant de même, moi je ne riais pas ; les matelots anglais savent trop bien faire un nœud.—Franchement, mes fils, je ne comptais pas là-dessus ; je n'avais pas trop peur des pistolets, c'était une chance ; mais cette corde qui me soulevait les pieds...

—Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez soin de ma femme et de mes pauvres petits garçons : Pierre et Yves Arbraz ; faites-en des matelots et de bons pilotes, car leur père ne réchappera pas d'ici !

Mon plan, à moi, c'était de les mettre sur les Pierres Noires ; au premier coup de talon, je sautais à la mer, le commodore tirait sur moi, me manquait ; je gagnais à la nage la roche du Vrek, et au jour, dam !...j'avais chance de crocher un débris et d'être roulé à la côte par le flot.—L'Anglais se gardait contre mon plan en me faisant amarrer.

—Attrape à mourir !...Je ne serai pas seul, au moins, voilà ce que je me dis. Mais Arbraz le pilote ne pilotera pas contre Brest une frégate avec un brûlot à sa remorque ?

—Attention ! commodore, attention !

Nous rangions, pour lors, à trente ou trente-deux brasses la Tête-du-Chien ; la sonde venait de ramener fond de coquilles blanches ; je voyais, à travers la brume, le feu de Saint-Mathieu.

—Laisse arriver en grand !...la barre au vent !...mollis l'écoute de grand'voile !...file l'écoute de gui !...

Je commandai de même, l'Anglais obéit comme de juste.

—Digue-daoû !... Ahie !...ahie !... ahie !...V'lan !...

Filant dix nœuds, la frégate donne sur la Tête-du-Chien, elle a ses bordages défoncés tribord et babord, sa quille est sur les roches, nous talonnons ; sa mâture vient en bas. Le commodore décharge sur moi ses deux pistolets à bout portant ; après ça un second coup de talon le fait rouler—je ne sais où.—Je venais de réciter tout bas mon *de profundis* ; je tombai comme mort percé de deux balles.

Si jamais chose pareille vous arrive, mes enfans, faites comme moi ; il faut commander d'avance la manœuvre à son corps pour la dernière minute de vie.

—Il ne me tua pas du coup, que je pensais ; le banc de quart tient à la muraille du navire par deux crochets de fer, une main sur chaque crochet, et décroche !...

Je tombe, comme mort, sur mes genoux, mais pourtant mes mains obéissent, chacune ôte un crochet... Voilà !...

Avant le jour, ceux de l'île de Sein avaient mis toutes leurs barques à l'eau pour pêcher autour de la frégate naufragée : ils ramassaient les débris vite et en double, de peur des chaloupes de la division anglaise.

Mon banc de quart où j'étais amarré par les pieds, flottait parmi les espars et les morceaux de carcasse ; mes mains serraient toujours les deux crochets.

Tiens ! disent les naufrageurs, celui-ci est un Breton !

Il y en eut un qui devina juste.

—C'est le pilote qui aura perdu exprès la frégate anglaise.

En même temps, ils voient sur mon épaule gauche et mes reins les trous des deux balles qui m'avaient traversé.

—Il ne faut pas qu'il reste comme un chien de Saxon à servir de souper aux requins ; il faut l'enterrer chez nous comme un chrétien et un vrai pilote de Bretagne.

De façon qu'ils me démarrent, me mettent dans leur barque et m'emportent chez eux, où il se trouva que je n'étais pas tout à fait mort.—Mais, des Anglais, je n'ai pas connaissance qu'un seul ait paré la coque. J'avais fameusement choisi mon endroit pour les mettre en plein !

G. de la LANDELLE.



BLUETTES.

I.

L'amour ressemble à l'amitié, comme un conquérant ressemble à un monarque paisible, comme Napoléon ressemble à Louis XVI.

II.

Deux cœurs tendres et sincères qui aiment sans vouloir se l'avouer, sont comme deux promeneurs qui, dans un jardin anglais, s'évitent, se fuient... et se rencontrent au moment où ils s'y attendent le moins.

III.

Le cœur d'une jeune fille est comme un nid où les petites hirondelles gazouillent, montrent la tête, essaient leurs ailes et guettent le moment de s'envoler.

IV.

Le cœur d'une jeune femme aimante et éprise est un sanctuaire d'or où règne souvent une idole d'argile.

V.

La virginité est une poésie, elle n'existe pas pour les sots.

VI.

Il y a des gens qui ont l'esprit paresseux et le cœur infatigable.

(Extrait de *Stendhal*.)

Correspondance particulière de la Ruche Littéraire.

CANCANS ET MODES.

PARIS, 20 Septembre, 1853.

J'en ris encore, monsieur, mais j'en ris comme une folle, comme le bon Homère n'a jamais fait rire ses divinités auxquelles pourtant, je n'ai pas la prétention de me comparer, soyez-en persuadé. Ah ! cette excellente Madame X*** ! Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle bizarre déconvenue !—A propos, vous Pavez connue, Mme X*** cette GROSSE tour incarnée qui flanquait jadis les banquettes de tous les salons Parisiens. Vous vous la rappelez : avec sa forêt de marabouts sur la tête, son front déprimé, ses petits yeux gris-sale perdus sous une couche de graisse, ses joues rougeaudes, pendantes, tuberculeuses, son nez retroussé à son zénith, épanoui à son nadir, sa bouche meublée par les soins d'un habile dentiste, son menton agréablement étagé et rétif aux fonctions de l'épilatoire, sa taille de barrique, ses mains de carabinier, ses pieds éléphantins, sa toilette de *sable-nymphé* et son aspect général de Venus hottentote. Vous vous la rappelez, dis-je, vous Pavez vue cent fois chez Madame de C** ou R*** ; eh, bien ! figurez-vous qu'elle, — mais d'abord, laissez-moi rire, j'étouffe ! — qu'elle, — faites appel à votre sérieux, monsieur, ou plutôt sanglez-vous les reins, — qu'elle, — Oh ! je n'en puis plus, pardonnez-moi mes digressions, — qu'elle est mariée..... à l'un de nos plus spirituels romanciers, l'élégant de M*** ! Comment cela ? — Comment cela ! C'est toute une histoire, et fort drôlatique ! Amour ! amour tu perdis Troyes ! Qui, monsieur, ils sont mariés, bien mariés, tout ce qu'il y a de plus épousés, à moins.... mais la supposition serait blessante ; il n'y faut pas songer. L'amour, le pur amour, l'amour passionné ; brûlant, volcanique, torréfiant, incendiaire a allumé les flambeaux du nouvel hyménée qui éclaire la gaîté du grand monde. Ne hochez pas la tête, monsieur. L'incrédulité est péché mortel, et puis, il est défendu à un galant homme de douter de la parole d'une femme. Or, voici l'Illiade de cette comédie : —

Madame X*** s'était, vous ne l'ignorez pas, parfaitement consolée du départ de monsieur X***, son premier mari, pour Péternité. Pendant dix années, elle avait refusé — et pour cause — de convoler à de nouvelles noces. Mais un beau matin ou une belle nuit, paraîtrait-il, il lui prit fantaisie " d'étonner sa faiblesse " (ce sont ses propres expressions) avec les vingt ou vingt-cinq printemps d'un dandy. La fantaisie était facile à concevoir, mais passablement difficile à satisfaire. " Ce que veuve veut Dieu le veut " se dit Madame X*** et aussitôt elle se met en quête de son éton. N'allez pas vous imaginer que notre héroïne employa les moyens surannés à l'usage de nos conquérantes vulgaires. Allons donc ! Elle avait bien d'autres ressources à sa disposition. Aussi, sa toilette reste la même, irréprochablement ridicule ; son maintien ne varie pas d'une ligne ; ses prunelles conservent une bête tranquillité dans leurs orbites ; rien enfin n'annonce extérieurement les dispositions meurtrières d'Hélène. Général expert, elle couvre ses batteries et travaille dans des tranchées souterraines. En d'autres termes, son boudoir s'est transformé en arsenal : une plume, une rame de vélin glacé, un bâton de cire parfumée, un cachet emblématique, voilà ses armes !

Certain matin, de M*** composait dans son cabinet un roman intitulé : *Les Roueries du Sexe*, lorsque son domestique lui apporta une lettre. C'était un poulet mignon, ambré, de la plus appétissante tournure. " Joli ! " fit le romancier en chiffonnant le pli dans ses doigts, " voyons ce que c'est. " Le sceau couleur d'espérance, vole en éclats sous l'effort d'un pouce intelligent, le papier s'ouvre, chargé d'une écriture fine, menue, extrêmement délicate. Il lit d'un air distrait, reprend la lecture avec plus d'attention et finalement articule ce mot unique : " Blague ! " La missive froissée, recoquillée, retombe au milieu d'un fatras de manuscrits, correspondances et paperasses de toute espèce. Quant au romancier, il poursuit sa tâche et inscrit au bout de son chapitre cet aphorisme : " La finesse des femmes est plus fictive que réelle. Si on leur avait moins accordé de subtilité, on reconnaîtrait aisément, que, dans tout, l'homme leur est supérieur. "

Le lendemain, à la même heure, arrive une deuxième lettre exactement semblable à la première quant à la forme ; même accident le surlendemain, le troisième, le quatrième, le cinquième jour, &c., de M***, ayant lu la première, prit goût, à la seconde, il s'attacha aux suivantes ; et la semaine ne s'était pas écoulée qu'il répondait à ce flux d'épîtres.

Des relations sont établies entre Mme de C** à Paris (poste restante) ; et M. de M***, homme de lettres, rue de Provence... On s'aimait, on s'adorait, on se le disait, on ne se connaissait pas, c'était charmant. Le temps passe vite sur la route de Cythère. L'inconnu est notre idole. De M*** ne tarda pas de rêver de sa belle mystérieuse ; insensiblement il se monta l'imagination, la para de toutes les grâces naturelles dont il était accoutumé de pêtrir ses héroïnes ; et bref demanda une entrevue. " Une entrevue, répliqua-t-on, vous n'y pensez pas, monsieur ! Mon honneur, ma pudeur ! Oh ! monsieur, je croyais avoir mieux mérité votre estime, &c., &c., &c. " Des traces de larmes, répandues ça et là sur le vélin, témoignaient du désespoir de la pudibonde correspondante. L'auteur des *Roueries du Sexe* n'y tint plus. Après une heure de réflexions, il s'écria : " Le sort en est jeté ! Romanisme pour romantisme, le romantisme pratique est préférable au romantisme théorique ; l'unité m'ennuie, vive la vie à deux ! c'est résolu, je me lance sur l'océan du conjugo. " Et le brave physiologiste plaçait comme épigraphe de son ouvrage, un apophthegme que je vous engage à graver dans votre mémoire :

" LE CÉLIBAT EST LE PONT AUX ANES DES PHILOSOPHASTES ; LE MARIAGE, PAR CONTRE, EST LA PIERRE D'ACHOPPEMENT DES VRAIS PHILOSOPHES. "

Là-dessus, se confiant intrépidement au hasard, il offre sa main. Rejet immédiat de la proposition. Notre homme se tord les bras, s'arrache les cheveux et menace la cruelle de se suicider. Une malicieuse raillerie, c'est tout ce qu'il obtient. Alors, alors, monsieur, la colère, la jalousie, les pleurs, les imprécations, les prières, les supplications se mirent de la partie, et si la cause de tant de maux eût été découverte, très probablement mal lui serait advenu. Elle sut se cacher jusqu'à ce que, certaine de la soumission de son esclave, elle parut s'adoucir et descendre à ses vœux. Jugez du bonheur de de M***. A la réception de cette nouvelle, il sauta au cou de son valet et l'embrassa cordialement sur les deux joues. Trop fortuné littérateur, il allait voir, connaître, posséder l'inappréciable objet de ses soupirs—à une condition néanmoins : le mariage aurait lieu à minuit, et la jeune épouse conserverait son voile abaissé durant la cérémonie. Ensuite on se rendrait immédiatement à la campagne.—Il est dur de prendre une femme sans avoir jamais aperçu son minois ; mais qu'importait si futile détail à un homme éperdument épris ! A minuit, de M***, accompagné de deux amis, se rendait à l'endroit convenu. Au moment où il arriva, trois femmes voilées descendaient de voiture : "Merci de votre confiance," dit l'une d'elles avec un timbre de voix enchanteur en s'approchant du romancier. On monte dans un appartement faiblement éclairé. Les deux *oui* solennels sont échangés. L'heureux couple regagne seul l'équipage qui a apporté madame. "Fouette cocher, nous allons à St. Cloud."

Vous vous souvenez de Madame X***, n'est-ce pas, monsieur ? Si vous avez oublié son portrait, reportez-vous à l'esquisse que je vous en ai faite au commencement de cette lettre et vous savez..... Madame de M*** actuelle !—Et son mari ?—Et son mari, il écrit le trente-quatrième chapitre des *Roueries du Sexe*. On assure que cette œuvre complera une vingtaine de volumes. J'espère qu'il n'oubliera pas de signaler l'anecdote qui lui est propre, avec accompagnement des pièces authentiques.

C'était hier, à un bal donné par l'ambassadeur de Ra***o, que j'ai recueilli les particularités de cet épisode intime. Quel malheur que M. de Balzac soit mort, quel beau livre n'eût-il pas fait sur un thème aussi fécond en enseignements !

Mais puisque je suis rentrée dans la sphère des modes, aussi bien serai-je de reprendre mon métier ordinaire. Causons toilette. Le bal de l'ambassade a peut-être été le plus brillant de l'année. Malgré l'absence d'une partie du monde fashionable, encore aux Eaux ou à la campagne, je puis vous certifier que la soirée s'est montrée en tous points ravissante. Des guirlandes de feuillage naturel festonnées de fleurs et de petits lampions de couleur s'entre-lançaient, en arabesques, autour des salons desquels on avait fait disparaître les lustres, afin de donner un caractère champêtre ; les tentures avaient aussi été remplacées par des rameaux verts constellés de petits luminaires qui étincelaient comme des escarboucles et produisaient un effet merveilleux. Si cette substitution enlevait aux salles les flots de clarté qu'on y rencontre habituellement, elle était très favorable à l'ensemble en général de la fête. Ces milliers de lueurs multicolores charmaient par la diversité de leurs nuances, et, nonobstant une demi-pénombre, personne n'a trouvé ce mode d'éclairage de mauvais goût. Du reste les contrastes nous plurent ; l'imprévu, le fantasque même a des attraits pour nos sens, et il me semble que nous sommes toujours prêts à sacrifier l'uniformité sur l'autel de la variété.

L'ambassadrice s'est distinguée dans le choix et la composition de sa parure.

Elle avait une coiffure originale fort gracieuse, mais qui ne saurait convenir à toutes les têtes. Ses cheveux étaient divisés, par une raie sur le côté droit, à la manière des hommes, puis ramenés en une énorme bandeau vers l'oreille gauche où ils étaient nattés à six tresses, descendant sur l'épaule, et relevés en torsade avec les cheveux du côté droit, sur la partie gauche de la nuque. Quatre épingles, à tête de diamant, les y tenaient fixés. Une robe de taffetas glacé, avec un corsage ouvert en cœur garni de malines à l'évasement, et ornée d'un seul volant d'une très grande hauteur sur la jupe et précédé d'une chlorée ; des manches courtes et bouillonnées de malines, une chemisette à la fornarina en point d'Angleterre avec une petite frisette également en point d'Angleterre, un simple bracelet au bras, constituaient sa mise qui fut unanimement admirée.

Si j'en juge par votre dire, monsieur, vos aimables lectrices, canadiennes sont à la veille de changer leur léger costume d'été contre les chaudes fourrures et les vêtements d'hiver, il serait en conséquence oiseux de les entretenir de toilettes d'été ; pourtant, comme, dans ce qui concerne les modes, il faut s'attacher à l'ensemble des descriptions plutôt qu'aux détails, je leur dirai que les chapeaux de crêpe avec biais de ruban, sont très en vogue, tandis qu'on recherche les caracos et jupes en disposition relevés de cinq volants sur les manches, et de cinq sur la jupe avec sous-manches marquée.

Un très joli costume pour les jeunes personnes se compose d'un chapeau de paille suisse orné de fleurs des champs mélangées de quelques cerises, d'un caraco de taffetas noir ouvert, à basques carrées—broderies courantes au crochet et boutons andalous tout autour, manches à parements, relevées jusqu'au milieu de l'avant-bras, guimpe-gilet en nansouk et broderie anglaise à col mousquetaire, jupe de fondard. Les étoffes bien choisies, on aura, en suivant les indications précédentes, un vêtement gentil à croquer pour les jeunes filles de dix à quinze ans. Je le conseille fort aux demoiselles de Montréal et Québec.

Si l'usage du bonnet n'est point perdu en Canada, (ce que j'aime à penser, car, à mon sens, rien ne sied mieux à une femme qu'un bonnet bien fait), je vous apprendrai que le bonnet qui a le plus de faveur à présent est le bonnet à la Jeannette, tout en dentelles, foid rond et très étroit, rehaussé de doubles barbes d'application redressées à la paysanne par deux ricochets de chaque côté ; agraffes de fleurs et d'épis.....

Depuis cinq minutes, je cherche le moyen de terminer par un tour de phrase décent ; l'inspiration ne vient pas ; je ne lutterai pas d'avantage contre mon cerveau rebelle, excusez-moi, monsieur, et veuillez agréer mes sentiments de considération,

ROSALIE M*****.

LE CAPTIF AUX OISEAUX.



Tous les matins dans cette cour déserte,
 Vous, que je vois à travers des barreaux,
 Ne fuyez pas ; ma fenêtre est ouverte :
 Pour le captif, chantez, petits oiseaux !
 Ainsi qu'e vous, jadis sous le feuillage,
 Libre et joyeux, bien des fois j'ai chanté,
 Que le bon Dieu vous garde de la cage :
 Rien ici-bas ne vaut la liberté !



Aimez-vous bien, caressez-vous sans cesse ;
 Avril revient, c'est le mois des amours ;
 Gentils oiseaux, comme l'humaine espèce,
 Loin du bonheur ne perdez pas vos jours !
 Il m'en souvient, dans mon humble village
 Je fus heureux malgré ma pauvreté.
 Que le bon Dieu vous garde de la cage :
 Rien ici-bas ne vaut la liberté !



Vous ramassez du duvet, de la mousse
 Pour vous construire un nid dans les rameaux ;
 A ce labeur, un doux instinct vous pousse ;
 Oh ! redoublez d'ardeur, petits oiseaux !
 Pour le travail, j'avais votre courage ;
 Mais il s'éteint dans la captivité !
 Que le bon Dieu vous garde de la cage :
 Rien ici-bas ne vaut la liberté !



Puissiez-vous voir, grandir votre couvée
 Loin des vautours, des buses des Milans,
 Et qu'à l'instant de prendre leur volée,
 Il ne vous manque aucun de vos enfants ;
 J'ai délaissé les miens dans leur jeune âge ;
 Aussi de pleurs mon œil est humecté.
 Que le bon Dieu vous garde de la cage :
 Rien ici-bas ne vaut la liberté !



Ne fuyez pas encore une parole :
 Dans les sanglots s'éteint ma faible voix ;
 Ma femme pleure, et mon fils se désole :
 Ici, loin d'eux, je dois souffrir six mois,
 Par vos doux chants durant mon esclavage,
 Chassez l'ennui de mon cœur attristé.
 Que le bon Dieu vous garde de la cage :
 Rien ici-bas ne vaut la liberté !

LE CHEVAL NOIR.



(Imité de l'Anglais pour la *Ruche Littéraire*.)

Nous étions au 1er décembre 1851 ; je venais de me coucher, lorsqu'on frappa à ma porte. Sans attendre une invitation, on l'ouvrit et une personne entra. Je levai les yeux avec une mauvaise humeur marquée ; mais mon dessein d'être aussi bourru que possible à l'égard de l'importun, quelqu'il fût, changea immédiatement. C'était la fille de notre maîtresse d'hôtel. Cette fille n'est pas une beauté ; mais elle est jeune, vive et honnête, avec une douce figure enfantine et les plus charmants petits airs du monde. Elle s'appelle Marie et j'ai un faible pour ce nom. Elle se jeta sur un fauteuil et commença à sangloter, comme si son cœur se brisait.

—Bon Dieu, Marie ! m'écriai-je, qu'avez-vous ? qu'est-il arrivé ? Je ne vous avais jamais vue pleurer.

—Oh ! monsieur, répliqua-t-elle, dès qu'elle pût reprendre la parole. Je suis une malheureuse, laide, petite folle.

“ Décidément, me dis-je en moi-même, il se passe quelque chose de grave quand une femme se qualifie de laide.”

—Ah ! ça, Marie, qu'avez-vous fait de mal ?

—Oh ! monsieur Charles, vous ne sauriez croire combien je suis malheureuse. J'ai gardé le secret aussi longtemps que j'ai pu, mais je dois maintenant le confier à quelqu'un. Aujourd'hui Edouard.....

—Ha ! ha ! monsieur Edouard est en jeu ?

—Oui, répondit-elle en baissant les yeux et en chiffonnant le coin de son tablier ; oui, monsieur, c'est Edouard, mais moi seule suis blâmable. Edouard m'avait priée d'aller au spectacle avec lui ce soir. Par un caprice de je ne sais quelle nature—une véritable sottise—je refusai et le pauvre garçon partit désespéré. Ensuite arrive M. Lancot. Oh ! combien je le hais celui-là, avec ses cheveux roux, ses lunettes d'or, son nez en bec de corbin et son long menton. Mais il est riche, puissamment riche, et, quand il me demanda d'aller au spectacle avec lui, je fis la grimace et ma mère me lança un regard si menaçant que je répondis : “ Oui.” Nous y fûmes. Edouard y était. Il m'aperçut et devint pâle comme un fantôme. Puis il se rapprocha de moi, et, tandis que ce monstre de Lancot tournait les yeux d'un autre côté, il me dit à l'oreille : “ Perfide Marie—tout est fini—vous allez vous vendre, fille mercenaire. Mais vous n'aurez pas à vous réjouir des angoisses dont vous m'accablez. Je ne resterai pas ici pour mourir de chagrin en votre présence. Demain je m'engage comme soldat, je passe en Afrique et bientôt vous apprendrez ma mort par la voie des journaux, car je me ferai tuer sur le champ de bataille.” Mon Dieu ! M. Charles, il le fera, soyez-en sûr. Il ne ment jamais. Demain, demain, voyez-vous, il sera en route. Oh ! monsieur, vous pouvez le sauver, vous pouvez me sauver, je vous en conjure, sauvez-nous !

—Que dois-je faire ? dites-le moi et je le ferai.

—Soyez assez bon pour m'accompagner chez sa mère. Elle demeure loin, il est tard et je n'ose y aller seule. De plus, il vous croira si vous lui dites que vous savez que je hais M. Lancot, et que, sans ma mère, je lui aurais déjà arraché les deux yeux.

Cette naïveté amena un sourire sur mes lèvres.

—Oh ! ne vous moquez pas de moi, monsieur, s'écria Marie d'un ton suppliant.

—Non, ma chère, je ne me moque pas de vous. Veuillez m'attendre une seconde dans mon antichambre et je suis à votre disposition.

Je fus bientôt prêt. Nous prîmes un siacre et arrivâmes à la demeure de M. Edouard. Il n'était pas encore rentré. Sa mère était fort alarmée de cette absence insolite. Mais Marie ne pouvait se tenir en repos. Allons le chercher au "club," me dit-elle ; peut-être l'y trouverons-nous. Vain espoir. La salle du club était déserte. Néanmoins, nous poursuivîmes nos recherches et les premières lueurs de l'aube apparaissaient, quand je regagnai mon lit, harassé de fatigue. Marie me dit qu'elle allait aussi se coucher, mais je doute qu'elle le fit. A peine avais-je commencé à sommeiller que le bruit de la fusillade m'éveilla en sursaut. Je bondis hors du lit et courus mettre la tête à la fenêtre. Un régiment d'infanterie évoluait dans la rue devant notre porte, et au coin s'élevait une barricade.

—Ciel ! nous avons une révolution !

Et je m'habille à la hâte, en me demandant quel était le nouveau prétendant ou du neveu de son oncle, ou de Changarnier, ou de Cavaignac, ou du comte de Chambord ? Ensuite je me précipite au bas des escaliers. Il était impossible de songer à sortir par la porte principale, car la rue était alors entièrement encombrée de soldats. J'entre donc dans notre petit jardin, franchis la clôture et me dirige vers la barricade occupée par des insurgés. De même que toutes celles qui furent construites durant ce drame sanglant et meurtrier, cette barricade était mal faite et nullement défendue avec le courage ordinaire et l'audace du peuple parisien. Au moment où j'en atteignis la faite, les troupes régulières l'attaquaient. La populace s'enfuit ; toutefois deux cents hommes environ tinrent bon et combattirent bravement. Ils paraissaient appartenir à la classe des ouvriers aisés et étaient bien armés. Leur chef montait un vigoureux CHEVAL NOIR qu'il semblait guider simplement de la voix et des jambes, car d'une main, il brandissait un sabre et de l'autre, il tenait un gros pistolet d'arçon. Animée par l'intrépidité de ce jeune homme, la petite bande manœuvrait derrière lui avec une précision toute militaire. Elle enfonça et repoussa la tête de la colonne assaillante. Mais les agresseurs revinrent à la charge et la bataille se changea dès lors en une terrible mêlée. Le vaillant chef des ouvriers fond sur les baïonnettes. Son sabre est brisé, ses pistolets déchargés, il saisit l'un d'eux par le canon et s'en sert comme d'une masse antique. A ce moment, j'entendis un cri perçant. Me retournant, je distinguai Marie qui descendait la rue. Elle était nu-tête, les cheveux en désordre et l'expression de son visage habituellement doux et joyeux avait pris un caractère sombre et farouche. Je m'élançai pour l'arrêter. Mais elle passa près de moi comme l'éclair et se jeta hardiment au milieu du conflit. Mes regards se reportèrent vers le théâtre de l'action. Le cheval noir et son cavalier avaient disparu. " Ah ! pensais-je, encore un autre noble enthousiaste devenu pâture à vers ! "

Dans un jour de barricade, les choses marchent vite à Paris, les scènes fuient comme l'électricité. En moins de temps que je n'en mets pour le dire, la barricade fut enlevée, ses valeureux mais infortunés défenseurs, dispersés, passés au fil de la baïonnette ou foulés aux pieds et la colonne d'infanterie avançait dans la rue, au pas de charge. Autour et derrière ce mélancolique amas de pierres et de voitures ne restaient plus que des blessés, des mourants et des morts. Dès que la dernière file se fût éclipisée, je me pris à chercher Marie.

Je la découvris.

Le cavalier du *Cheval Noir*—le courageux commandant de cette héroïque petite troupe—était *Edouard*. Homme et cheval étaient morts. Ils avaient reçu une centaine de blessures. *Edouard* était couché sur le dos, et déjà ses traits s'empreignaient de cette tranquillité, de cette étrange douceur qui souvent succèdent à la mort occasionnée par un coup de feu. Près de son cadavre gisait Marie. Elle aussi était criblée de blessures ; mais elle respirait encore. Je la pris dans mes bras. Elle ouvrit ses paupières allanguies par le froid du trépas, me reconnut :

—Je l'ai trouvé, M. Charles, me dit-elle d'une voix agonisante : trop tard pour le sauver, mais pas trop tard pour le venger.

Elle fit un effort pour élever le bras et je vis qu'elle tenait un pistolet à la main. A côté d'*Edouard* était étendu un officier dont le sang s'échappait à gros bouillons noirs d'une blessure au cœur. Marie, la jeune fille, à la figure caressante et enfantine, avait tué l'assassin de son amant et je vis qu'elle mourait triomphante.

Les Français ne sont-ils pas un problème,—une énigme ?

H.



AVIS AUX GRAMMAIRIENS.

Est-ce *un omnibus* ou *une omnibus*, qu'il faut dire ? Nous avons adressé cette question à tous les membres de l'Académie et, n'ayant pas reçu de réponse, nous nous sommes jeté sur une sage-femme du faubourg du Roule. Elle nous a envoyé promener aux Champs-Élysées.

Nous comprenons parfaitement qu'on dise *un* homme et *une* femme, *un* garçon et *une* fille ; bien que la différence des mots ne nous permette pas de nous tromper de sexe. Mais que nous soyons forcés de dire : *La vertu*, et *le tire-botte*, *une patrie*, et *un cataplasme*, voilà ce qui brouille notre cerveau, heurte notre conviction, et nous rend malade. Ce n'est pas que les autres nations valent mieux que nous sur cet article, calembourg à part. Partout où les grammairiens se sont niés d'une langue, on n'a fait que des sottises. Il n'y a rien de pire qu'un grammairien, si ce n'est deux grammairiens.

Les Allemands disent *la Soleil* (die sonne), et *le Lüne* (der mond). Nous disons *le Soleil*, et *la Lune*. Pourquoi le Soleil est-il mâle à Paris et femelle à Berlin ?

Les Anglais seuls se montrent raisonnables dans la fixation de leurs substantifs : ils prennent leur revanche en mainte autre chose. Avec l'article *the*, les Anglais expriment sans distinction *le, la, les* ; avec le mot *a*, ils rendent indifféremment *un* et *une*. Si nous avions fait comme John Bull, nous n'assisterions pas quotidiennement, même dans nos salons, à des infractions grammaticales telles que : *un* dinde, *un* avant-scène, *une* acrostiche.

Pour en revenir à notre *omnibus*, car nous en voilà déjà bien loin, nous avons remarqué que beaucoup de mots commencent par être féminins, et qu'ils finissent par être masculins.

A la naissance du *cigare*, on disait *une* cigare. On dansait d'abord *une* galopade et *une* galope. Aujourd'hui on danse *un* galop.

Quelques personnes disent encore *une omnibus* ; mais la majorité s'est prononcée pour *un omnibus* ; le masculin survivra.

Il faut croire que le sexe masculin est un perfectionnement (pardon, mesdames ! nous n'en pensons pas un mot.....).

LE CLERC DE NOTAIRE. (*)



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE III.

AVANT LE BAL.

—Vraiment, je m'en suis tiré à merveille, poursuivit tout haut le comte Henry, après avoir quitté le magasin de modes. Elle était ravissante ce soir ; et, parole d'honneur, je me sentais presque ému. Emu ? comprend-on cela ? Est-ce que par hasard je serais sérieusement amoureux ? Oh ! la bonne plaisanterie ! Henry de Moissac amoureux... d'une fillette ! Cependant, lorsque j'approche d'elle, j'éprouve une impression étrange, inexprimable. Tout à l'heure encore en glissant ce billet incendiaire, — ce billet qu'elle doit dévorer et qui doit la dévorer, — je crois, Dieu me pardonne ! que mon cœur battait plus fort que d'habitude, que le rouge me montait au visage et que ma main tremblait. Bast ! une

idée !

—Quelle idée ! cria brusquement un officier d'artillerie, en plaçant la main sur l'épaule de Henry.

Troublé dans son monologue *in petto*, celui-ci se retourna avec vivacité.

—Ah ! c'est vous, capitaine, dit-il du ton d'un homme qui s'éveille.

—En chair et en os.

—Vous m'avez fait peur !

—Diable, je ne vous savais pas si poltron.

—C'est que je ne m'attendais pas...

—En effet, je vous ai pris *flagrante delicto*.

—Je ne vous comprends pas.

—Humph ! j'imagine le contraire.

—Mais encore ?

—Vous êtes amoureux, mon cher.

—Moi !

—Et qui donc, parbleu !

—Vous raillez, capitaine.

—Possible, possible, mon cher.

—Cet air mystérieux...

—Ne vaut pas cette idée mystérieuse.

—Voyons, trêve de quolibets ; où prétendez-vous en venir ?

—Comment se porte la délirante Lucie ? demanda l'officier, changeant la conversation avec une négligence apparente.

—Lucie ! il y a huit jours au moins que je ne l'ai vue.

—Menteur ! murmura à part soi le capitaine. Puis, il ajouta de façon à être entendu : Ah !

—Vous ne me croyez pas, Edouard, dit Henry remarquant l'incrédulité de son interlocuteur.

(*) Voir les numéros d'Août et de Septembre de *La Ruche*.

- Pourquoi non ?
- C'est que...
- Vous êtes un heureux coquin, mon cher comte. Enfin ! profitez des circonstances. La vie est courte, morbleu ! bien est fou qui n'en use pas.
- Aussi savez-vous joindre la pratique à la théorie.
- Autant que je peux, autant que je peux. Mais, venez-vous au café ?
- Impossible, capitaine.
- Un rendez-vous, je parie ?
- Point. J'ai promis d'être au bal de la sous-préfecture.
- Ah ! vous y allez.
- Ma parole est donnée.
- Tant mieux.
- Y serez-vous ?
- J'étais indécis. Votre assertion me décide. La soirée est assez triste, et puisque je n'ai aucun autre engagement, ma foi ! je m'y rendrai. Nous ferons une partie de lansquenets, n'est-ce pas ?
- Deux, si vous voulez.
- La pluralité ne me déplaît point. Au revoir, comte, je vais m'habiller.
- Au revoir, capitaine.

Sur ce, les deux amis échangèrent une poignée de main et se séparèrent. Il était onze heures quand de Moissac arriva à la porte de la maison qu'il occupait avec sa mère et deux servantes.

La comtesse de Moissac était une femme de cinquante ans, grande, sèche, confite en morgue et en ambition. Née dans la loge d'un portier à Lyon, elle avait su se faire remarquer de M. Hector de Moissac qui l'aima d'abord, en raffola au bout de deux mois de liaison et finit par l'épouser. Indignée de ce mariage qui ternissait son blason, la famille du comte le déshérita complètement, et sans un oncle éloigné qui affectionnait Hector depuis son jeune âge, le nouveau couple aurait probablement été réduit à la misère ; mais ce bon parent alloua aussitôt à son neveu une forte pension et à sa mort le nomma son légataire universel. La fortune de l'oncle était considérable. M. et Mme de Moissac auraient pu, s'ils l'eussent voulu, vivre heureux au milieu de l'opulence. Par malheur, la comtesse, qui ne s'était mariée que pour jouir d'un grand nom et du luxe qu'elle y pensait attaché, la comtesse ne se vit pas plutôt maîtresse d'un revenu princier, qu'elle se lança inconsidérément dans des dépenses folles et désordonnées. Hôtel à Paris, hôtel en province, villas, chevaux, voitures, laquais galonnés sur toutes les coutures, meute, fêtes à la ville, fêtes à la campagne, chasses, il lui fallut toutes les distractions, tous les plaisirs du monde ; elle les eut tous, car le comte était faible, Mme de Moissac avait pris sur lui un ascendant inébranlable, et, quoique gémissant en secret des prodigalités de sa femme, il n'osait lui résister et satisfaisait ses moindres caprices.

Lancées à toute bride, sur la grande route de la dilapidation, les richesses des deux époux ne tardèrent pas à s'engloutir dans le gouffre de la ruine. Au bout de dix années la débâcle était commencée et la créance frappait rudement aux portes de l'hôtel de Moissac. Froissé dans ses intérêts et ses affections, car la comtesse oubliait son bienfaiteur dans le tourbillon du monde, le comte liquida secrètement ses biens, et, toutes dettes payées, se trouva en possession de cinq mille livres de rente. En ayant assuré la jouissance à sa femme et le capital à un fils qu'elle lui avait donné un an après leur mariage, le malheureux s'arma d'une résolution affreuse : il se brûla la cervelle. Si cette mort porta un coup douloureux à la comtesse, la perte de son opulence primitive l'affligea bien d'avantage encore. Il est dur pour les gens partis de bas et élevés au faite de l'échelle

sociale par un accident, d'être soudain réduits à une condition précaire, fut-ce même à une condition moins infime que celle qu'ils occupaient avant leur élévation. Madame de Moissac s'accoutuma donc difficilement aux privations. Mais nécessité fait loi ; et quand elle vit que songer à reprendre sa haute position dans la société parisienne était folie, elle eut le bon esprit de ronger son dépit et d'abandonner la capitale pour la province. Elle vint donc s'établir à Langres, où du moins, à défaut de somptuosité, elle put vivre dans une honorable aisance. On ne connaissait de son passé que le faste qu'elle avait affiché à l'époque de sa grandeur. Aussi fut-elle accueillie avec un certain éclat au lieu de sa nouvelle résidence. Elle était spirituelle, sarcastique ; on l'admira, parce qu'on la craignait : elle portait un nom illustre, avait figuré au sein des salons du faubourg St. Germain ; on se la disputa, parce qu'on s'enorgueillissait de l'avoir chez soi.

Enfin, malgré la modicité de ses ressources, elle parvint à se composer à Langres une petite cour où elle trônait encore au moment où nous la présentons au lecteur.

Lorsque Henry arriva, Madame de Moissac achevait sa toilette.

— Monsieur le comte est-il rentré ? demanda-t-elle à sa femme de chambre.

— On vient de sonner, madame, répondit celle-ci. Je suppose que c'est M. le comte.

— Veuillez le prier de m'attendre au salon.

La domestique exécuta l'ordre, et quelques minutes après, la mère et le fils se trouvaient réunis dans un petit salon meublé simplement, mais avec un goût exquis.

— Eh, quoi ! vous n'êtes pas encore habillé, Henry, s'écria la comtesse, en voyant le costume à demi-négligé de son fils.

— Mais, madame, il n'est point minuit.

— Minuit, y pensez-vous, mon fils ? nous ne sommes pas à Paris ; ici, les soirées commencent à dix et souvent se terminent à une heure. Il faut savoir se conformer aux usages.

— Alors, je cours.

— Un instant, je veux vous entretenir avant ce bal. Il s'agit pour vous d'une chose très importante.

Henry, qui s'était levé, se rassit.

— Vous savez, dit Mme. de Moissac d'un ton plus affectueux que celui qu'elle prenait ordinairement, vous savez qu'en mourant, votre père ne nous a laissé qu'un mince avoir, à peine suffisant à notre entretien.

Le jeune homme s'inclina respectueusement.

— Nonobstant toutes les privations que je m'impose, nous sommes loin de mener le train d'existence qui conviendrait au rang que nous devrions occuper dans la société et auquel nous appelle le titre que nous portons. La noblesse, mon fils, en ce siècle stupide, n'obtient de considération qu'autant qu'elle est appuyée sur des monceaux d'or. Les places et les privilèges ne sont plus le privilège exclusif de notre caste. Jusqu'à ce jour, je ne vous ai point tourné le dos pour le choix d'une carrière. D'ailleurs c'était naturel ; le commerce ne vous séyait pas, la profession des armes est stérile ; le barreau peu lucratif. Cependant, vous avancez en âge, Henry. Il est temps de songer à votre avenir. Un mariage raisonnable vous sourirait-il ?

— Me marier, madame !

— Cela vous étonne ?

— J'avoue.

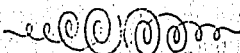
— Pourtant oui ; dans ma tendresse, je me suis préoccupée de votre établisse-

ment. Ce soir même je vous présenterai à la jeune personne sur laquelle j'ai jeté mes vœux, et j'ose espérer que vous en serez content.

—Mais, objecta encore le jeune homme, étourdi de cette ouverture.

—Allez! interrompit sa mère, allez vous préparer!

Henry passa dans sa chambre en proie à mille émotions diverses. Ce fut sous l'empire de cette distraction qu'il procéda à sa toilette. Cependant il l'eut bientôt terminée; quand il revint, madame de Moissac lui fit sur l'élégance de sa mise des compliments qu'il écouta sans les entendre. Puis, tous deux montèrent en voiture et se rendirent au bal de la sous-préfecture.



CHAPITRE IV.

L'INITIATION.

Les ordonnances liberticides du 27 juillet 1830, qui abolissaient la liberté de la presse, annulaient les dernières élections et créaient un nouveau système électoral, amenèrent en France la révolution qui précipita Charles X. et sa dynastie des marches du trône. On sait comment le duc d'Orléans, aidé par Lafayette, arriva au pouvoir et fut reconnu pour roi des Français le 9 août de la même année. L'acceptation du régime constitutionnel avait plutôt été un escamotage que l'expression d'un vœu unanime. Déçus de leur attente, les anciens Libéraux ne se découragèrent pas. Bien au contraire. Exaltés par les entraves qu'ils rencontraient à l'accomplissement de leurs projets, ils se remirent opiniâtrément à l'œuvre, fondant ici des journaux d'opposition, renouant là les relations politiques, un instant interrompues, par la dernière insurrection. Louis Philippe n'était pas entré au pouvoir que déjà l'on conspirait contre lui. Des émissaires furent mis sur pied; ils parcoururent la France, en faisant une active propagande et en établissant partout des sociétés secrètes. Les fameuses associations du *Lion dormant*, de l'*Épingle noire*, qui avaient joué un rôle si important depuis la Restauration, se reconstituèrent. Elles eurent aussitôt des rapports clandestins avec les Carbonari d'Italie, la Tugendbund (jeunesse) du Nord. Les Franc-maçons eux-mêmes trempaient dans cette vaste organisation qui couvrait l'Europe comme un réseau.

La Champagne en général et le département de la Haute-Marne en particulier prirent une large part à cette protestation ténébreuse contre la royauté. Il est bien entendu que tous les affiliés des différents corps n'avaient pas connaissance du but auquel on visait. Là, comme partout, il y avait les chefs et les soldats, les maîtres et les esclaves. Quelques hommes intelligents, inconnus à la masse, tenaient en main le fil moteur et donnaient à la machine l'impulsion qui leur plaisait. Quant à la plupart des initiés, ils obéissaient aveuglément à un mot d'ordre, quelqu'il fut, et sans rechercher, sans oser même rechercher la cause ou la fin des démarches qui leur étaient imposées.

Les règlements de ces sociétés étaient du reste excessivement rigoureux, et l'admission, comme on le verra plus loin, fort difficile. Fréquemment la peine de mort était décrétée contre le délateur; alors, malheur à lui! nul refuge ne pouvait le sauver; nulle contrée le placer à l'abri des verdicts du redoutable tribunal qui l'avait condamné. La justice se rendait et s'exécutait avec une implacabilité exemplaire. On cite plusieurs traîtres, qui ayant émigré sur d'autres continents, pour échapper au châtement qu'ils avaient encourus, sont

tombés, en Amérique ou en Asie, sous le poignard d'un agent détaché à leur poursuite.

Les plus inflexibles étaient les Carbonari. La simple lecture de leurs Statuts fait frissonner. L'indiscrétion était punie sévèrement, la trahison entraînait la mort.

L'Article 55 de ces Statuts draconiens porte :

“ Tout carbonaro doit garder le secret de l'existence de la Charbonnerie, de ses signes, de ses actes, de sa législation, de ses desseins, envers les païens.”

L'article 60 porte :

“ Que le parjure, quand il aura pour but de révéler le secret de la Charbonnerie, sera puni de mort.”

Les coupables étaient jugés par un tribunal composé de Carbonari et l'un d'eux était tenu à l'exécution de la sentence.

La société se divisait en *ventes*. Vingt associés, dits *bons cousins*, constituaient une vente. Chaque vente devait, pour être complète, avoir un président, un secrétaire, un député ; ainsi formée la vente prenait le nom de *vente particulière*. Les députés de vingt ventes particulières établissaient la *vente centrale* ; celle-ci choisissait dans son sein un député chargé de communiquer avec la *haute vente*, laquelle avait aussi son délégué près de la *vente supérieure* ou *suprême*. “ Les membres de ces différentes classes restaient donc étrangers les uns aux autres ; un simple carbonaro ne connaissait que ceux de la vente particulière dont il était membre ; un député que ses dix-neuf collègues de la vente centrale à laquelle il appartenait. Le lien qui rattachait ces diverses ventes était facile à rompre et l'ensemble de l'association générale échappait aisément aux investigations de la police.”

Fortune, famille, honneur, vie, le carbonaro devait tout sacrifier à la cause de la liberté ; il devait en outre être constamment prêt à résister à l'oppression, à secourir ses *bons cousins*, être pourvu par ses soins et à ses frais d'un fusil de munition avec sa baïonnette, de vingt-cinq cartouches à balles de calibre, et s'exercer au maniement des armes.

Lors de son admission, tout néophyte payait 5 francs au trésorier et il était obligé de verser ensuite une cotisation mensuelle de 1 franc.

“ Aucune communication n'étant écrite ; les instructions, les ordres se transmettaient verbalement par des délégués spéciaux de la vente suprême. Il fallait à ceux-ci un signe de reconnaissance, et ce signe consistait en une moitié d'une carte bizarrement coupée, et qui s'adaptait à l'autre moitié envoyée par la vente suprême aux chefs des hautes ventes et des ventes centrales, auprès desquels le délégué spécial devait remplir sa mission. Les carbonari avaient leurs mots d'ordre, de passe, et leurs signes.”

Ces mots et signes étaient livrés au récipiendaire dès qu'il avait subi les épreuves, juré fidélité à l'association et déférence absolue aux injonctions de la vente suprême.

Telle était cette formidable corporation qui après avoir préparé le succès des trois journées de juillet se réorganisait en novembre 1830, pour renverser le gouvernement constitutionnel.

Nous n'avons ni l'intention de plaider la cause des sociétés secrètes, ni l'intention de faire leur procès, mais nous ne saurions nous empêcher d'avouer qu'il fallait un esprit audacieux, énergique, une âme fortement trempée pour s'y engager. On n'y trouvait et on n'y pouvait trouver des natures molles, accessibles à la crainte. Quiconque avait reçu le baptême de l'initiation était doublement homme, si je puis m'exprimer ainsi. C'est pourquoi, il n'est pas étonnant que l'élite de la jeunesse du XIX^e siècle ait figuré dans les rangs des Carbonari,

« n'est pas étonnant, comme l'a écrit M. Dufey de l'Yonne, qu'ils " attendent des progrès de la raison publique et la réalisation de toutes leurs espérances et le prix du sang des braves qui ont succombé durant leurs longues luttés. »

« Depuis quelques années une vente de Charbonnerie avait fixé son siège à Langres. Dispersée vers le mois de juin 1830, elle s'était de nouveau ralliée au commencement d'octobre et fonctionnait régulièrement en novembre.

« Caractère fougueux et exalté, Georges Duval ne souhaitait rien tant que de se mêler aux conspirateurs. Souhaiter était chose facile, réussir fort difficile. La société existait, on le savait, mais en quelle place s'assemblait-elle, quels étaient ses membres, voilà ce qu'on ignorait. Persévérance et bonne volonté triomphent de tout. Georges par hasard se lia avec un négociant dont il devint bientôt l'ami inséparable, M. Jeannot, tel était le nom de ce négociant. Républicain sincère, il avait maudit la faiblesse de Lafayette à l'Hôtel-de-ville et s'occupait ardemment de saper le nouveau pouvoir. La générosité de Georges, son enthousiasme, sa bravoure l'avaient séduit. " Il y a de l'étoffe dans ce garçon-là, " disait-il. — Affilié aux Charbonniers, il se décida à servir de parrain à son jeune ami. On conçoit parfaitement que les avances furent réservées. Il sonda le terrain ; et quand il se crut certain que la résolution du jeune homme était sérieuse, il le prit en particulier dans son cabinet.

— Georges, lui dit-il, vous m'avez un jour parlé des Carbonari ; savez-vous ce qu'ils sont, les carbonari ?

— Les amis du peuple.

— Le négociant haussa visiblement les épaules.

— Les défenseurs des droits de l'humanité, poursuivit Duval.

— Puis ?

— Les ennemis du privilège.

— Puis ?

— Les champions de la liberté.

— Puis ?

Georges regarda son interlocuteur d'un air inquiet.

— Vous êtes à bout ? dit celui-ci en souriant.

— Mais...

— Mais, vous ne savez pas ce que sont les Carbonari.

— Quoi ? ne vous ai-je...

— Ne m'interrompez pas et répondez à mes questions. Vous désireriez être admis dans la vente de Langres, est-ce vrai ?

— Oh, monsieur ! s'écria Georges avec empressement.

— Bien : mais toute participation à une société secrète est dangereuse, l'ignorez-vous ?

— Non monsieur.

— L'emprisonnement, l'exil, la déportation, peuvent en être la conséquence.

— Cela ne m'effraye aucunement.

— Le déshonneur...

— Comment le déshonneur !

— Laissez-moi parler, mon ami : Oui, le déshonneur, pour vous, pour votre famille, si dans un conflit politique vous succombiez. Alors on vous traiterait de bandit, d'assassin, de voleur même !

— Je ne comprends pas.

— Supposez qu'une insurrection éclate ; vous êtes à la tête ; forcé par les circonstances, vous obligez vos concitoyens à fournir du pain et un logement aux hommes que vous commandez ; si vous êtes vaincu, qu'arrivera-t-il ?

—Vous avez raison ; on me traitera de voleur. Mais j'aurai ma conscience.

—Enfant ! la conscience est lettre morte en présence de l'opinion !

—Alors j'aurai ma force, monsieur, s'écria Georges avec véhémence.

—J'y consens. Mais le carbonarisme lui-même est un servage tyrannique.

—On n'obtient rien sans peine.

—J'admire votre réponse. Cependant, à votre âge les idées politiques sont peu assises ; on a des amusements, un amour..

Le jeune homme devint rouge comme l'écarlate. M. Jeannet feignit de ne pas s'en apercevoir.

—Un amour, continua-t-il d'un ton caressant, et il est dur de l'immoler à un parti, souvent...ingrat.

—L'amour est encore plus ingrat, murmura Georges, baissant la tête.

—Oui-da ! dit le négociant avec un accent badin ; là, vraiment, vous vous feriez carbonaro ! Voyez-vous, ça ! ces jeunes gens ! Dans quel siècle vivons-nous !

—Vous avez tort de vous moquer de mes convictions, monsieur, dit Georges, d'une voix attristée. Si je ne me suis pas montré comme vous, j'aurais le courage de le faire.

—Et d'être carbonaro.

—Que ne le puis-je, monsieur ! dit Duval, en se levant.

—Et d'être traqué comme une bête fauve ?

—Oui.

—Misérable ?

—Oui.

—Exécré des vôtres.

—Oui ?

—Repoussé de celle que vous aimeriez ?

—Oui, répondit Georges sans hésiter.

—Venez !

—Où cela ? fit Georges surpris.

—Je vais vous présenter à la vente.

—Vous !

—Moi-même.

—C'est impossible, monsieur.

—Suivez-moi.

LEON G*****.

(La suite au prochain numéro.)

L'homme qu'on est convenu d'appeler artiste a la tête plus aimante que le cœur, ou, pour mieux dire, l'artiste a deux cœurs, le premier d'une tempe à l'autre, le second sous la mamelle gauche.

L'AVEU DE L'EXILÉ.

“ France adorée,
 “ Douce contrée,
 “ Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.”
 (BERANGER.)

LA FEMME.

Me diras-tu pourquoi
 Tu rentres l'œil humide,
 Quand, sur ce roc aride,
 Tu viens rêver sans moi ?

L'EXILÉ.

Au-delà de l'onde azurée
 Là bas, vers l'orient,
 Il est une douce contrée
 Dont je rêve en pleurant :
 C'est la France, c'est ma patrie,
 Pays béni des cieus,
 Toi, pour qui souvent je l'oublie
 Viens, Malvina, pleurons tous deux.

LA FEMME.

Ce n'est point là pourquoi
 Tu rentres l'œil humide,
 Quand, sur ce roc aride,
 Tu viens rêver sans moi.

L'EXILÉ.

De ce rocher, parfois je pense,
 A travers les vapeurs,
 Entrevoir les rivés de France,
 Et je verse des pleurs ;
 Quand le soleil, dans l'onde amère,
 Se plonge lentement ;
 Demain, dis-je, il verra ma mère,
 Qui prie et pleure en m'appelant.

LA FEMME.

Est-ce bien là pourquoi
 Tu rentres l'œil humide,
 Quand, sur ce roc aride,
 Tu viens rêver sans moi ?

L'EXILÉ.

Non loin du paisible village
 Où j'ai reçu le jour,
 Il est un vert et doux ombrage
 Où j'ai pleuré d'amour ;
 Et le soir, quelquefois je pense,
 Quand je suis seul ici,
 Que là bas, sous le ciel de France,
 Un cœur sans moi soupire aussi.

LA FEMME.—*Tristement.*

Enfin voilà pourquoi
 Tu rentres l'œil humide,
 Quand, sur ce roc aride,
 Tu viens rêver sans moi.

V. BARON.



A N A S .

On demandait un jour au fameux abbé Sicyes :—De tous les révolutionnaires, quel est celui dont la vie fut la plus irréprochable ?

—M^{me} Roland, répondit-il.

—Et celui dont la mort fut la plus héroïque ?

—M^{me} Roland, répondit-il encore.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.

L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, quo l'on se borne à les voir et à leur parler.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériraient pas sans ce remède.

LABRUYÈRE.

Excursion au Saguenah.

La règle ordinaire,
Est qu'un voyageur mente ou du moins exagère.
JADUPPNET.

"Lequel de nous deux est un menteur. M. le poète?"

— "Québec! Québec!" Ces quatre syllabes couvrirent un instant le bruit des roues et le trépi-
gnement de l'onde sous l'effort de leurs larges ailes. Nous nous éveillâmes—mais à propos, lecteurs,
avez-vous lu nos dernières Tablettes Editoriales? Si vous ne l'avez fait, gardez-vous de cette tartine;
si vous l'avez fait, vous n'aurez toujours pas tort de vous en abstenir, si...—nous nous éveillâmes. Un
mouvement sur notre cadre supérieur, un hatchouin vigoureux, et nous approchons la tête du vasistas!
Rien qu'une brume épaisse qui ensevelit les objets dans ses limbes! Bon; recommençons une somme;
les oreilles nous auront tinté; il n'est pas temps de se lever.—"Ohé? où est-on?" crie une voix
cavernense sous la ligne horizontale que nous mesurons. (C'était notre voisin inférieur.)

— Dans le St. Laurent.

— Eh! je le sais, pardieu, bien! Fait-il jour?

— Un peu.

— Vous levez-vous?

— Nous avons le loisir.

— Mais je veux voir l'entrée de Québec, que vous m'avez tant vantée.

— Foin du métier de cicérone! marmottai-je dans mon for intérieur.

— Y êtes-vous?

— Après vous.

— Non, après vous.

— Il est plus convenable que vous preniez les devants.

— Vous êtes mon supérieur.

— Justement.

— Alors.

— Alors je vous enjoins....

— Pas de mauvais jeux de mots.

— Procédons ensemble; l'union fait la force.

— Soit.

J'allonge un jarret, mon interlocuteur avance le cou.

— Un moment, un moment! Vous allez me descendre sur la tête.

— Moi! je n'en ai nulle envie.

— Cependant...

— Débutez; j'attendrai.

Mon homme saute sur le parquet, je rentre voluptueusement sous mes draps.

— Prrrou, psit! ih, ih, ih! comme il fait froid! tremblote-t-il.

— A qui le dites-vous! repris-je, en ramenant une couverture indocile.

— Vous vous recouchez?

— Du tout! du tout! Dieu m'en préserve! et je m'enfonce autant que possible dans le coton.

— Me voilà debout. Je ne crois pas qu'il y ait place pour deux dans la cabine.

Vous avez raison. Non, il n'y a pas place pour deux dans la cabine. Maudite cabine, va! elle
est trop étroite.

— Prrrou, psit, ih, ih, ih! je suis glacé!

— Ne m'en parlez pas.

— Où diable sont mes bottes?

— On les aura enlevées pour les cirer.

— Maudit soit l'officieux! je frissonne comme un pendu.

— Ça m'est arrivé.

— D'être pendu?

— Mauvais plaisant, va!

— Ah! voilà que je ne trouve plus mon pantalon.

— On l'aura pris, pour le brosser.

— Les gens de ce bateau ont donc juré la mort de leurs passagers?

— Ils ne prétendent qu'à leur propreté.

Mon compagnon ouvre la porte en se tenant retranché derrière le panneau.

— Ihh, ihh, ihh! je suis transi jusqu'à la moëlle des os! ihhh!

— Waiter! Waiter! mes habits.

— Une seconde, monsieur, j'achève de les astiquer.

Quant à votre serviteur il reprend un rêve interrompu. Au bout de cinq minutes, il est de nouveau
troublé par cette exclamation.

— Hé! hé! je suis prêt; à vous! sur le pont!

— Je vous suis.

— Immédiatement.

— Oui.

— Vos yeux se ferment. Point de paresse!

— Up!

—Oh ! les chambres à deux lits ! les chambres à deux-lits ! elles ont causé ma perte ; elles causeront mon trépas.

Déjà j'ai pris la position "sëante ;" mes jambes pendillent mollement vers le plancher, mes bras s'é-tirent en croix, ma bouche livre passage à un long bœulement et mes yeux écarquillés, sans regard, cherchent à calculer la distance qui me sépare du sol mouvant, lorsqu'un coup de roulis me rejette violemment en arrière, mon crâne touche à la cloison. Mille chandelles dansent devant mes yeux !... Le réveil complet m'a coté une bosse à l'occiput.

Une fois remis de l'émotion produite par ce baiser d'un nouveau genre, je me vêtis et m'avançai sur l'avant du *Rowland Hill*, où m'avait précédé mon compagnon. Nous doublions le cap, *Cove*. Il était six heures du matin ; la marée montait, houleuse, écumeuse autour du steamboat, épanchant ses ondes dans les magnifiques baies du St. Laurent. Malgré les vapeurs blanchâtres qui folâtraient sur les rives du fleuve, le tableau déroulé à nos regards avait un caractère de sublimité vraiment magique. L'horizon, perdu dans une nappe grisâtre, s'estompait en contours épanouis et semblait damassé de collines, de forêts, de maisonnettes ! Au premier plan, à gauche, une tourelle échançait l'atmosphère ; plus loin, des rochers à pic surmontés de murailles crénelées paraissaient porter un défi anxieux. Sur la droite, c'étaient de riantes habitations éparses d'abord, puis insensiblement groupées en amphithéâtre au flanc d'une montagne boisée. Des navires à l'ancre, d'autres à toutes voiles, d'autres, encore, entraînés par un remorqueur, des embarcations de mille sortes, s'entrecroisaient sur notre passage, des vapeurs rayant les flots, des sifflements aigus, des cris :—la civilisation du XIXe siècle parlait sous nos pieds, sur nos têtes !

—Quel spectacle grandiose ! disait mon compagnon, à mesure que nous avançons.

—Ce n'est rien, rien, répondais-je. Attendez un peu et vous contemplez de bien autres prodiges. Le *Rowland Hill* longea le cap *Diamant*, obliqua ensuite à droite pour éviter, par une évolution, le courant du fleuve, et Québec se massa, comme par enchantement, devant nos regards.

—Eh bien ! dis-je à M. G*** ?

—Mon ami, c'est beau, c'est trop beau ! répliqua-t-il, en me serrant la main.

Et moi en présence de cette admiration sincère, je me rappelai avec quelques modifications le cri d'enthousiasme échappé à un littérateur Canadien décrivant sa ville natale :

" Québec qui de fait n'est pas une des villes les plus mal bâties de l'Amérique, qui a de superbes édifices et des monuments où les règles de l'art ont été bien observées. Québec produit une impression étrange sur le spectateur qui l'aperçoit en plein jour. La disposition... du terrain fait que l'objet le plus insignifiant prend une attitude pleine d'importance, si bien que l'on croit avoir devant soi une ville monumentale telle que Rome, Naples, ou Constantinople.

Que M. Chauveau ne nous en veuille pas, si les sensations qui nous envahissent l'esprit et l'imagination ne sont pas identiquement les mêmes que les siennes ; mais, soit que depuis la composition de *Charles Guérin*, Québec ait été embellie, soit—et cela serait fort possible—que nous voyions cette ville avec des yeux peu accoutumés à sa magnificence, chaque fois que nous avons eu le bonheur de la visiter, seul ou en compagnie d'amis étrangers, nous avons éprouvé un ravissement sans mélange. A notre sens et suivant l'opinion des personnes qui l'ont parcourue avec nous, Québec n'est ni une illusion, ni un mensonge. C'est extérieurement la représentation d'un diorama, dont n'approchent ni la baie de New-York, ni celle de Buenos-Ayres, ni celle de Naples, et, pour certaines organisations, ni celle de Constantinople. Intérieurement, la cité n'a aucun point de ressemblance avec les villes de l'Amérique. Aussi est-ce un tort de la leur comparer. Québec est unique en son genre. C'est le sanctuaire de l'imprévu, le temple de la nature accidentée. " Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu l'une des merveilles du monde," dit un proverbe, nous dirons, nous : „ Qui n'a pas vu Québec n'a pas vu le chef-d'œuvre du pittoresque." De beaux édifices publics et des monuments, il n'en manque pas à Québec. Seulement, au lieu d'être réunis, centralisés dans un seul quartier, ils sont, en raison des bizarreries du terrain, dispersés dans la ville et ses faubourgs. Cela n'est-il point préférable ? Nous ne sommes nullement partisan des fortifications et de tout ce qui parle de meurtre et de tuerie de l'homme par l'homme, mais, en vérité, nous assisterions avec chagrin au démantèlement de Québec : C'est une faiblesse que nous ne craignons pas d'avouer.

—D'où vient le nom de Québec ? me demanda M. G***, au moment où nous amarrions au quai.

Je lui répétai l'étymologie qu'on m'en avait donnée.

—Il paraît, lui dis-je, que lors de la découverte de ce promontoire par Jacques Cartier, le pilote s'écria en français-normand : " QUÈ-BÈC !

Nous sourimes et montâmes aussitôt à la *Plate Forme*, d'où le coup d'œil jouit d'une perspective introuvable sur les deux continents.

Longtemps en procès avec le brouillard, le soleil avait fini par gagner sa cause, lorsque nous arrivâmes vers la balustrade de l'esplanade au-dessous de la citadelle. Je renonce à vous peindre le paysage féérique qui, dès lors, se déploya, pièce à pièce, comme un immense panorama. La cloche du steamer sonnait le départ, quand je pus arracher mon ami à son extase. Je l'emmenai ; il était livré à toutes les émotions d'un plaisir muet et indicible.

Remonté à bord, je remarquai que les passagers affluaient sur le *Rowland Hill* : des Canadiens-Français, des Anglais, des Américains, des citadins, des habitants, des sauvages, il y avait des individus de tous les genres, de toutes les espèces. Quelle bonne fortune pour un romancier ! Que de types à observer, que de portraits à croquer, que d'esquisses à crayonner. Les physionomies disparates essaïmaient dans le salon. Combien j'aurais désiré pouvoir pénétrer derrière ces mines hétérogènes et y lire la pensée dominante. A défaut de magie, j'avais des sens, je les mis en réquisition.

D'abord je m'attachai à un personnage assez remarquable par ses airs de matamore. Le visage sanguin, imberbe, les cheveux courts, grisonnants, les sourcils mobiles, le nez assez bien fait, l'œil gris, vil,

les lèvres fines, sarcastiques, la parole dédaigneuse, tranchante, le cou allongé, la taille souple, les membres grêles et musculeux, sur la tête une casquette noire, rabattue en arrière, une façon de palefrot jaunâtre, une chemise rouge, un pantalon de couleur sombre à carreaux, des manières de soudard, un pas hardi, déléuré, des gestes brusques, tel était l'homme. Un officier en congé, pensais-je; et je détournai mes yeux : ils s'arrêtèrent sur un couple charmant : une jeune femme à la figure douce, et agréable, souriant tendrement aux propos que lui tenait un beau grand jeune homme, près duquel elle était assise !—Deux amants, époux ou fiancés, trompeurs ou trompés qui vont savourer leur bonheur à la campagne ; passons outre : Voici une grosse maman, flanquée de ses deux filles dont les prunelles travaillent à réaliser le mouvement perpétuel,—mère et filles reviennent du marché de Québec, impossible de s'y tromper. Voyons ailleurs : un bon ecclésiastique qui lit son bréviaire ; un évêque protestant qui se promène gravement ; un journaliste qui prend des notes, un bas-bleu luneté qui écrit ses impressions, trois collégiens qui conspirent à l'écart, pour aller fumer une pipe sur la galerie, un papa qui ronfle les mains croisées sur son genou droit ; un Yankee qui ne songe à rien, étendu sur un canapé, les tibias perpendiculaires sur le barreau supérieur d'une chaise, les semelles de ses bottes faisant un avant-deux avec les visages de quelques dames qui babillent " robes et chiffons," une nourrice jougflue, rebondie, qui allaitait un baby, un mari qui dort galamment sur l'épaulé de sa femme laquelle s'épuise en villedes assassines à l'adresse d'un gentleman assis vis-à-vis d'elle ; un membre du Parlement qui péroré au milieu d'un cercle ébahî, un spectateur qui peste contre la lenteur du steamboat, un rustique qui sacre contre la vapeur qui l'a ruiné, des enfants qui jouent bruyamment, un précepteur qui fait la leçon à son élève, de blondes misses à la peau lentilleuse, une ravissante créature escortée de son cavalier, un touriste, une lunette d'approche en sautoir, votre serviteur bayant niaisement aux corneilles, son ami embossé dans un lourd carriek, arpentant flegmatiquement le *saloon*, et vous avez un spécimen de cargaison *genteel-like* du *Rowland Hill*.

Nous avons entrevu la *Chute Montmorency*, dont les eaux tourbillonnantes se précipitent du haut d'une élévation de deux cent cinquante pieds, cotoyé l'île d'Orléans avec ses bocages touffus, ses riches campagnes, distingué le *Burnt Ledge* et *Goose Isle*, et maintenant le St. Laurent s'évase dans une largeur majestueuse. Alors successivement apparaissent à gauche, des montagnes altières, dominées par le Cap Tourmenté dont la tête cheue semble égarée dans les nuages et dont la base oppose une poitrine de fer aux vagues tumultueuses. Et toujours, toujours notre navire sille, nous conduisant de beautés en merveilles, d'étonnements en stupéfactions. Mais déjà la brise fraîchit ; le crépuscule roule son manteau sur les paysages, et la grande Malbaie se montre à travers la pénombre. Deux coups de sonnette retentissent. La vapeur crépite en s'échappant avec fracas de son tuyau. C'est le quai. Quatre heures d'arrêt ! Descendons. La nuit est tombée. Que ferons-nous ?—Une excursion dans le village. En avant ! Nous montons, montons. Une lumière scintille au lointain, puis deux, puis trois... Nous sommes dans la paroisse. Si la tempérance trône ici, nous trouverons au moins une tasse de lait. Pénétrons dans la première chaumière ; le Canadien est hospitalier, il nous accueillera comme des frères.—Du laitage, des fruits, servis par une accorte fillette de seize ans ; avec cela on peut se composer une collation. Buons, mangeons, amusons-nous ! Notre hôte est radieux, il nous conte une histoire de la " Vieille France," que lui a contée son père qui la tenait de sa grand-mère ; allons ! vive le bonheur paisible !... Les quatre heures de grâce sont écoulées, retournons au bateau.

Le soleil respandit à la voûte céleste, mirant son globe doré dans l'onde diaphane du St. Laurent. Notre demeure flottante est immobile ; nous sommes en face de Cacoua. Durant la nuit, tandis que nous reposions, le *Rowland Hill* nous a traversés à la rive opposée, du fleuve, en opérant un trajet de plus de sept lieues. Deux bateaux détachés du steamboat transportent à Cacoua les passagers désireux de prendre des bairs de mer et ramènent à bord ceux qui veulent aller au Saguenay, car les basfonds empêchent le navire de se hasarder jusqu'au *warf*.

Dans quelques années, nous en sommes sûr, les bains de la Grande Baie, de Murray Bay, de la Rivière du Loup et de Cacoua deviendront aussi célèbres que les fameux bains de Baden-Baden, de Bourbonne, de Spa et de Saratoga, car, comme ce sont—soit dit sans méchante intention—plutôt les lieux de plaisance, que les propriétés thermales, qui attirent aux Eaux les Naiades et Tritons des deux continents, les grèves enchanteresses du St. Laurent auront bientôt la préférence.

Le *Rowland Hill* a repris sa course impétueuse ; des loups marins à la tête blanche et des marsouins au pelage velouté, lutinent autour du navire et des troupes de canards sauvages perchés sur de légers copeaux de bois, se laissent mollement aller à la dérive. Aidé par une longue vue, on distingue le fort de *Tadoussac* jadis très important parce que là se faisait le commerce entre les Indiens et les Blancs. Nous approchons de la rivière du Saguenay si admirablement dépeinte par Mrs. L. Haynes, dans une lettre adressée au *Pilot* de Montréal. Traduisons ses impressions ; elles vaudront certes bien les nôtres.

Nous avons à présent quitté les ondes glauques du St. Laurent, pour les ondes noires comme l'encre du profond Saguenay—profond—que le mot est pauvre, quand nous réfléchissons que plus de trois cents brasses d'eau roulent sous nous, que des barrières gigantesques nous enferment au milieu d'une scène dont la grande rempli le cœur de sensations d'éternelle solitude. En regardant en avant, il semble que nous soyons complètement encaissés par des rochers et des montagnes et nos yeux cherchent en vain une issue ; car en face se tient la Tête de Boule, comme une sentinelle géante, pour arrêter notre marche. Quand nous avançons près d'elle, une ouverture de deux milles de large, paraît à peine suffisante pour livrer passage à un batelet monté par des pygmées. Nous glissons entre des rives rocheuses de formes diverses—tantôt comme taillées dans le vif, tantôt déchirées, tantôt déprimées, tantôt protubérantes, aigües, rondes, nues, verdoyantes, variées comme la main qui les a faites.

En levant les yeux à quelques centaines de pieds au-dessus de l'eau, nous voyons un médaillon co lossal, sur lequel le grand artiste a ciselé les profils d'une figure grecque et romaine : et l'a fait

comme il fait toutes choses—bien. Le bouleau et le pin donnent de la lumière et de l'ombre aux forêts attachées aux flancs des caps, dont les échinés élevées s'élancent abruptement du niveau de l'eau, et s'étendent à plusieurs milles, sans qu'on puisse y trouver un sentier qu'oserait affronter le pied du daim. Partout où l'homme a pu débarquer, son vandalisme s'est exercé, les bois ont été taillés et calcinés par de nombreux incendies. A chaque minute de nouvelles sublimités nous saluaient; les bords devenaient plus élevés, plus hardis, plus escarpés au point que l'émotion comprimée inondait l'âme jusqu'à la rendre malade: les paroles ne pouvaient la soulager, les paroles ne pouvaient la décrire.

« Le formidable boulevard, *Le Point de l'Éternité*, était encore à distance, et parvenus sous sa masse titanique, nous eûmes peine à porter nos yeux à son sommet qui monte perpendiculairement à près de deux milles pieds de la rivière; ensuite nous les plongeâmes dans l'abîme au-dessous et sentîmes toute la force de la remarque d'un monsieur—*J'aurais voulu être présent à la création de ceci*. La surface des rocs est grise, veinée de noir et de brun; elle a l'aspect du marbre taillé. Au-delà se trouve le *Cap de la Trinité*, avec ses trois têtes, paraissant encore plus élevées. Quel tombeau pour le marinier naufragé! C'est une grandeur, une puissance, une antiquité qui écrase l'esprit de l'observateur sous le poids de sa magnificence. »

Il n'y a point d'exagération dans cette description. Je la crois même au-dessous de la réalité; plume ou pinceau manquent d'expressions face à face avec le cachet d'énergie qui estampille les rives du Saguenay. La plume est sans coloris, le pinceau sans mouvements.—Il faudrait voir, sentir et se taire.

La baie de *Ha! Ha!* était le terme de notre voyage, nous mîmes à l'ancre. Cette baie de *Ha! Ha!* a environ deux lieues de profondeur sur une de largeur. Son nom seul indique le mouvement de surprise qui frappe immédiatement à sa vue et probablement celui qui frappa les premiers navigateurs qui avaient exploré la rivière du Saguenay. Dans ses environs, plus de poésie âpre et sauvage. La nature reprend son uniformité habituelle. Des villages coquets sont assis sur ses bords, qu'une luxuriante végétation ne tardera point, je l'espère, à couvrir de richesses.

Un des plus intrépides colons du Saguenay, un homme aussi intelligent que généreux, M. Mathieu, qu'il me permette de citer son nom, nous emmena prendre le thé à la délicieuse habitation qu'il a construite à quelques arpens de la baie, et avec une amabilité toute cordiale me fournit des renseignements dont je regrette de ne pouvoir publier ici les détails.

Quand on songe qu'au Saguenay, il y a 4,614,990 acres de terres labourables, et une population qui ne dépasse pas 2,300 habitants!

Actuellement on n'y fait guères que le commerce du bois, un peu la chasse au castor et à l'original! Quelle magnifique contrée à exploiter! O Canadiens qui émigrez inconsidérément, que ne demandez-vous à votre patrie la terre productive que vous allez chercher à l'étranger! Comme l'a dit un de vos écrivains: « Emparez-vous du sol, si vous voulez conserver votre nationalité. »

Hélas! trop tôt tinta l'heure du retour. La nuit était belle et sereine. Au firmament ondulait une de ces éclatantes aurores boréales si splendides en Canada. *Le Rowland Hill* vira de bord et nous descendîmes le Saguenay:

« Ces rochers où le flot se broie,
 « Entre des écueils décharnés,
 « Sont comme des vaisseaux de proie,
 « D'une ancre éternelle enchaînés.
 « La main, qui de ces noirs rivages
 « Disposait les sites sauvages
 « Les fit bien terribles! . . .
 « »

Deux jours après, nous étions à Montréal.

H. E. C.

REFLEXIONS.

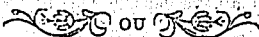
I.

Une belle passion à vingt ans disenchanté tout le reste de la vie. Si tel homme est un si grand dédaigneux, n'allez pas chercher la cause ailleurs, la voilà!

II.

On est triste après une passion comme après une banqueroute.

UN QUART D'HEURE DE RABELAIS, (*)


 CONFSSION D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHE
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE TRIPÈDE.

CHAPITRE V.

Comme quoi Sanguin escamota le premier modèle de la guillotine et d'un incident malencontreux, qui troubla la fête des larrons.

“ C'est donc pour vous dire, en vous disant, que tantôt il y avait gras dans la profonde. Cent francs en assignats, c'était beau, c'était soyeux. Aussi fallait voir comme je vous caressais mes chiffons de papier ! Cent francs, il y avait tout de même longtemps que je n'en avais palpé autant. “ Qu'est-ce que tu vas faire de ton magot, Sanguin, que je me dis, comme ça ? Te voilà riche, mon vieux ! Faut savoir batifoler convenablement pour ton argent. Ousque tu iras ? Manger une daube—la daube, la daube entrelardée, voyez-vous, mes braves, ça toujours été mon sort ; j'aime la daube, moi ; je...”

—Qu'est-ce que ça nous fiche ! interrompit Subtiliseur.

—Excuse, camarade. L'as raison. Je rempoigne le cable de mon histoire. “ Donc je ne songeai plus à aller claquer une daube chez le père Odry de la rue des Buchettes—un fameux cuisinier, à un sou le plat, je vous le recommande. N'allant pas claquer ma daube, j'éprouvais le besoin d'aller quelque part. “ Ohé ! une idée ! ” que je me fais. “ Si je me flanquais sur mon trente-six. Avec cent francs un jeuneveau fait son tour de France ; moi je veux faire le freluquet. Bonne idée ! adopté. ” La-dessus, je vous entre chez un fripier de mes amis, le papa Rapsodeur—brave négociant s'il en fut, une pâte d'homme...”

—Veux-tu débonder, s'écria le capitaine.

—“ Je vous y entre donc. Belle boutique ma foi. De quoi habiller quatre régiments de sans-culottes. “ Combien cet habit mirifique ? ” —“ Deux écus de six livres, ” qu'il me répond. —“ Et ce pantalon de satin ? ” —“ Quatre francs. ” —“ Quatre francs, quatre francs ! pas cher en vérité ? ” —“ Et ce chapeau ? ” —“ Celui-ci je te le donnerai pour cinquante-six sous, parce que c'est toi ; car c'est un castor, un véritable castor ! ” —“ Douze et quatre, ça fait seize que je compte, pis deux vingt-cinq et six sols en sus ça forme un total de dix-huit livres seize sols. ” C'était bon marché, pas vrai ? Je me requinque et m'esbine.

“ Quand on est ficelé comme un muscadin, vous comprenez facilement qu'on se donne du chic. Foin du bœuf pourri du ratatouilleur Odry. On va se payer à dîner sur la place de l'estrapade. En route, Sanguin ! J'arrivais à l'autre bout du pont St. Michel, lorsque je reluquai... qui ?... devinez...”

—Dégoise, tu nous embêtes, dit Dragon.

—Eh bien ! C'était y pas Croquemort !

—Croquemort, exclamèrent tous les assistants.

—Lui-même, mes bichons.

—Que t'a-t-il dit ?

—Que fait-il ?

(*) Voir les numéros de la *Ruche Littéraire* des mois de mars, avril, mai, juin et août.

—Ce pauvre Croquemort ! moi qui le croyais défunt !

—A-t-il achevé une conduite ?

—J'attends que vous ayez fini de croasser autour de moi, comme des corbeaux autour d'une carcasse empestée, dit Sanguin en se servant un verre d'eau-de-vie.

—Chut, vous autres ! hurla le capitaine. Ne nous démolissez pas les oreilles avec vos questions outrecuidantes.

Il paraît que l'autorité de ce chef était omnipotente, car un silence complet s'opéra, et on n'entendit plus que deux petits clapotements voluptueux. C'était maître Sanguin qui achevait de laper la rasade qu'il s'était versée une seconde auparavant.

—“ Qui, continua-t-il, ce coquin de Croquemort ! mais campé, Dieu de Dieu !

—“ C'est toi, l'ancien ! que je lui lance.

—“ Ah ! Sanguin ! quelles nouvelles ?

—“ Pas grand' chose ; mais toi, toi, citoyen l'invisible ?

—“ Moi, j'ai une position sociale, mon cher.

—“ Qu'est-ce que tu mijotes à c't'heure ?

—“ Je suis l'homme de confiance du comte César d'Odessan.

—“ De quoi, de quoi !

—“ Palsembleu ! tu m'importunes, manant !

—“ Pardon, excuse : il n'y a plus de manants, citoyen, fis-je en riant de ses airs.

—“ Tu as raison, Sanguin. Je suis un sot : Prenons un canon.

—“ On s'infilte chez le marchand de vin où on se passe une fantaisie de saucisse à l'ail et de petit blanc—un liquide... Ah ! mes amis, je me rappellerai le nom de ce marchand de vin. Il reste près du cloître St. Benoît à l'enseigne du *Veau qui tôte*.

—“ A huit heures l'esprit nous grimpait au cerveau—l'esprit de la grappe, vous entendez.

—“ As-tu un engagement ? dis-je à Croquemort.

—“ Non : mon patron est au club, je suis libre.

—“ Bon ; alors nous coulerons la soirée ensemble.

—“ Ça me chausse ; mais où ça ?

—“ Avec les anciens et les anciennes.

—“ Un dernier coup de piqueton, et roulons notre bosse.

—“ Grandis, comme je te plante ; avance, comme je te pousse ; quand on ne tombe pas sur des cailloux, on ne se casse pas le nez. Nous redescendons et cheminons sur le quai aussi fiers, aussi habiles dessinateurs que deux géomètres. Les arcs de cercle, les cordes, les courbes, les obliques, les tangentes, les sécantes, tout y passait.

—“ Je crois que nous sommes pleins, dit Croquemort, en approchant de l'île St. Louis.

—“ Pleins de quoi ?

—“ De science, par la sambleu !

“ Quelle finesse, hein ! savez-vous qu'il est très fin, Croquemort ? Il vous a des réparties !... Il m'en contait, il m'en contait ! Le moulin du pont aux Meunier, n'a jamais moulu autant de grains de blé que sa langue n'a moulu de paroles...

—Nous feras-tu bientôt grâce de tes longueurs, tonna le commandant de la troupe, en brisant de colère une bouteille sur la table.

—Un mot encore et je frise le grandissime dénouement—un dénouement furieux, monstre ! enfin vous verrez.

“ Par à hue et par à dia, Croquemort et moi étions arrivés dans un cul de sac

de l'île St. Louis. Une ondée de lumière nous tombe dans les yeux, tandis qu'une tempête de musique nous assaille les oreilles.

—“ Un bastingue ici ! me dit l'homme de confiance. Je n'en avais jamais eu connaissance. Ça doit être chouette ; si nous entrons ?

—“ Pas d'inconvénient.

—“ Voyons, de la décence, des mœurs ; sois ferme sur tes guibolles, civilisé dans ton langage ?

—“ Je me tiendrai comme un ci-devant.

—“ Tu me suis ?

—“ Jusqu'au gibet.

—“ Absence de portier ou de gardien : nous montons. Le bal venait de s'ouvrir. Nous nous rangeons en un coin, pour ne point troubler la danse.

—“ Choquenoso, murmurai-je.

—“ Tais-toi, imbécile, répliqua Croquemort. Nous sommes chez des bourgeois. Je sais comme on se comporte avec ces petites gens. Imite-moi, mais motus.

“ Aussitôt mon particulier passe aristocratiquement la main dans sa perruque, —il avait une perruque,—tire une tabatière d'or,—elle était en or,—prend une pincée de tabac d'Espagne,—c'était du tabac d'Espagne,—prise délicatement et à coup de chiquenaudes époussette son jabot,—il portait un jabot,—le traître ! s'avance sur la pointe du pied et se transforme en marquis,—lui Croquemort ! quel homme ! quel homme ! Par tous les diables, il fit tout de suite sensation. Les citoyens le toisèrent avec jalousie, les citoyennes, mille bombes ! lui décochèrent des œillades... des œillades... on aurait dit des torches embrasées ! Accourt un gros monsieur, mine réjouie, heureuse, satisfaite, abdomen florissant—un monsieur parfaitement couvert :

—“ M. le baron, dit-il, en saluant profondément Croquemort.

—“ Comte, mon brave homme, riposte superbement l'autre.

—“ Faites excuse, monseigneur. M. le comte voudrait-il me permettre de lui présenter ma fille, dont nous célébrons aujourd'hui le mariage avec le fils d'un de nos confrères.

—“ Si ta fille est jolie ?

—“ La voici, M. le comte, dit cet individu, en indiquant du doigt, une charmante créature de seize à dix-huit ans, pendue au bras d'un joli garçon à la figure intelligente et douce. Approche Nina, je désire te présenter à M. le comte de... de...

—“ De Tersicacondero.

—“ Ter... Terca...

—“ Tersicacondero.

—“ De Terehichachondro, écorcha notre hôte, tandis que je me mordais les lèvres pour ne pas étouffer de rire.

“ La jeune épouse salua timidement.

—“ Et mon ami le chevalier de Warwerski, riposta Croquemort en m'attirant par le bras.

—“ Puisque ces messieurs nous ont fait l'honneur de s'arrêter chez nous ; daigneront-ils prendre part au premier quadrille qu'on va commencer, dit le maître de la maison ?

—“ Certainement, certainement, répartit mon camarade, avec un ton de jovialité qui enchanta les spectateurs de cette scène.

“ On danse, on rit, on cause, on s'amuse. Excellente compagnie, excellente musique, et, pour couronner le tout, excellent souper. C'était vrai, parole d'honneur ! foi de coquin, je me sentais des dispositions à cultiver l'honnêteté.

Je jouais mon chevalier à merveille. Le comte Tersicacondro accomplissait des prodiges. Je suis sûr qu'il a laissé plus de vingt cœurs incendiés ! Quel homme ! quel homme ! je n'en reviens pas.

—“ Minuit sonne. C'est l'heure du berger. Les jeunes mariés disparaissent.

—“ Filons, me dit Croquemort.

—“ M. le comte et M. le chevalier, crie alors le papa ; sans abuser de votre bonté, pousseriez-vous l'obligeance, jusqu'à nous accorder encore un instant ? Je désirerais vous montrer quelque chose.

—“ Un objet d'art ?

—“ D'art et d'utilité publique, M. le comte.

—“ Nous vous y autorisons.

—“ Prenant un flambeau, ce digne papa nous introduit dans une pièce voisine, lambrassée de vitrines.

—“ Est-ce un muséum ? demandai-je.

—“ Oui, M. le chevalier, c'est un muséum ; mon petit muséum à moi. Il n'est pas considérable ; mais il renferme des instruments fort rares. Approchez-vous, s'il vous plaît, de cette table ?

—“ Une jolie machine, dit Croquemort, en examinant un ustensile déposé sur un socle de bronze.

—“ En effet, ajoutai-je, très finement exécuté. Quel est son usage ?

—“ Son usage, répondit avec gaiété, notre hôte, sera de remplacer ceci.

—“ Il nous montrait une longue corde de chanvre pendue au plafond et ornée à son extrémité inférieure d'un nœud coulant.

—“ Mais ceci ?

—“ Ceci, c'est la corde de défunte potence.

Le comte et moi reculâmes d'un pas.

—“ Et qui êtes-vous donc ?

—“ Monseigneur ne me connaît-il pas ?

—“ Du tout.

—“ Je croyais que la curiosité avait amené deux gentilshommes chez-moi, car en ce temps il est dangereux de décliner ses titres nobiliaires. Cela me peine ; vous regretterez votre démarche.

—“ Qui êtes-vous enfin ?

—“ Je m'appelle Charlot ; je suis le bourreau de Paris.”

En entendant prononcer ce nom redoutable, tous les bandits frémirent. Il y eut un moment de trêve ; puis Sanguin reprit.

Nous nous croyions floués ; pas du tout. Ce brave Charlot nous avait bien et réellement pris pour des seigneurs ; il était fier que sa fille eût dansé avec le comte de *Terchichachondro*, et croyait bonnement, qu'en dévoilant son nom et profession, nous allions nous sauver. Croquemort se remit sur le champ.

—“ Pas de mal à ce que vous soyez le bourreau de Paris ! dit-il négligemment. Les métiers sont libres, surtout sous la République. Vraiment, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Donnez-moi la main, Charlot. Peut-être aurai-je un jour besoin de votre ministère ; il est bon d'avoir des amis partout.

—“ Ça se pourrait ! dit sentencieusement le bourreau.

—“ Ensuite il nous expliqua l'agencement de la nouvelle machine, et conduisit Croquemort vers ses vitrines :

—“ Les curiosités qui sont là-dedans, lui dit-il, sont les anciens instruments de torture. C'est un héritage que nous nous transmettons de père en fils. Comment le trouvez-vous ?

—“ Magnifique, superbe !

—“ Tandis qu'ils babillaient tous deux, je mettais tranquillement la main sur la guillotine, dont l'aspect, je l'avoue, m'avait séduit à première vue. Et voilà ! ”
 Sur ce, Sanguin nazilla en élevant son verre à sa bouche ;

Un bon bourreau qu'on ruine,
 Voudrait que l'on décidât,
 Si *Rapinât* vient de rapine,
 Ou rapine de *Rapinât* ;

—Encore une fois, citoyens et citoyennes, vive, vive la guillotine et Guillotin ! Les voluptés de la corde étaient épuisées, vive la guillotine qui nous rapportera quelques centaines d'écus, vive notre créancier Guillotin à qui nous devons le pourboire !

Il achevait à peine de porter ce toast diabolique que la vieille qui nous avait ouvert la porte de cave, se précipita dans le souterrain, pâle, effarée.

—La police ! la police ! s'écria-t-elle, sauvez-vous !

(La suite au prochain numéro.)

H. EMILE CHEVALIER.



REVE.

EXCURSION DE MONTRÉAL A NEW-YORK.

Des nuages enflammés lambrissaient le côté du ciel qui étend sa toile bleue au dessus de New-Jersey.

La ville de New-York, dont la forme géographique ressemble à une baleine arrêtée dans sa course vers l'océan par les îles charmantes qui se pressent amoureusement autour d'elle, New-York se préparait au repos ; il était six heures du soir.

Le bateau à vapeur se balançait sur ses roues impatientes ; les voyageurs arrivaient en courant à l'embarcadère. La langue sonore du *Rip Van Winkle* se tordait sur le palais métallique de la cloche placée au sommet de l'édifice flottant. Le sifflet de la machine pousse un hurlement impératif, le cable glisse autour du poteau et s'élève, nous voilà éloignés du rivage.

N'allons point braver l'océan et ses lames porte-tempêtes. Remontons les flots mollement ondulés de l'Hudson aux rives brodées de villas, de villes et villages, aux pics sublimes baignés par les nuages qui rôdent autour de leur front superbe, élévations qui semblent être les conducteurs galvaniques des grandes pensées.

Le ciel avait fait sa toilette nocturne, il scintillait comme la robe d'une femme à la poitrine resplendissante de diamans.

Les passagers avaient regagné un à un leurs cabines ; nous avançons rapidement vers les zigzags de West Point. Assis sur l'avant, je songeais aux exploits militaires dont l'écho libérateur retentissait encore à mes oreilles attentives.

La guerre a cédé sa place, rouge de sang, aux délices d'une longue paix, disais-je intérieurement. Mais il reste au fond des cœurs un levain de rancune, qui se réveille de temps en temps, comme la douleur d'une cicatrice gagnée au milieu des combats que se sont livrés deux voisins ennemis. Employons pour les guérir le baume d'une amitié durable. Je vous présente l'un à l'autre ; peuples, réconciliez-vous ; les beaux-arts, l'industrie, l'agriculture nous offrent un champ si vaste, exploitez-le à l'envi.

Marche à marche descendons de ces hautes considérations. Soyons simples, expliquons ma pacifique mission. Je raconte.

Au retour d'une visite en Canada, on me fit toucher à mon lieu de résidence, New-York, des propositions pour organiser un train de plaisir qui devait combiner l'appât du bon marché et l'excellence des arrangements. J'accepte et je vole de suite à mon poste.

Arraché à des occupations et préoccupations purement littéraires, je tiens à cœur d'annobler et d'utiliser mon passage aux affaires.

Dans une lecture que je me proposais de répéter dans les grandes villes assises sur le littoral du fleuve, Montréal, Trois-Rivières et Québec, je décrivais le site des points les plus remarquables, le domicile des magnificences qui échappent aux touristes mal renseignés.

Général improvisé de forces paisiblement aguerries, je comptais à l'avance mes bataillons animés de l'ardeur la moins martiale. Ma conscription s'étendait à tous les rangs, à tous les lieux, à tous les sexes, à tous les âges.

La nomenclature descriptive des différens corps, ayant une existence permanente, auxquels j'entendais en appeler, équivaudrait en longueur à l'un des récits d'Homère. Ne l'insligeons point aux lecteurs de la gracieuse publication dans laquelle nous écrivons ces lignes.

Je m'adressais aux directeurs des collèges, aux sociétés littéraires, aux associations nationales, aux pompiers, etc., etc.

Puis, j'aurais fait sortir du sein des colonnes des journaux des annonces aux lignes, pleines de majesté ; proclamations laconiques que la renommée eut portées, en les commentant, de clochers en clochers, de villages en villages.

Accourez, pèlerins ou voyageurs, quittez les bords éloignés du bas du fleuve, qui commence, comme par forme d'initiation, à prendre des proportions océaniques.

Sortez du fond de cette merveille de la nature, le Saguenay, aux rivages revêtus de murailles que la main des hommes semble avoir construites pour y faire couler, à perte de fond, ces eaux noires comme de l'encre, ce lit profond comme un abîme.

Mettez de suite le pied à Québec, placée là haut comme un nid d'aigle au sommet du coude formé par le St. Laurent, rivière d'un côté, espèce de bras de mer de l'autre. On dirait que le grand créateur de fleuves a fait charroyer sur la vieille capitale les rochers et la terre pour y ériger un observatoire d'où contempler ce canal creusé de sa façon gigantesque, à lui.

Embarquez-vous à bord d'un de ces châteaux flottants qui marchent sur des roulettes placées à leurs côtés. Comme ces entrailles d'acier s'agitent ! Leurs viscères vont se choquer avec l'éclat de la foudre, avec le fracas homicide du canon... non, non, soyez tranquilles, la main de l'homme a passé là.

Hâtez-vous, arrivez au pied de la montagne Hochélag, ce synonyme mélodieux de Montréal.

Arrêtez-vous un moment : on remarque d'avance une activité fébrile, des pas pressés, qui frappent le pavé de leurs sons inconnus. Des cabs roulent à grand train, sur leurs essieux chargés ; des accents étrangers se font entendre : c'est la grande exposition provinciale de l'agriculture et de l'industrie qui nous amène cette masse d'étrangers de tous les points du pays et des Etats voisins.

Coincidence étrange ! Les Directeurs ont choisi le château McTavish que l'esprit de superstition occupe depuis tant d'années pour y installer à sa place l'esprit de progrès qui finira par chasser, je l'espère, ce mystérieux antagoniste.

Les anciens Romains consultaient les entrailles fumantes des animaux offerts en holocauste aux dieux pour s'éclairer sur l'avenir. Les modernes viennent d'inventer l'exposition locale, urbaine, nationale, universelle, dont les jeunes gens et les vieillards, les hommes instruits et les ignorans seront les aruspices.

En route ! Le conducteur a crié ; *All a board.*

Chauffe, chauffe, cocher. Ne détèle pas ta voiture. Donne-lui un peu à boire ; quant à nous, nous saurons nous désaltérer et nous ravitailler en sortant de notre prison roulante, au sein de la métropole ébahie. Chauffe ! chauffe !

D'après certains arrangements faits à ma suggestion, le même convoi devait entraîner les *excursionnistes* en masse, sans changement, sans transbordement, sans tumulte, au

moins jusqu'à cette ville au nom antique de Troy qui a tant de points de ressemblance avec Montréal. Toutes deux au pied d'une montagne, toutes deux à la tête de la navigation d'un fleuve.

J'ambitionnais le triomphe de la vitesse sur la distance, c'est-à-dire de l'idéal sur la matière. C'était le prélude de ce que peut opérer la bonne entente pour le confort des touristes au lieu de la rivalité tracassière qui existe aujourd'hui entre ces différentes lignes et que l'on prend les moyens, je le vois avec plaisir, de faire disparaître.

Ce charmant spectacle est encore présent à mes yeux. Un gracieux groupe de petits enfants garçons aux pieds nus, de fillettes aux joues purpurines pousse un hourra, tandis qu'un vieillard hargneux, assis dans sa charrette, le coude sur son genou, le menton dans le creux de sa main, médite sur les lenteurs lucratives qui incombent au cheval de chair et d'os, l'honneur et l'orgueil du bon vieux temps.

Nous débarquâmes à New-York. Que de bruit ! quelles rues ! que d'omnibus ! quelle foule d'hommes, de femmes et d'enfants ! Où aller ? Attendez, me voici.

J'avais fait des arrangemens, avant de partir, avec cinq des hôtels les plus populaires de New-York pour y confier à leur désir mes compagnons de voyage.

Tous les passagers, au surplus devaient être munis d'une circulaire comprenant une liste d'amusemens du jour et du soir ; théâtres : cirques, musées, dioramas, panoramas, géoramas ; spectacles, comédie, tragédie, drame ; choses mirobolantes, instructives, ingénieuses ; opéras, hippodromes, concerts ; les rues, les numéros, l'heure des représentations s'y trouvaient inscrits.

Je vous accompagne, visitons la cité de New-York, qui épouse comme Venise la mer éternelle d'un côté et qui de l'autre saisit le commerce du *Far West*.

Voyons comment New-York passe ses jours ouvrables et ses dimanches ; voyons s'il marche ou s'il ne roule qu'en omnibus et en chars, s'il va quelquefois à l'église ou s'il ne hante que la maison de spectacle et la taverne.

En lisant le journal, en conversant, examinons, si l'Américain n'a de foi qu'aux dollars et aux cents, ou s'il croit au culte des idées, à la perpétuité de la république ?

Ne sentez-vous pas qu'il s'élabore ici une révolution paisible mais sûre au moyen des machines, des institutions, et par l'action de celle qui est l'âme des nues et des astres, la liberté ?

Allons, délégations intelligentes, avançons ; le front calme, les yeux sans haine, sous le dôme du Palais de Cristal qui abrite tant de nations. L'union américaine se pose audacieusement en face de son antagoniste actuel, l'Autriche ; la France couve du regard la Belgique ; l'Angleterre paraît peu soucieuse de ses provinces de l'Amérique du Nord.

Les tâtonnemens prolongés de la compagnie du chemin de fer ont fait manquer ce plan d'expédition agréable, utile, bienfaisante. Je me suis même vu obligé de faire un coup d'état pour me mettre à même de remplir mes promesses publiques ; j'ai conclu un marché avec la compagnie rivale à la dernière heure.

Ah ! avec vos intrigues et vos reculades, dites-moi, présidents de chemin de fer, surintendans, secrétaires, agents, conducteurs, dites-moi, qu'avez-vous fait de mon rêve ? Vous l'avez brisé, cruels !

La fraternité des peuples, voyez-vous, c'est ma passion. Le chemin de fer pour moi, c'est une artère aux idées ; le rail, c'est une plume impitoyable qui décrit en lettres de métal les annales du progrès matériel. A vous journalistes, poètes, romanciers, il appartiendra de déchiffrer ses brouillons, et ses écritures.

Il y a quinze jours, en gagnant Montréal, nous trouvant sur la frontière indécise, j'aperçus à travers le vasistas du wagon le magnifique messager de paix atmosphérique s'arc-bouter sous le ciel. Sa courbe iridescente, se plongeant dans le Saint-Laurent et le lac Champlain, semblait agraffer le Canada aux Etats de l'Union. L'arc-en-ciel se dissipa, mais la locomotive poussa jusqu'au bout. Le même train me conduisit sans façon de Burlington à Montréal.

Tel était mon rêve.

GEORGES BATCHELOR.

(Montréal, Octobre 1853.)

EXPOSITION PROVINCIALE D'AGRICULTURE.



M. le Rédacteur de la Ruche Littéraire.

Monsieur, — La grande exposition provinciale d'agriculture et d'industrie qui vient de se tenir à Montréal a dépassé l'attente et les prévisions générales. Peu de personnes s'attendaient à voir une aussi belle réunion de produits utiles, et surtout d'animaux de choix, des plus belles espèces.

Cette exposition prouve, que dans les dix dernières années, notre pays a fait des progrès considérables, dans l'agriculture et divers genres d'industrie : elle prouve que, malgré la rigueur du climat et la longueur de nos hivers, on peut, avec de l'activité, un travail réfléchi et une certaine intelligence, dans l'application des systèmes européens d'agriculture, obtenir, en Canada comme ailleurs, les meilleurs produits que la culture de la terre puisse fournir : elle prouve enfin, qu'à mesure que l'instruction primaire se répandra dans la masse de la population, l'agriculture sera des progrès correspondants ; car, il est de fait, (et j'inuite instamment les cultivateurs Canadiens à réfléchir là-dessus,) il est de fait, dis-je, que les meilleurs produits agricoles exposés par les Canadiens, étaient la propriété de ceux d'entre eux, qui ont eu l'avantage de recevoir quelque éducation.

Il est difficile de préciser exactement toute l'étendue des avantages qu'une semblable exposition de productions agricoles peut produire dans une population comme la nôtre ; mais il est hors de doute qu'ils sont immenses. Des milliers de cultivateurs sont venus de toutes les parties de la campagne admirer les résultats de l'industrie et du travail d'autres cultivateurs placés dans les mêmes circonstances qu'eux, ayant les mêmes obstacles à combattre, les mêmes difficultés à surmonter.

Ceux là ont pu voir que pour être eux aussi des exposants, pour être mis sous le domaine de l'industrie sur la même ligne que ces derniers, il ne leur a manqué qu'un peu de volonté, un peu d'émulation, et surtout le sentiment bien entendu de leurs vrais intérêts.

Ceux qui n'avaient rien à exposer, ont du sentir qu'avec un peu moins d'apathie, un peu plus de travail, un peu plus de système dans l'application de leurs efforts pour tirer de la terre leur subsistance et celle de leur famille, ils auraient pu, eux aussi, obtenir des produits supérieurs, qui leur eussent fait tout à la fois honneur et profit, et qui, de plus, auraient servi à aiguillonner l'émulation d'autrui.

Combien de cultivateurs, en voyant des animaux plus beaux et plus forts que les leurs, des grains plus nets et mieux nourris que ceux qu'eux-mêmes ont récoltés, ont du se dire : " Qu'est-ce donc, après tout, qui m'empêche de faire aussi bien ? "

On devine facilement quelle devait être la réponse de ceux qui désiraient sincèrement se rendre compte de leur infériorité.

Or il n'y a pas un cultivateur, parmi ceux qui ont vu l'exposition, qui n'ait du se dire, en voyant les divers échantillons exposés : " Voilà une race d'animaux qui a du donner de grands profits à son propriétaire. Voilà des grains bien supérieurs à ceux que je recueille. Voilà des étoffes, des toiles, comme il ne s'en est jamais fait chez moi. " Et toujours devait suivre la réflexion faite à part soi : " Si je travaillais aussi bien, je serais plus riche. " Voilà le grand résultat des expositions, elles excitent non seulement l'émulation des masses, mais elles leur inspirent le sentiment de leurs vrais intérêts, elles sont la démonstration pratique des avantages que procurent un travail perfectionné et des systèmes améliorés.

Maintenant si l'on réfléchit au surplus de valeur que produisent annuellement dans un pays les efforts réunis de tous ceux qui veulent égaler les échantillons qu'ils ont vu dans une exposition, on verra que ce surplus est énorme.

La dernière exposition a été bien conduite; les arrangements pris par le comité étaient excellents. On avait choisi précisément le plus magnifique local qu'offrent les environs de Montréal; le terrain était vaste, et n'eût été la terrible tempête du vingt-huit, tout eût été parfait.

L'affluence a été immense. On estimait à 18,000 le nombre des visiteurs présents le jeudi.

Dans ce cas, s'il est vrai que la dépense n'ait pas excédé £1300, la recette a dû arriver à près du double. Le public n'en néanmoins une chose à regretter; c'est l'absence des noms des exposants sur la plupart des articles exposés.

Il est non seulement satisfaisant pour les visiteurs, mais il est aussi dans l'intérêt de l'exposant, que son nom accompagne les articles qu'il produit; malheureusement, le plus grand nombre des exposants a négligé cette formalité si nécessaire.

On pouvait facilement remédier à cet inconvénient en fournissant, sur le lieu même de l'exposition, des cartes aux propriétaires d'articles exposés, afin que ceux des visiteurs qui remarquent quelque article qu'ils désirent acheter, pussent au moins savoir, à qui s'adresser. Il est bien entendu que c'est aux exposants que j'adresse ce reproche, et non au comité qui n'était pas obligé de prévoir que beaucoup d'exposants négligeraient à ce point leurs propres intérêts.

La partie la plus saillante et sans contredit la meilleure de l'exposition était le département des animaux.

Les chevaux étaient d'une beauté remarquable, et très nombreux. J'ai vu quelques paires de chevaux de trait égales à ce que l'on voit de mieux en ce genre aux États-Unis.

Plusieurs étalons de race canadienne étaient magnifiques. Le taureau de M. Watts, de Drummondville, n'en eût et méritait sans contredit le premier prix. Celui du Baron de Longueuil ne le cédait guères en beauté au premier.

Tous les animaux de la race Durham, et ceux de la race Ayrshire étaient de la première beauté. De la race *Devon* peu d'individus, et encore étaient-ils inférieurs.

Il est d'une grande importance pour les cultivateurs canadiens de croiser la race de leurs animaux avec ces belles races améliorées, car non seulement, les produits de ce croisement donnent plus de profits, vivants, mais ils sont, pour la table, d'une qualité bien supérieure.

Quelque soin que l'on donne à l'élevé et à la nourriture des veaux de la race bovine canadienne, ils sont toujours infiniment inférieurs, pour le poids d'abord, et surtout pour la qualité de la chair, à ceux des races anglaises.

Mettez la plus belle vache canadienne engraisée, à côté d'une belle vache Durham, et vous verrez la différence de valeur relative que les bouchers mettront entre elles.

Plusieurs canadiens ont exposé des animaux des races Durham et Ayrshire, remarquables par leur beauté. J'en ai surtout remarqué deux appartenant à M. Archambault de l'Assomption, qui méritaient certainement, dans leur classe, le premier prix, qu'un compétiteur plus heureux a obtenu.

On a remarqué qu'un grand progrès s'est fait dans ce pays, dans l'élevé des moutons. Plusieurs races améliorées y ont été introduites et n'y ont rien perdu de la finesse et de la beauté de leur toison.

Il ne m'a pas été possible de découvrir les noms des propriétaires des meilleurs échantillons de cette classe.

Le département des volailles offrait les plus belles espèces chinoises. Il y avait là un coq et une poule de la race *Shanghai*, dont on demandait cinquante louis. On offrait les œufs de cette remarquable poule à dix chelins la pièce. Cette évaluation m'a paru un peu exagérée, même pour un amateur.

Le département des machines destinées à abrégé le travail agricole était intéressant, et faisait preuve des progrès remarquables que ce genre d'industrie a fait en Canada. Il offrait aux visiteurs des semoirs, des rateaux, des charrues et des herses perfectionnées; des haches-paille de divers modèles, des cribles, des moulins à battre surtout d'une grande perfection de mécanisme.

Je suis heureux de constater ici, le fait que le meilleur moulin à battre, celui qui réunissait au plus haut degré les qualités essentielles, telles que économie, dans la fabrication, force plus considérable relativement à l'espace et au volume, meilleur résultat dans le battage et le nettoyage du grain, était dû au talent d'un Canadien, M. Paradis.

J'ai remarqué dans le principal appentis de l'exposition, plusieurs machines dont l'usage m'était inconnu et qui manquaient d'étiquette soit pour connaître leur destination, soit pour donner le nom du fabricant.

Cet appentis contenait, outre plusieurs pièces ingénieuses de mécanisme, un tour d'un fini rare, propre à tourner le fer ou le bois et une petite machine à vapeur remarquable par le peu d'espace qu'elle occupait et la force motrice qu'elle représentait.

J'ai examiné aussi, avec intérêt, un modèle en cuivre d'une roue de *Steamer*, dont les aulus étaient mobiles et fixés de manière à conserver toujours une position perpendiculaire soit en entrant dans l'eau soit en en sortant. Si ce mécanisme est applicable sur une grande échelle, cette roue serait d'un avantage inappréciable, surtout pour les vaisseaux à vapeur destinés au service maritime.

Beaucoup de curieux s'arrêtaient pour examiner les cercueils nouvellement inventés à New-York, et dont quelques modèles de diverses grandeurs ont été envoyés en Canada par les fabricants.

Ces cercueils sont de fonte, et coulés en deux parties chacune d'un seul jet. A une des extrémités de la partie supérieure, qui sert de couvercle, on place un morceau de glace sans tain qui permet de voir la figure du cadavre déposé dans le cercueil. Le cercueil une fois fermé est si hermétiquement clos, que l'eau n'y peut jamais pénétrer, et que l'on peut, si l'on veut, y produire un vide parfait, ce qui assure la conservation du cadavre. On voit qu'il y avait une belle pensée au fond de cette invention.

On a généralement admiré les meubles en fer de M. William Rolden, de Montréal, ses lits, ses tables, ses devant de cheminée imitant le marbre étaient d'une grande beauté et du meilleur goût. Ce nouveau matériel pour les meubles joint à l'avantage de l'économie celui d'une durée indéfinie, et ne peut jamais comme les meubles construits en bois être affecté par l'humidité.

Les valises de voyage exposées par M. R. Dean de la rue Notre-Dame étaient égales à tout ce que les fabricants Américains offrent de mieux en ce genre.

Un jeune ouvrier Canadien, de Montréal, a exposé un harnais admirablement travaillé et qui indique chez le fabricant beaucoup de goût et de capacité. Le prix. (£30 0 0) était modéré, vu la beauté et le fini de l'ouvrage.

Les cuirs exposés par M. Valois, de Montréal, m'ont paru égaux les meilleurs produits américains. Ses cuirs à harnais surtout étaient magnifiques. Ils ne le cédaient en rien pour le fini, et étaient supérieurs en force et en valeur réelle à ceux du fabricant auquel on a adjugé le prix.

La fabrication des étoffes de laine et des toiles a fait des progrès considérables. On a exposé des draps d'une qualité très supérieure, et plusieurs pièces de toile du pays étaient remarquablement belles.

Quelques chapeaux de fabrique du pays m'ont paru être, du plus beau fini, et d'une forme irréprochable.

On a été généralement surpris de voir aussi peu de meubles exposés par les fabricants de Montréal. Non seulement il y en avait très peu, mais à part quatre ou cinq pièces, ils étaient généralement inférieurs.

Quelques pianos très passables ont été exposés. Dans le département des beaux arts, on remarquait quelques articles un peu saillants au milieu de bien d'autres que l'on n'a admis évidemment que pour

garnir les parois de l'appentis. On y voyait le portrait en pied de l'honorable P. McGill, un joli tableau de M. A. Plamondon, de Québec, représentant trois jeunes chasseurs examinant le produit de leur chasse; plusieurs échantillons de photographie, parmi lesquels les portraits pris par M. Doane se faisaient remarquer par une incontestable supériorité; une statue en bois, qui avait un certain mérite d'expression dans la figure; et enfin une montre dans laquelle MM. Savage et Lyman avaient exposé plusieurs belles pièces d'orfèvrerie.

Un peu plus loin, étaient les ouvrages d'aiguilles. On y a vu de belles broderies et des tricots d'un grand mérite.

La partie la moins fréquentée de l'exposition était celle où l'on avait placé les grains, les légumes, et les produits de la laiterie. Les grains étaient superbes. L'avoine, le blé et les pois surtout offraient des échantillons de la plus grande beauté.

Un M. Wingfield, de Grenville, a exposé une poche de pois que tous ceux, sans exception, qui les examinaient, proclamaient être les plus parfaitement beaux qu'ils eussent jamais vus.

En arrière du principal appentis de l'exposition se trouvait deux grandes tentes contenant les fleurs et les fruits.

La saison était trop avancée pour qu'on pût espérer voir une collection complète de fleurs. Néanmoins celles qui ont été exposées étaient généralement belles. Malheureusement, là comme ailleurs, point de noms d'exposants.

J'ai remarqué six amarantbes exposées par le même individu qui étaient égales pour la grosseur et la beauté de la teinte à ce que j'ai vu de mieux en Europe et aux Etats-Unis.

Les collections de dahlia n'étaient pas très nombreuses, mais les fleurs étaient magnifiques.

J'ai remarqué aussi une collection très variée de phloxes.

Il y avait une très grande variété de pommes et des plus belles espèces. Notre fameuse du Canada qui a été si longtemps la reine des pommes, voit maintenant surgir, tout autour d'elle, de bien redoutables rivales. Les pêches cultivées en plein air, dans un climat aussi rigoureux que celui-ci, faisaient foi de l'habileté des horticulteurs qui les avaient produites. Au coloris et à la transparence de leur pellicule, on était tenté de les croire envoyées de New-York.

En somme l'exposition a été excellente, et fait honneur au pays. Il manquait certainement plusieurs choses, mais cela doit être attribué à notre propre apathie. Les avantages d'une exposition générale n'étaient pas encore assez compris, dans le pays; et je ne fais pas de doute qu'à la prochaine exposition les fabricants et les producteurs ne fassent les plus grands efforts pour ne laisser aucune lacune.

J'ai vu à l'exposition, plusieurs personnes qui regrettaient amèrement de n'avoir pas apporté les produits qu'elles auraient pu exposer, et qu'elles prétendaient être supérieurs à ceux qui ont mérité les prix. Il n'y a pas de doute qu'un grand nombre de fabricants ont dû se faire le même reproche.

La prochaine exposition doit se faire à Québec. Cela est juste en soi, mais d'un autre côté, chacun se demande: "Où se logeront les visiteurs?" Il n'y a pas de doute que les agronomes et les cultivateurs du district de Québec n'aient le droit de dire: "Donnez-nous une chance d'exposer nos produits et de voir une exposition" mais aussi, les visiteurs, et surtout les exposants des diverses parties du pays qui s'y rendront pour y contribuer, ont bien un peu celui de dire "si vous voulez l'exposition chez vous, trouvez les moyens de nous loger." A Montréal, il y a plusieurs grands hôtels et un assez grand nombre de maisons de classe passable: à Québec, deux hôtels de première classe à peine tolérables, et quant aux maisons de seconde classe, on n'en parle point, plutôt que de dire toute la vérité.

Je sais bien que cela n'est pas la faute des citoyens de Québec, qui, si leurs hôtels sont moins bons, sont eux-mêmes, en revanche, beaucoup plus hospitaliers que ceux de Montréal; mais enfin, le fait est là: peu d'hôtels, et point de bons hôtels. Cette perspective n'est pas très agréable pour ceux qui, n'ayant point de connaissances à Québec, ne peuvent pas compter sur la cordialité parfaite et l'hospitalité sans bornes avec lesquelles on est toujours accueilli, dans la capitale, quand on y a des amis.

Espérons que d'ici à l'année prochaine, on tirera d'inquiétude, les visiteurs qui ont l'intention d'aller comparer l'exposition de Québec à celle de Montréal.

J'ai l'honneur d'être,

Mr. le Rédacteur,

Votre serviteur,

D. A. L.

TABLETTES ÉDITORIALES.

Nous allons passer pour un orgueilleux, un présomptueux, un traître, un fat, un sot ou un menteur. N'importe ! le titre y est, nous le conserverons. Hier la copie nous manquait, aujourd'hui elle soisonne. Voilà pourquoi, ami public, intituler cette page TABLETTES ÉDITORIALES, vous semblera un orgueil, une présomption, une trahison, une fatuité, une sottise ou un mensonge ! Au surplus, dites, parlez, accusez, blasphémez, vous en serez pour vos frais de langue. A l'impossible, nul n'est tenu. Si vous n'êtes content, nous vous crierons :

“ Que l'on cherche partout nos tablettes perdues
 “ Et que, sans les ouvrir, elles nous soient rendues ”

L'exorde est fini ; ouf ! respirons !

On nous accuse généralement de trop de sévérité pour l'examen des échantillons de littérature canadienne. Mais si ce numéro ne plaiderait éloquemment contre l'opinion des gens qui nous inculpent de partialité, nous les prions de passer vingt-quatre heures dans notre bureau, afin de remplir une seule fois, à notre place, ce soporifique métier de censeur, que nos infortunés confrères ès-journalisme, connaissent si bien. Que penseraient-ils à la réception d'un envoi dans le genre de celui-ci ?

LÉGEANDE.

“ Oh ! Canada pays charmant,
 “ Tu reçu mes premier sours ;
 “ Oh ! doux pays que j'aime tant ;
 “ Permais jamais que l'étranger m'atire,
 “ Dans des états où l'on vante le bonheur,
 “ Au Canadien pour qu'il l'aïsse sa patrie :
 “ Ou souvant tout n'est que mal heure,
 “ Pour le Canadien qui sexpatrie.

à continuer ci on juge à propos de publier

“ ces lignes dans la Ruche littairaire.

“ Une Réponce ferait plaisir de oui ou non—au lettres.

M & C.

“ St. Pie : 30 Août 1853. ”

Nous avons copié textuellement, sans changer un iota.

La lettre est restée dans nos cartons. Elle porte le timbre de *St. Johns, August 29, et Montréal, August 31* ; s'il est besoin de reproduire d'autres articles *ejusdem farinae*, lecteurs, parlez, vous serez servis à souhait. Dieu merci ! nous avons des munitions pour remplir huit volumes in-folio. Mais vous en avez assez, n'est-ce pas ? Or passons à autre chose.

En premier lieu nous appellerons l'attention sur la romance publiée dans ce numéro. Si jamais compositeur a parfaitement interprété les paroles d'un poëte, disons que c'est M. Labellé, de Montréal. La mélodie sur laquelle il a greffé les paroles de M. Baron, n'a pas seulement le charme musical, mais elle rend, elle exprime chaque sentiment avec une naïveté, avec un abandon que l'auteur des paroles ne soupçonnait peut-être même pas. Cependant on sait si les vers de M. Baron sont goûtés en Amérique.

THE OLD COUNTRYMAN.—Nous venons de recevoir le premier numéro de ce charmant journal littéraire, agricole et politique, édité à Toronto. Il est aussi spirituel quant à la forme que gracieux et instructif quant au fond. Son apparition fera certes époque dans la littérature anglo-canadienne et nous lui souhaitons tout le succès que méritent ses débuts.

NOS CORRESPONDANTS DE PARIS ET DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.—Nous mettions sous presse, quand nous sont parvenues les correspondances de MM. B. R... et J. Gentil.

GAZOUILLEMENT, par MALVINA D... (Québec).—La bluette est composée, mais l'abondance des matières nous oblige à renvoyer son apparition au prochain numéro.

MADAME O.—Nous acceptons avec plaisir l'offre que vous nous faites de nous envoyer chaque mois une *Revue de New-York*.

Dans la livraison de Novembre, nous répondrons à toutes les lettres qui nous ont été adressées durant les mois de septembre et d'octobre. Nous annonçons aussi pour cette époque une nouvelle traduite de l'anglais par un Canadien.

LES TROIS TEMPS DU VERBE AIMER.

MUSIQUE DE J. B. LABELLE.

PAROLÉS DE V. BARON.

Andante non. mosso.

The musical score is written on five systems of staves. The first system consists of a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment (bass clef). The piano part begins with a 3/4 time signature, followed by a 4/4 time signature. A dynamic marking of *p* (piano) is placed below the piano staff. The second system continues the vocal and piano parts. The third system introduces the lyrics: "Si ré-veur, sor-tant du vil - la-ge, Vous rencon-trez dès le ma-tin De blondes en-fants sous l'ou-". The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes. The fourth system continues the lyrics and musical notation. The fifth system concludes the visible portion of the score with a final vocal note and piano accompaniment.

bra - ge Courant et se dominant la main; Vous i - rez vers la plus gen - til - le, Et lui di - rez: un jour vien -

dra. Oh vous ai - me - rez jeune fil - le, A lors l'en - fant vous sou - ri - ra, Oh vous ai - me - rez jeu - ne

rit.

C122

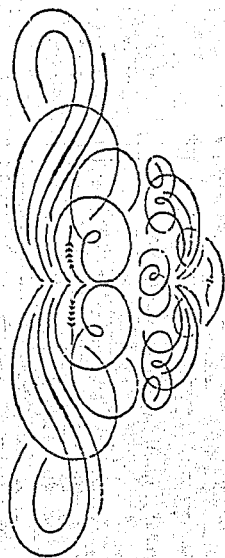
Sur quelque solitaire rive,
 Si, par un beau soir de printemps,
 Vous rencontrez seule et pensive
 Brune fillette de seize ans,
 Dites-lui bas, passant près d'elle :
 « Votre amant vous épousera,
 « Car vous l'*aimiez*, mademoiselle ! »
 Et la fillette rêvera.

A la vicille qui va tremblante,
 Et dont les attraits sont flétris,
 Dites-lui : « Vous fûtes charmante ;
 « Bien doux était voire souris,
 « Quand vous étiez fraîche et vermeille :
 « Ce temps jamais ne reviendra,
 « Vous *avez aimé*, bonne vicille ! »
 Alors la vicille pleurera !

fil - le, A - lors l'en - fant vous sou - ri - ra

f *ff*

suivez la voix



A NOS ABONNES RETARDATAIRES:

N. B. Nous prions CEUX DE NOS ABONNÉS qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leurs souscriptions de vouloir bien le faire au plutôt, sans quoi nous serons obligés de

RAYER LEURS NOMS DE LA LISTE.

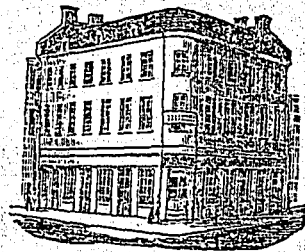
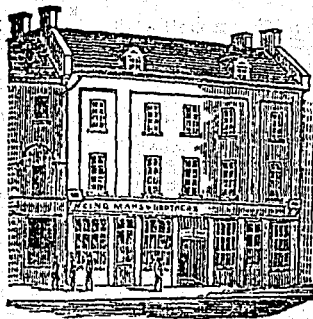
GALIBERT ET FRERE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEaux de VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.

Montréal, Juillet 1853.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRERE.



NO 75 RUE MCGILL, NO 17, RUE ST PAUL.

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

CINQ MARS ET FRÈRE.

Montréal, juillet 1853.

LE PAYS,

Journal des intérêts démocratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,
Jos. ROY, No. 25, rue St. Gabriel.
Rom. THUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,
Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

L'ALMANACH DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.

Sous ce titre, les Editeur et Rédacteur de la *Ruche Littéraire* publieront prochainement un Almanach pour le Canada. Ils espèrent que leurs nombreux souscripteurs daigneront encore soutenir de leur patronage l'apparition de cette œuvre nationale.

LE MESCHACÉBÉ, L'AVANT-COUREUR

ET LE

MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Pour l'*Avant-Coureur*.....\$ 5 par an
Pour l'*Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Ma-*
gasin Littéraire de la Louisiane.—Les trois jour-
naux ensemble.....\$ 10 par an.

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se règlera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LE CANADA,

La *Ruche Littéraire*, petite rue Ste. Thérèse, à Montréal.

MAISON DU PEUPLE,



JOSEPH BEAUDRY,
MARCHAND TAILLEUR,

31 **RUE M'GILL,** 81
MONTREAL.

(Ancien numéro 31½.)

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

On y trouvera un grand et bel assortiment de HARDES FAITES de toutes sortes, pour l'AUTOMNE et l'HIVER, fabriquées récemment avec les étoffes les mieux choisies, pour accommoder ses nombreuses pratiques, et qu'il vendra

EN GROS ET EN DETAIL.

Les PRATIQUES et les ÉTRANGERS qui visitent Montréal, auront l'avantage de choisir dans son fonds d'étoffes étendu et varié, et assorti par lui-même avec le plus grand soin, des HARDES nullement inférieures à celles de commande et à des prix très réduits.

On trouvera à cette adresse, un grand nombre de PALETOTS-SACS, de dessous et de dessus qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à la

MAISON DU PEUPLE.

Où on pourra se procurer constamment un grand fonds de hardes d'enfants pour l'Automne et l'Hiver, de tous les goûts.

Aussi un immense assortiment de manteaux de Caoutchouc, redingottes de Gutta Percha à l'épreuve de l'eau, redingottes en pelleteries, tels que : Loup-Marin, Astracan, Robes de Buffle, etc.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FAITES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soiries ou étoffes de fantaisie, &c., le sousigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le sousigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convainqueront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1853.

JOSEPH BEAUDRY,

LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

A. Emile Chebaliér.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cent pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de DIX CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que cinq-cent souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal et chez tous les agents de cette publication.

LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....	\$9.50
Six mois.....	4.75
Trois mois.....	2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal : RUCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 125, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de Prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse ; des Albums illustrés et colorés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MÉMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaites de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

Montréal, Juin 1853.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.